This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

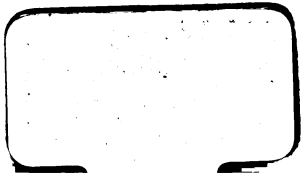
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS 159 J. 12



LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.

TOME TROISIEME.

UNS. 159 j 12

LES CONVERSATIONS D'ÉMILIE.

SIXIEME ÉDITION.

Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit.
HORAT.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22.

AN XII. — 1804.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 APR 1958
OF OXFORD
LIBRARY

LES CONVERSATIONS D'ÉMILIE.

QUINZIEME CONVERSATION.

EMILIE

(*parlant à sa poupée, dont elle fait la toilette, tandis que sa mere travaille à son métier.*)

A NE vous rien cacher, madame, je suis outrée de vous voir en cet état d'humiliation. Vous avez un air effroyable avec ce bonnet, et le désespoir me prend toutes les fois que je vous vois si épouvantablement mise. Mais laissez faire, madame;

j'aurai peut-être douze ou quinze ans un jour ! alors j'aurai peut-être aussi une fois un écu de six francs à ma disposition, et nous irons faire connaissance avec mademoiselle Bertin; nous aurons des poufs, des bonnets, des chapeaux, des plumes, des perles, des cordelieres, des mirzas aux oreilles, des cordons de montres, des ceintures; et l'on parlera avec extase de notre goût et de notre élégance. Il est bien cruel que nous soyons trop pauvres à présent, pour rien acheter de ce qui nous est nécessaire.

LA MERE.

Si tout cela est nécessaire, je suis donc pour le moins autant à plaindre que madame; car je n'ai rien de tout cela.

EMILIE.

Hélas, oui, maman ! Je ne sais que trop combien vous êtes à plaindre. Votre santé déplorable vous empêche de jouir de rien de tout cela. Mais si vous étiez dans le

monde, convenez pourtant que vous ne pourriez pas vous en passer.

LA MERE.

Je vous avoue, ma chere amie, que je n'avais pas encore regretté la santé à cause de ces privations; mais vous m'y faites penser. Il est cruel, comme vous dites fort bien, de n'avoir pas assez de santé ou assez de richesses, pour se ruiner en poufs ou en plumes....

EMILIE.

Vous riez, maman. Est-ce pour vous moquer de moi?

LA MERE.

L'état de ma santé ne me laisse même aucune espérance à cet égard: au lieu que madame sera au comble de ses vœux, dès que vous serez parvenue à avoir un capital de six francs en réserve.

EMILIE.

J'ai peut-être acheté un peu plus de

choses avec ce capital, qu'il n'en peut payer? Qu'en pensez-vous, maman?

LA MERE.

Il faudra consulter mademoiselle Bertin; elle s'entend mieux en ces choses que moi. Ce que je conçois, c'est qu'il n'est guere possible de faire un usage plus respectable de ses richesses, que de les dépenser en plumes, en chiffons, en colifichets.

EMILIE.

Tenez, maman, vous avez aujourd'hui votre air malin; vous vous moquez de moi, je vois cela. Mais au fond, je ne compte dépenser que ce que vous avez la bonté de me donner pour mes menus plaisirs, c'est-à-dire quand je serai plus grande, et que vous pourrez m'en donner un peu davantage, pour que madame soit mieux mise.

LA MÈRE.

Afin que tout le monde soit en extase de son élégance, et du goût de sa dame de compagnie.

EMILIE.

Mais oui, en extase. Comme vous appuyez sur ce mot ! Ne vous ai-je pas ouï dire l'autre jour, quand madame de Montbrillant fut sortie : Que cette femme est bien mise ! Quel goût dans tous ses ajustemens ; souvent dans le plus petit chiffon ! Quelle élégance sans recherche ! Cela tient à un rien ; mais c'est ce rien qui donne de la grace et qui fait que tout lui sied à ravir..... Je ne sais plus à qui vous avez dit tout cela ; mais vous l'avez dit. N'appelez-vous pas cela, maman, être en extase ?

LA MERE.

Je vois que vous êtes un prodige de mémoire quand cela en vaut la peine ; mais êtes-vous bien sûre que ce soit moi qui ai dit tout cela ? Comme vous êtes grande observatrice de votre naturel, vous devez avoir remarqué que les exclamations ne

sont pas mon fort. Je me trouve aussi-bien élégante, de m'être tant récriée sur l'élégance d'un ajustement.

EMILIE.

Si vous ne l'avez pas dit, maman, c'est quelqu'un qui était là qui vous l'a dit, peut-être. Mais on l'a dit, je l'ai entendu de mes oreilles; et n'est-ce pas de l'extase, maman ?

LA MERE.

Allons, je vois bien qu'il faudra que je prenne cela sur mon compte. L'extase, en ce sens, est le dernier degré d'admiration ou d'enchantement, au-delà duquel il n'est pas possible de rien imaginer. On dit qu'une personne est en extase, lorsqu'elle est tellement absorbée par un objet, que tous les autres, quoiqu'également présens, ne font plus aucune impression sur elle. Ainsi on a souvent vu la douleur physique manquer son effet sur des personnes en extase.

EMILIE.

Comment cela, maman ?

LA MERE.

On les a vues se blesser, se brûler, sans le savoir.

EMILIE.

Est-il possible, maman ?

LA MERE.

M'avez-vous réellement trouvée dans un état si extrême et si alarmant, à l'occasion de la parure de madame de Montbrillant?

EMILIE.

Non pas précisément.

LA MERE.

Mais du moins c'est votre projet d'y mettre tout le monde par la parure de votre poupée, ou pour parler un langage plus convenable, par la grande élégance de madame.

EMILIE.

Mais, maman, c'est une façon de parler; on dit comme cela. Il ne faut pas éplucher les termes de si près.

LA MERE.

Vous me rassurez. Je ne vous cache pas que votre discours à madame m'a alarmée. Je vous ai vu outrée, au désespoir; j'ai vu madame, de son côté, effroyable, épouvantable, et tout cela pour un bonnet! Vous sentez sans doute toute la force de ces termes?

EMILIE.

Mais oui, maman, à-peu-près; je le crois du moins.

LA MERE.

Ainsi vous savez que par les mots *effroyable* ou *épouvantable*, on caractérise ce qui inspire de l'effroi et de l'épouvante, c'est-à-dire le dernier degré de terreur, ou tout ce qu'il y a de plus terrible au monde.

Vous qui étudiez la Mythologie en cachette, vous connaissez peut-être les Euménides.

EMILIE.

Vraiment oui, maman. Ce sont trois divinités infernales, dont la fonction est de tourmenter les méchans, et d'exercer la vengeance des dieux sur les grands criminels.

LA MERE.

Elles étaient assez redoutables pour inspirer de l'effroi.

EMILIE.

Ah oui : par exemple, quand elles tourmentaient le pauvre Oreste.

LA MERE.

Et vous savez comment elles étaient coëffées ?

EMILIE.

Elles étaient armées de torches ardentes, et portaient des couleuvres sur la tête.

LA MÈRE.

Reste à savoir si votre poupée a l'air d'une quatrieme Euménide, parce que son bonnet ne vient pas de chez mademoiselle Bertin.

EMILIE.

Je vois bien, maman, que votre projet est de me rendre ridicule.

LA MERE.

Mais en votre qualité d'outrée, vous pourriez bien l'être un peu. Car se dire outré, c'est-à-dire poussé, guindé au plus haut degré de dépit, de sorte qu'un demi-tour de plus, et la machine outrée est en pieces; et pourquoi? pour un bonnet, pour un chiffon qui n'est pas à sa fantaisie! Je ne vous cache pas qu'il y a de mauvais plaisans dans le monde, et que cet état violent pourrait bien vous exposer à leurs traits; mais je me flatte que votre désespoir les retiendra. Il passe la raillerie. Le

désespoir est la privation de toute espérance. Or tous les moralistes sont d'accord que sans l'espérance, cette fille du ciel, l'homme ne pourrait conserver un seul instant le desir de sa misérable existence. Ainsi, lorsque vous dites que vous êtes au désespoir, il est clair que je dois trembler pour vos jours.

EMILIE.

C'est-à-dire, maman, que j'ai parlé comme une folle ?

LA MERE.

Mais demandez-le plutôt à madame.

EMILIE.

Madame me fait un signe qui ne m'est pas favorable.

LA MERE.

C'est que madame est un bon esprit.

EMILIE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un bon esprit?

LA MERE.

Mais il me semble qu'un bon esprit établit d'abord un rapport exact entre les objets extérieurs et les idées qu'il s'en forme, et puis un autre rapport exact entre ses idées et les mots dont il se sert pour les exprimer.

EMILIE.

Et cela fait plaisir, n'est-ce pas ?

LA MERE.

Si vous employez de grands mots pour parler de petites choses, si vous vous servez d'expressions fortes pour peindre des sentimens faibles ou ordinaires, vous brisez ce double rapport. Alors plus d'accord, plus de justesse dans vos discours, et vous aurez bientôt la réputation d'un esprit faux, superficiel ou frivole, qui parle comme un serin sifle, sans attacher ni sens ni sentiment à ce qu'il dit.

EMILIE.

Savez-vous, maman, que ce que vous dites-là mérite attention ?

LA MERE.

Ainsi, à votre place, madame qui est un bon esprit, aurait dit tout simplement : Je suis bien fâchée de vous voir en cet état. Votre toilette me paraît assez délàbrée, et vos ajustemens ressemblent un peu aux almanachs de l'année passée. Mais si j'ai jamais quelque argent de mes petites épargnes à employer à des inutilités, on verra que nous avons du goût, et que nous savons nous donner un air noble et décent ; en attendant, il est bien fâcheux que nous n'ayons pas de quoi satisfaire cette fantaisie.

EMILIE.

Je conviens que ce discours aurait été plus simple ; mais vous aurait-il paru bien saillant ?

LA MERE.

Assez. Vous ne m'avez pas accoutumée à des choses bien saillantes dans vos entretiens avec votre poupée.

EMILIE.

Eh bien, entre nous soit dit, j'ai voulu me mettre à la mode, parler comme une dame du grand monde et de bonne compagnie; je croyais avoir fait des merveilles.

LA MERE.

Entre nous soit dit, je me doutais bien un peu, qu'Emilie faisait le petit singe, en accumulant, en une minute, plus de grands mots que nous n'avons occasion d'en employer pendant toute une année.

EMILIE.

Vous dites, maman, que les enfans sont naturellement singes. Ainsi il n'y a point de reproche à me faire.

LA MERE.

A la bonne heure. Mais il y a singe et singe.

EMILIE.

Ceux que je connais, maman, sont tous de la même couleur.

LA MERE.

Passe pour la couleur; mais quant à l'esprit, tel singe l'a juste, tel autre l'a faux.

EMILIE.

Cela s'étend-il jusqu'aux singes? Et que fait le singe qui a l'esprit juste?

LA MERE.

Il n'imite que ce qui est bon, raisonnable, sensé à imiter: au lieu que l'autre imite, sans examen, à tort et à travers, toutes les sottises, toutes les extravagances, toutes les folies qu'il remarque, et qui peuvent quelquefois avoir un air séduisant et à la mode.

EMILIE.

Je crois que les enfans font bien de ressembler aux singes à l'esprit juste.

LA MERE.

J'ai connu des enfans qui ne manquaient point de justesse, qui voyaient assez bien ce qui était ou messéant, ou déplacé, ou tout-à-fait mal, qui le blâmaient en conséquence fort à propos ; et qui le lendemain ou deux jours après, par un inconséquence difficile à expliquer, imitaient précisément ce que je les avais vu désapprouver avec raison.

EMILIE.

Est-ce que je les connais aussi, ces enfans ?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

Si je les rencontre, je leur dirai qu'il ne faut pas être si hanneton.

LA MERE.

S'ils ont du jugement, ils vous remercieront de votre bon conseil.

EMILIE.

Je crois, maman, que de vouloir être à la mode fait bien du tort aux enfans.

LA MERE.

Je crois, comme vous, que cela les égare en plus d'une occasion. Mais les enfans qui ont un bon esprit, savent résister à cette fantaisie dangereuse.

EMILIE.

C'est qu'il en voient le danger, n'est-ce pas ?

LA MERE.

Non-seulement le danger, mais la platitude et la mesquinerie.

EMILIE.

Et vous n'aimez pas la mesquinerie, je sais cela.

LA MERE.

J'avoue que c'est mon aversion.

EMILIE.

Convenez cependant, maman, que ces mots que vous blâmez sont bien à la mode.

LA MERE.

Je conviens que je les entends plus souvent que je ne voudrais; mais je ne les en aime pas davantage.

EMILIE.

J'en suis fâchée, maman. Cela s'appelle le bon ton. Demandez plutôt aux dames qui vont en visite.

LA MERE.

Le bon ton ne peut être que l'attribut d'un esprit délicat et juste.

EMILIE.

Qu'appelez-vous attribut ?

LA MERE.

Ou, si vous aimez mieux dire, la propriété.

EMILIE.

C'est-à-dire ce qui lui est propre, ou ce qui lui appartient ?

LA MERE.

Ou bien, un des signes auxquels on le

reconnaît. Ainsi le bon ton ne peut pas consister dans une exagération déplacée.

EMILIE.

Ah, vous appelez cela exagérer ?

LA MERE.

C'est le bon sens qui l'appelle ainsi. Et l'exagération produit précisément le contraire de ce qu'elle se propose.

EMILIE.

Comment le contraire ?

LA MERE.

Parce que son projet est de fortifier par le poids des paroles ce qu'elle dit ; et son effet est de l'affaiblir.

EMILIE.

C'est-à-dire que c'est de la dépense perdue.

LA MERE.

Si elle produit le contraire de ce qu'on en attend, elle n'est pas seulement perdue, elle est nuisible. Vous ne parlez que pour

persuader aux autres que ce que vous dites est votre sentiment. Le caractere le plus nécessaire à tout discours quelconque, c'est la vérité. Or les termes exagérés lui ôtent ce caractere essentiel ; et font soupçonner, ou que vous ne pensez pas ce que vous dites, ou que vous le pensez de travers, puisqu'il n'y a point de rapport exact entre vos idées et vos expressions.

EMILIE.

Mais, maman, si vous jugez avec cette sévérité, je vous assure que vous passerez votre vie à condamner tout ce qu'on dit.

LA MERE.

Ce n'est pas moi, c'est le bon goût qui condamne.

EMILIE.

Ah, ce n'est qu'une affaire de goût !

LA MERE.

Une affaire de goût, en ce sens, est pour moi une grande affaire.

EMILIE.

Mais du moins on ne ment point quand on exagere un peu ?

LA MERE.

Non, on ne fait pas une bassesse, on ne fait qu'une sottise, et l'on donne mince opinion de son tact, de son jugement, et même de son caractere. Le commerce ordinaire de la société demande, à la vérité, de la liberté sans apprêt. Il serait ridicule d'en exiger des discours compassés et nivelés, et de regarder comme un crime, une expression disproportionnée que la chaleur de la conversation amene; mais la répétition fréquente de termes outrés prouve une habitude vicieuse, et c'est un défaut qui peut rendre méprisable. Les propos d'un hâbleur, qui s'est accoutumé à l'exagération, ne passent plus que pour des sons vides de sens ordinairement fort importuns, et auxquels les personnes sensées ne font aucune attention.

EMILIE.

Ainsi, ma chere maman, bon soir à tous les grands mots; vous les chassez sans pitié de la conversation. Cela donnera un air bien pauvre dans le grand monde.

LA MERE.

Il me semble qu'on a toujours l'air assez riche, quand on fait la dépense qu'il faut pour la circonstance. Dans votre grand monde, c'est-à-dire dans la vie journaliere et dans la société paisible, il se présente rarement une occasion de placer de grands mots à propos. — Vous souvient-il par hazard d'une de nos promenades de cet été ?

EMILIE.

Laquelle, maman ?

LA MERE.

Au village de Saint-Gratien.

EMILIE.

Ah, je m'en souviens.... Au château de

M. de Catinat.... Nous revînmes chez nous à pied.

LA MERE.

Ce n'est pas précisément ce qu'il y avait de remarquable.

EMILIE.

Vous me contâtes la vie privée de monsieur de Catinat, qui demeurait dans ce château. Ah, maman, je m'en souviens; c'était bien intéressant.

LA MERE.

J'avoue que ni votre poupée, ni vos grandes phrases ne me rappelaient en ce moment un héros, célebre sur-tout par sa simplicité philosophique. Mais je pensais à nos rencontres en sortant de S. Gratien.

EMILIE.

Ah, je sais, je sais. Il faisait une belle soirée. Vous me dites : Emilie, sortons du village par cette ruelle. Nous trouverons ensuite un petit sentier qui doit nous

conduire dans notre chemin par une route solitaire, mais vraisemblablement fort agréable. Je répondis à cela : Allons, maman. Et puis, nous trouvâmes à l'extrémité du village une chaumiere un peu écartée. Il y avait sous la porte une jeune femme. Vous me dites : Emilie, voyez comme cette femme est grande et bien faite! Elle avait cependant les pieds nuds et l'air bien pauvre.

LA MERE.

Vous pouvez ajouter : Et l'air bien noble.

EMILIE.

C'est vrai, maman. Je la vois encore. Elle était là debout, les bras croisés, appuyée contre sa porte. Elle avait l'air bien triste aussi.

LA MERE.

Et vous pouvez ajouter encore, que cette tristesse ne lui ôtait pas son air noble.

EMILIE.

EMILIE.

C'est encore vrai, maman : je ne songeais pas à lui faire l'aumône.

LA MERE.

Ni moi non plus.

EMILIE.

Et vous disiez que c'était une figure comme l'archange Raphaël.

LA MERE.

Je dis peut-être que c'était une figure à la Raphaël, et ce Raphaël qui n'a de commun avec l'archange que le nom que son pere lui fit donner au baptême, était un peintre qui vivait à Rome, il y a plus de deux cens ans. Il avait reçu de la nature un si grand génie pour la peinture, et des talens si sublimes, que ses tableaux font, depuis qu'ils existent, l'admiration de tous ceux qui ont la sensibilité et les connaissances nécessaires pour apprécier ses chef-d'œuvres. Celui-là, on peut l'appeler le

divin Raphaël, sans être taxé d'exagération. Comme il savait donner à ses figures une noblesse et une grace inimitables, on a nommé des figures grandes, nobles et sveltes, des figures à la Raphaël, et la femme de Saint-Gratien m'a rappelé une de ces figures, malgré ses haillons.

EMILIE.

Et moi, j'ai fait un barbouillage de tout cela, et j'ai confondu votre divin Raphaël avec mon archange, le mentor du jeune Tobie; vous savez bien, maman ?

LA MERE.

Vous avez usé de votre privilége de hanneton, et vous en usez encore en ce moment, en faisant d'un archange de l'Ancien-Testament une Minerve, c'est-à-dire une divinité du paganisme, dont notre divin Fénélon, car il mérite aussi ce surnom, a fait le mentor de Télémaque, fils d'Ulysse; mais à votre âge il n'y a pas grand mal à

tout cela. — Pour la belle femme, elle n'était pas seule, s'il m'en souvient bien ?

EMILIE.

Vraiment non. Il y avait devant la porte trois petits enfans en chemise qui jouaient. Et vous disiez : Madame, ce sont là vos enfans ? Et elle vous répondit, avec un air sérieux : Oui, madame ; et ils n'ont plus de pere. Et vous disiez : Vous avez donc perdu votre mari ? Et elle répondit : Il y a trois mois, avant la fenaison. Et elle dit cela avec un air qui me fit bien du mal.

LA MERE.

Et à moi aussi. Cependant elle ne pleurait pas.

EMILIE.

Mais elle me donnait envie de pleurer.

LA MERE.

Et à moi aussi.

EMILIE.

Et vous disiez : Madame, c'est demain

la foire dans votre village ; je crois qu'il faut que vous achetiez de la toile pour vos enfans.

LA MERE.

Eh bien, que pensez-vous de cette conversation ?

EMILIE.

Je pense, maman, que vous avez été bien charitable, et que c'était fort bien fait.

LA MERE.

Je ne vous parle pas de moi ; je vous parle de la belle femme aux bras croisés.

EMILIE.

Je vous assure qu'elle m'a bien touchée.

LA MERE.

Elle a donc bien dit ?

EMILIE.

Sans doute.

LA MERE.

Pardonnez-moi. Elle devait dire : Madame, j'ai eu le malheur de perdre mon

mari. Sa mort nous a plongés dans la plus affreuse misere. Jugez de mon désespoir. Non, jamais je ne vous donnerai une idée de la situation déplorable, effroyable, épouvantable, dans laquelle il a laissé sa veuve avec trois orphelins.

EMILIE.

Aurait-elle bien dit, maman ?

LA MERE.

Je m'en rapporte à votre goût.

EMILIE.

Mais, maman, je crois que tous ces mots en *able* conviennent mieux quand on parle en visite ou à sa poupée. Ils n'étaient pas peut-être nécessaires à la belle femme aux pieds nuds.

LA MERE.

Elle les aurait du moins employés dans leur sens originaire, dans leur signification véritable, pour peindre une situation extrêmement malheureuse.

EMILIE.

Ah, oui : il ne s'agissait pas de chiffons....

LA MERE.

Il s'agissait peut-être bien de chiffons, mais c'était pour couvrir la nudité de ses enfans.

EMILIE.

Ah, les pauvres petits ! Pourquoi donc ne m'ont-ils pas fait pitié ce jour-là ?

LA MERE.

C'est que, pour me servir de votre comparaison, les hannetons réfléchissent le plus tard qu'ils peuvent.

EMILIE.

La mere nous les fit pourtant bien remarquer.

LA MERE.

Vous pensez donc que cette mere a mieux parlé que nous ne la faisons parler ?

EMILIE.

Sûrement, maman; et vous le pensez aussi.

LA MERE.

En ce cas, la simplicité a plus de force que tous les grands mots enfilés les uns au bout des autres.

EMILIE.

Il faut bien que cela soit.

LA MERE.

Il y a plus, si elle avait employé tous ces mots en *able*, pour m'attendrir sur sa situation, au lieu de me toucher, elle aurait nui à l'intérêt extrême que sa réserve m'avait inspiré, et l'aurait vraisemblablement changé en une disposition défavorable.

EMILIE.

Pourquoi cela, maman?

LA MERE.

Parce qu'on a observé que plus la dou-

leur est vraie, plus le sentiment est profond, moins ils sont prodigues de paroles. Ces termes exagérés, qu'on entend si fréquemment dans la conversation oisive, pour l'ordinaire aussi dénuée d'intérêt que d'idées; dans le commerce indifférent de la vie, où l'on ne parle souvent que pour parler; dans ces cercles enfin, où l'on ne s'assemble que pour passer le temps, on ne les a jamais remarqués dans la bouche d'une personne véritablement affectée.

EMILIE.

Apparemment que la chose parle alors assez d'elle-même....

LA MERE.

Pour se passer du secours des grands mots.

EMILIE.

Convenez, maman, que nous fîmes une rencontre bien différente, après avoir quitté la belle femme à la Raphaël.

LA MERE.

Vous vous en souvenez donc ?

EMILIE.

Certainement, maman. C'était madame de Beltort que nous trouvâmes sur le grand chemin toute effarée.

LA MERE.

Et vous souvient-il de son discours ?

EMILIE.

Pas beaucoup, maman. Il ne m'en est rien resté.... Il faut que j'aie été distraite. Dit-elle quelque chose de bien remarquable ?

LA MERE.

Elle m'assura d'abord qu'elle venait de courir risque de la vie ; que la frayeur l'avait fait descendre de carosse ; que son cocher allait la verser dans le fossé, dont son carosse me paraissait fort loin. Elle me gronda ensuite : Comment, madame, vous êtes à pied par le temps qu'il fait ?

Il a fait un chaud à périr, et vous qui n'avez pas plus de force qu'un serin, vous osez vous exposer ainsi, vous et votre enfant ? J'admire votre courage, mais je ne l'imiterai pas. Ces grandes chaleurs me tuent : si je m'en laisse assommer, c'est, je vous assure, bien malgré moi ; mais la peur s'expose à tout.

EMILIE.

Avait-il donc fait si chaud que cela ?

LA MERE.

Il avait fait chaud, mais la soirée était devenue très-agréable ; et je ne me comptais pas encore au nombre des héroïnes de notre siecle, pour avoir marché doucement pendant une demi-heure à côté d'Emilie. Je ne me sentais pas non plus assommée par la chaleur, au point de ne pas réfléchir sur le contraste des deux discours que je venais d'entendre.

EMILIE.

Je parie que vous donnâtes la préférence à celui de la belle femme.

LA MERE.

Ses deux mots m'avaient laissé une impression de peine profonde.

EMILIE.

C'est vrai, maman; vous en parlâtes toute la soirée.

LA MERE.

Tandis que la dame qui m'avait menacée de la voir périr, assommée par la simple température de la saison, ne m'avait pas laissé la plus petite inquiétude sur son état, ni la plus légere envie de trembler pour sa vie.

EMILIE.

Elle n'avait pas peut-être plus de peur que vous ?

LA MERE.

Cette conviction me conserva ma tranquillité; mais je me disais, en cheminant

avec mon enfant vers notre village : Comme on a bientôt trouvé le mot vrai, quand on parle d'après sa pensée ou d'après son sentiment, et combien ne faut-il pas faire de frais en paroles inutiles, lorsqu'on veut parler quand on n'a rien à dire !

EMILIE.

Vous disiez apparemment cela à votre bonnet ; il fallait le dire à votre enfant.

LA MERE.

Vous avez raison.

EMILIE.

Si bien que vous ne voulez pas de mots inutiles ? Et moi, maman, je vous y prends, et je vous en montrerai un dans le discours de la belle femme que vous aimez tant.

LA MERE.

Voyons. Je ne me le rappelle pas, et je crois que vous aurez un peu de peine à le trouver.

EMILIE.

EMILIE.

Pardonnez-moi, maman. Qu'est-ce que la fenaison a à faire avec son malheur ? Que son mari soit mort avant ou après la fenaison, elle est toujours également à plaindre. Ainsi c'est une circonstance bien inutile.

LA MERE.

Dont je fus d'autant plus touchée, que par ce seul mot que vous trouvez inutile, elle m'avait fait envisager toute l'étendue de sa misere.

EMILIE.

Quoi ? Parce qu'elle durait déjà depuis trois mois ?

LA MERE.

Non-seulement parce qu'elle durait depuis trois mois : la belle femme l'avait dit, et ne l'aurait pas répété ; mais parce que sa misere avait commencé à l'époque la plus fâcheuse possible.

EMILIE.

Comment cela, maman ?

LA MERE.

Je suis étonnée qu'Emilie qui a une si grande habitude de la vie de la campagne, n'ait pas été frappée par cette circonstance. Vous devriez avoir observé depuis longtemps, que pour cette classe d'hommes si utile et si respectable, à qui nous devons notre subsistance et toutes les productions de la terre, la saison du travail dure depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, et la récompense du travail n'a lieu que pendant trois ou quatre mois de l'été ; c'est la saison des moissons et des récoltes de toute espece. Le pere de ces orphelins était jeune sans doute et dans la force de l'âge, puisqu'il laisse une femme si jeune et trois enfans en bas âge. S'il était mort après toutes les récoltes de l'année, sa malheureuse famille aurait eu du moins quelque subsistance pendant cet

hiver ; mais il est mort sans recueillir le fruit de ses travaux de l'hiver et du printemps passés. S'il a laissé un petit pré, qui l'aura fauché ? S'il a possédé un petit champ de blé, qui l'aura coupé ou serré ? S'il a eu un demi-arpent de vigne, qui en aura eu soin ou fait la vendange ? Demandez à votre ami, le pere Noël, combien tout cela exige de travail et de peines. Croyez-vous que la belle femme, chargée de la garde de trois enfans, ait pu encore faire ses récoltes elle-même ? Cela me paraît impossible. Si elle ne l'a pas pu, comment a-t-elle donc fait, pour payer les faucheurs et moissonneurs dont elle avait besoin ? Qui sera allé pour elle cet automne dans le bois ramasser quelques broussailles, pour empêcher ses enfans de mourir de froid dans leur chaumiere ? Vous voyez, ma chere amie, que d'un seul mot, qui vous a paru si inutile, elle m'a montré bien des malheurs sans remede.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, combien d'embarras dans la vie des pauvres gens ! Cela donne envie de pleurer. Et moi, je n'avais rien vu de tout cela dans la fenaison. Voilà ce que c'est que d'avoir une tête sans cervelle. Heureusement il n'a pas fait pour vous un chaud à périr; la providence vous a conduite à la porte de la belle femme aux haillons, et je suis bien sûre que vous savez que ces pauvres enfans auront froid cet hiver.

LA MERE.

Hélas, mon enfant, il faudrait avoir autant de moyens que de desir de secourir les malheureux. C'est en cela seul que consistent les avantages de l'opulence.

EMILIE.

Maman, je donnerais tout ce que j'ai, pour avoir à ma disposition le capital destiné à mademoiselle Bertin.

LA MERE.

Je vous entends. Cet emploi me paraît infiniment plus noble et plus satisfaisant que le projet de dépenser ses capitaux en modes.

EMILIE.

Ce projet est changé, maman. Je crois que madame se passera de poufs pendant quelque temps encore.

LA MERE.

Et que la belle femme aux pieds nuds profitera des épargnes de sa toilette ?

EMILIE.

Vous l'avez deviné, maman.

LA MERE.

Et vous direz à la belle femme : Madame, je vous ai une véritable obligation; vous m'avez guérie de la manie d'employer de grands mots pour gâter mes discours.

EMILIE.

Je lui dirai : Vous et ma bonne amie ;

parce que je n'aurais jamais senti, sans elle, combien tout ce que vous lui avez dit était beau.

LA MERE.

Je vous remercie de m'associer à la belle femme dans le service qu'elle vous a rendu. Au reste, si vous lisiez avec réflexion, l'auteur du conte de fées vous aurait également guérie de cette maladie.

EMILIE.

Comment? Est-ce qu'il a aussi les grands mots en aversion? Je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Vous pourriez vous rappeler pourtant qu'il ne cesse de reprocher aux habitans de l'Ile heureuse leur goût pour l'exagération.

EMILIE.

Ah! c'est vrai, je m'en souviens.

LA MERE.

Et qu'il prétend que ce goût est l'opposé

de la sensibilité, et la marque infaillible de la plus parfaite indifférence.

EMILIE.

Il leur reproche pourtant à tout moment leur sensibilité.

LA MERE.

Il ne leur reproche pas la sensibilité; mais il leur reproche d'affecter, de jouer la sensibilité, au milieu de la dissipation continuelle dans laquelle ils vivent, et des amusemens les plus frivoles dont ils font leur occupation capitale.

EMILIE.

Oui; cela ne vaut rien, de s'amuser toujours.

LA MERE.

Cela ne vaut rien, sur-tout, pour conserver à l'ame de la sensibilité. La dissipation est son tombeau, comme l'exagération est le tombeau du bon goût.

EMILIE.

Vous mêlez encore le goût là-dedans?

LA MERE.

Si nous nous rétrouvons jamais avec l'auteur du conte de fées, nous lui demanderons son sentiment. Je suis persuadée d'avance qu'il vous dira qu'un peuple qui a pris l'habitude de l'exagération, a le goût nécessairement faux ; que ce peuple gâte et corrompt la langue qu'il parle, et qu'il réussit à la longue, à la priver de son énergie, et à la rendre entierement vicieuse.

EMILIE.

Oh, ceci me paraît un peu fort, maman.

LA MERE.

Savez-vous pourquoi la belle femme n'a pu qualifier d'effroyable, l'état où elle se trouve avec ses trois enfans ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

C'est vous qui en êtes cause.

EMILIE.

Comment, moi ? Je vous assure que je suis innocente.

LA MERE.

Vous avez gâté ce mot, en l'appliquant à un chiffon.

EMILIE.

Mais, maman, si je l'ai gâté, c'est tout-à-l'heure, et la belle femme nous a parlé il y a plus de trois mois. Tenez, vous me traitez-là comme le pauvre agneau de la fable. Vous n'êtes pourtant pas du naturel des loups ; mais vous voulez absolument que j'aie troublé l'eau, moi qui suis votre agneau !

LA MERE.

Je ne vous accuse pas seule ; les personnes que vous avez cru devoir imiter, pour être à la mode, pour prendre le ton du grand monde ou de la bonne compagnie, sont vos complices. Mais quand on

se mêle avec elles par légereté, par air, sans réflexion, sans savoir ce que l'on fait, on partage leurs torts et l'on cesse d'être innocente. Vous avez dit d'un bonnet qu'il était effroyable; une autre le dit du temps, quand il pleut; une troisieme d'une lettre qui n'est pas bien écrite; et de tout cela, il résulte qu'on ne peut plus appeler effroyable ce qui l'est réellement, ce qui inspire de l'effroi, et que chacune de vous a gâté la langue autant qu'il a dépendu d'elle.

EMILIE.

J'ai été coupable, je ne le serai plus. Mais vous, maman, êtes-vous toujours innocente?

LA MERE.

Je n'en suis pas sûre.

EMILIE.

Hier, en causant avec M. de Verteuil, vous parliez de je ne sais quoi, et vous disiez que c'était une chose à mourir de

rire. Cependant, graces à Dieu ! vous n'en êtes pas morte, et vous ne riiez même pas ; vous disiez cela plutôt d'un air sérieux.

LA MERE.

J'ai eu grand tort, et ne veux pas m'en excuser. Mais ce qui m'est arrivé là, vous est une nouvelle preuve à quel point vous et vos pareils vous avez corrompu la langue, puisque nous autres gens simples, nous ne pouvons plus nous en servir, sans tomber dans vos défauts ; et cela sans le vouloir, sans nous en appercevoir : tant à force de vous fréquenter, vous nous avez blasés sur cette habitude vicieuse. On entend dire paisiblement à tout le monde que c'est à mourir de rire, à périr d'ennui, à étouffer de colere, sans qu'il soit question, ni de mourir, ni de périr, ni d'étouffer, et sans que ces expressions effrayantes causent la moindre émotion à qui que ce soit. On ne se formalise même pas d'entendre toute la journée ces phrases outrées

dans la bouche de tout le monde. On s'y fait, et l'on s'en sert à son tour, parce que la langue corrompue s'est peu-à-peu déshabituée de toute expression simple.

EMILIE.

Et c'est de votre agneau que vous avez appris à mal parler!... Ah, maman!

LA MERE.

Je conviens que le mal était fait avant que mon agneau vînt au monde. Lui, il n'a fait que le singe. Il a cru bien faire, en imitant ceux qui m'ont gâté ma langue.

EMILIE.

Oui; mais il ne le croit plus.

LA MERE.

Notre auteur assure qu'une langue est bien malade quand elle en est là, et le peuple qui la parle, aussi.

EMILIE.

Ah çà, maman, convenez que c'est vous qui avez remis ce conte de fées sur le tapis.

Je n'y suis pour rien. Moi, j'étais fidelle à nos conventions. Vingt fois j'avais envie de vous parler de votre auteur, je n'en ai rien fait. Mais puisque vous l'avez ramené sur la scene, je vous dirai que c'est son conte qui est rempli d'exagérations, et même de faussetés; sans parler des principes dangereux qui y sont.

LA MERE.

Je ne suis pas obligée de défendre l'auteur de ce conte, qui n'est pas mon auteur; mais, si par hazard il n'exagérait que pour se moquer des exagérateurs, qu'auriez-vous à dire? Vous conviendrez du moins que s'il exagere, c'est bien tout exprès.

EMILIE.

A la bonne heure. Passons-lui les exagérations.

LA MERE.

Le reste est plus sérieux. J'imagine, quand on fait des reproches aussi graves, qu'on a ses preuves toutes prêtes.

EMILIE.

Par exemple, maman, tout ce qu'il dit de ce Colibri m'a bien fait rire; mais convenez pourtant qu'il n'existe pas un homme comme cela, et que cela n'a pas le sens commun.

LA MERE.

Je conviens que cela est honnêtement extravagant, mais je vous ai déjà observé que l'auteur n'a peut-être écrit que pour extravaguer; et tant qu'il ne vous oblige pas de vous amuser, malgré vous, de ses folies, il peut se les permettre sans conséquence. Je suppose qu'il n'a fait une peinture si ridicule de son prince Colibri, que pour nous faire sentir à quel point il méprise ces êtres si minces, si frivoles, si insignifians, si incommodes, qu'on appelait autrefois petits-maîtres, qui ne donnent pas signe d'esprit ni de sentiment, et sont cependant pleins d'admiration pour leur propre mérite, à un âge où l'on n'en

peut encore avoir aucun. Ils emploient les graces de la jeunesse, qui inspirent naturellement de l'intérêt et de la bienveillance, à inspirer du dégoût et de l'éloignement pour leur suffisance! Cela est heureux, comme vous voyez.

EMILIE.

Allons, il faut donc lui passer encore ses Colibris. C'est pour se moquer d'eux. Soit. Je n'en connais pas, de ces messieurs: s'ils sont comme cela, tant pis pour eux. Mais, maman, comment peut-il dire que si les princesses avaient eu toutes les belles qualités dont les fées les avaient douées, elles auraient été insupportables? C'est une fausseté manifeste que cela. Il est clair que plus on a de belles qualités, plus on approche de la perfection.

LA MERE.

Il me semble, ma chere amie, que parmi vos belles qualités vous ne vous piquez pas de trop d'indulgence pour un

auteur qui vous a pourtant beaucoup amusée ?

EMILIE.

Mais, maman, ai-je tort ou raison ?

LA MERE.

Je soupçonne qu'en cet endroit il a encore voulu faire la satyre de ses confreres, qui font souvent un assemblage peu judicieux des qualités diverses dont il leur plaît de composer le caractere de leurs personnages.

EMILIE.

Comment cela ?

LA MERE.

C'est qu'il peut se trouver une grande opposition entre des qualités diverses, quoiqu'également estimables ; et pour vous le prouver, je vais encore avoir recours à vos connaissances mythologiques. La timidité sied bien à notre sexe. Dites qu'une nymphe est timide, et vous l'avez déjà

sauvez-moi de leurs violences.

Ils ont pris dessein de me faire tomber; ces orgueilleux m'ont dressé un piége.

Ils m'ont tendu un filet à l'endroit où je devois passer : ils m'ont préparé des embûches.

Alors j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon puissant libérateur, vous qui avez mis ma tête à couvert sous votre protection au jour du combat.

N'accomplissez pas, Seigneur, les désirs de ces méchans; ne souffrez pas qu'ils exécutent leurs mauvais desseins, afin qu'ils n'en soient pas glorieux.

Je sais que le Seigneur défendra la cause des foibles, et qu'il vengera les pauvres.

Mais les justes loueront votre nom, et les gens de bien jouiront de la vue de votre visage.

Gloire soit au Père, etc.

la mamelle.

J'ai été jeté entre vos bras, dès que je suis sorti des entrailles de ma mère : vous avez été mon Dieu dès qu'elle m'a mis au monde.

Seigneur, ne vous éloignez pas de moi, dans l'approche de tant de maux qui m'assiégent, parce qu'il n'y a personne qui me secoure.

Un grand nombre de jeunes taureaux m'ont environné : des taureaux gras et forts m'ont attaqué de toutes parts.

Ils ont ouvert leur bouche pour me dévorer, comme un lion ravissant et dévorant.

Ma force s'est écoulée comme l'eau; tous mes os se sont séparés l'un de l'autre.

Mon cœur s'est fondu comme la cire au milieu de mes entrailles.

Ma vigueur s'est desséchée comme l'argile cuite au feu : ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez réduit en poussière de la mort.

rendu intéressante. Mais vous ne pouvez pas donner cette qualité à Minerve, la divinité de la sagesse, la fille de Jupiter, la guerriere Pallas ; elle a trop le sentiment de sa force, pour être timide. Or si vos fées qui n'ont pas fait preuve d'un grand discernement dans toute leur conduite, avaient donné à Reinette la timidité d'une nymphe avec le courage de Minerve, vous conviendrez qu'elles auraient fait là un assemblage fort ridicule, et que ces deux qualités n'auraient pas pu faire longtemps ménage ensemble. L'observation de l'auteur n'est donc pas si fausse qu'on voudrait me le persuader.

EMILIE.

Allons, me voilà encore muette. Mais, maman, sur les principes dangereux vous ne me battrez pas. Vous rappelez-vous que la petite dame de compagnie de Reinette soutient qu'il faut écouter aux portes, et

que sa mere le lui a recommandé? Ainsi sa mere lui a donc enseigné une bassesse ?

LA MERE.

Vous oubliez toujours que vous avez à faire à un auteur satyrique, qui n'a l'air d'approuver les vices ou les ridicules, que pour en montrer d'autant plus fortement le côté hideux. Il ne faut jamais prendre au pied de la lettre ce qu'il dit. Il n'existe pas sans doute une mere assez perverse, pour enseigner à sa fille d'écouter aux portes, et pour ériger un vice si bas en principe ; mais si une mere avait le malheur d'être atteinte de ce vice, elle aurait beau dire à sa fille toute la journée, qu'il faut s'en préserver, sa fille aurait le droit de dire : Ma mere veut qu'on écoute aux portes, parce que c'est d'exemple qu'il faut prêcher les enfans, et non de vaines paroles. Ainsi le principe que vous attaquez comme dangereux, est un principe très-important d'éducation.

EMILIE.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas que les discours de la mere disent blanc, et que sa conduite dise noir, sans quoi sa pauvre fille ne saura plus où elle en est.

LA MERE.

Et sa mere l'aura exposée au risque de suivre plutôt un mauvais exemple qu'un bon principe.

EMILIE.

Je vois, maman, que votre auteur est plus malin qu'il n'est gros.

LA MERE.

Ce n'est pas beaucoup dire. Vous l'avez vu ; on ne saurait guere être plus mince.

EMILIE.

Il a en vous un bon avocat, et moi je me retire. Aussi-bien voilà mon maître de clavecin qui va paraître sur l'horizon.

LA MERE.

Vous en parlez comme d'une constellation.

EMILIE.

Voilà ce que c'est que d'avoir étudié l'Astronomie ensemble. Vous vous en souvenez, maman? L'été passé, quand nous étions là, après souper, sur le banc de notre piece de gazon, l'une à côté de l'autre, à contempler les astres?

LA MERE.

Oui. Je crois que nous connaissons déjà la grande ourse et l'étoile polaire.

EMILIE.

Si vous aviez voulu, maman, je serais beaucoup plus avancée.

LA MERE.

Oui, aux dépens de votre sommeil; mais moi, j'aimais mieux vous voir dormir, qu'errer dans l'immensité du firmament.

EMILIE.

Maman, je m'en vais serrer madame dans sa boîte jusqu'à nouvel ordre.

LA MERE.

Comment ? Elle n'est de retour que depuis quelques jours, doit-elle déjà repartir pour la campagne ?

EMILIE.

Elle ira peut-être passer l'hiver dans un de ses châteaux.

LA MERE.

Ce sont des arrangemens dont je ne me mêle point.

EMILIE.

Maman, combien de temps jouerai-je encore avec ma poupée ?

LA MERE.

Mais vous parlez-là comme un petit enfant.

EMILIE.

Ah, c'est vrai ; je voulais dire : Combien de temps resterai-je encore attachée au service de madame ?

LA MERE.

Vous savez que ce ne sont pas mes affaires. Il me semble que vos projets sont fort étendus, puisque vous attendez avec impatience le moment où vous aurez quinze ans, pour monter sa toilette et sa garderobe sur le grand ton. Quand cela sera fait, vous voudrez avoir le profit de votre dépense. Ainsi je ne crois pas me tromper, si je me flatte de vous voir encore à dix-huit ou à vingt ans, occupée de la toilette de madame. Voilà une longue et belle perspective d'amusemens.

EMILIE.

Maman, je ne tire aujourd'hui de vous que des traits piquans. Je dirai que vous êtes plus satyrique que vous n'êtes mince. Mais je vous pardonne vos injustices, et je vais voir si mes doigts sont dégourdis.

SEIZIEME
CONVERSATION.

EMILIE,

(*rentrant avec sa mere, et posant un paquet sur la table.*)

Nous voici, maman, heureusement de retour, et nous et nos emplettes en sûreté. Convenez que ces embarras de Paris sont quelque chose de terrible, ou, si cela vous paraît trop fort, quelque chose de bien incommode. On risque à tout moment d'être accroché, estropié, versé, mis en pieces par une charette, ou d'écraser ceux qui vont à pied. Cela me donne des souleurs, maman!... Si vous ne m'aviez pas dit qu'il faut avoir du courage, je vous assure que j'aurais bien peur de temps en temps.

LA MERE.

Moi aussi, si la peur remédiait à quelque chose. Mais supposé qu'il y eût réellement du danger, la peur ne servirait qu'à vous empêcher de voir les moyens de vous en tirer.

EMILIE.

Vous doutez donc, maman, qu'il y ait du danger ?

LA MERE.

S'il y en a, il se réduit à peu de chose. Malgré l'extrême affluence du monde, malgré la multiplicité des carosses et des cabriolets et des charettes et des pierres, et tant d'autres embarras dans les rues de Paris ; malgré l'étourderie, l'inattention, la témérité de ceux qui vont et viennent en carosse, ou à pied, on entend rarement parler de quelque accident malheureux. Il faut donc que le danger ne soit pas aussi grand qu'il le paraît.

EMILIE.

EMILIE.

Et voilà pourquoi vous n'y faites jamais attention ?

LA MERE.

Pas autrement que pour m'assurer de la sagesse de mon cocher, dont la conduite repose sur deux principes invariables : celui de n'être jamais pressé, et celui d'être le moins incommode possible à ceux qui vont à pied. Car, quelques précautions qu'on prenne, on l'est toujours encore assez.

EMILIE.

Ainsi tout ce qui vous appartient a toujours des principes ?

LA MERE.

C'est que je ne connais rien de mieux, pour se tirer des embarras de Paris et de la vie.

EMILIE.

Nous voilà toujours avec une bonne

provision de soie, pour broder tout à notre aise.

LA MERE.

Oh, très-fort à votre aise. Car vous pouvez être sûre de n'y pas travailler beaucoup ni long-temps de suite.

EMILIE.

Maman, vous avez une dent contre mon pauvre métier.

LA MERE.

Quand vous aurez quinze ans, vous y travaillerez tant qu'il vous plaira, et ne vous en soucierez peut-être plus. D'ici à ce temps vous me permettrez de vous contrarier sur toute occupation sédentaire.

EMILIE.

En ce cas, maman, ma tante n'aura donc pas son sac à ouvrage pour les étrennes ?

LA MERE.

Vous lui donnerez ses étrennes à Pâque. Un présent est toujours bien reçu.

EMILIE.

Et je lui dirai: Ma tante, prenez-vous-en à maman, si j'ai l'air si pressé avec mes offrandes.

LA MERE.

Toutes ces sortes d'iniquités, je les prendrai toujours volontiers sur mon compte.

EMILIE.

Mais, maman, vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé dans cette boutique?

LA MERE.

Vous l'avez donc remarqué?

EMILIE.

Convenez que cette dame était bien impertinente. Elle est entrée là comme une folle, n'a salué personne, vous a pris la chaise qui était derriere vous, et s'est placée entre vous et la marchande, en vous tournant le dos. Si vous n'étiez pas la

prudence même, il pouvait vous arriver un grand malheur, en voulant vous asseoir.

LA MERE.

J'aime à croire que cette dame est plus étourdie qu'elle n'est impertinente.

EMILIE.

A quoi jugez-vous cela ?

LA MERE.

A son embarras extrême, à ses excuses sans fin, quand la marchande lui a appris doucement et tout bas ce qu'elle venait de faire.

EMILIE.

Oui, oui, les excuses, quand la faute est faite ! Et puis, être corrigée par une marchande, cela fait honneur à son éducation. Je crois, maman, que tout simplement elle vous a prise pour ma bonne, et moi pour une petite fille sans conséquence.

LA MERE.

Quant à ce dernier point, elle ne s'est point trompée. Cependant si j'étais tentée de taxer sa conduite d'impertinence, ce serait précisément pour avoir manqué d'égards à une petite fille sans conséquence et à celle qu'elle croyait sa bonne.

EMILIE.

Mais, maman, l'on est bien plus coupable de manquer d'égards envers son égale.

LA MERE.

Point du tout. L'égalité établit et donne le droit de repousser l'offense; on est à deux de jeu. Une personne qui manque à son égale, s'expose au désagrément certain d'être réprimée, et ordinairement avec plus d'éclat qu'elle n'a offensé, ce qui ne met pas les rieurs de son côté. Ainsi, comme il n'est point reçu dans le monde, parmi les personnes du même rang, qu'on

se laisse manquer, la justice et les égards réciproques se maintiennent d'eux-mêmes, sans que les lois s'en mêlent.

EMILIE.

Et moi qui suis les rieurs, je reste de votre côté.

LA MERE.

Ce qui prouve la bonté de ma cause. Toutefois, dans ce qui vient de m'arriver, il n'y a point d'offense du tout, puisque la petite dame, dès qu'elle s'est apperçue de sa méprise, s'est confondue en excuses, et nous a quittées très-mal à son aise. Son air décontenancé me fait même présumer que l'impertinence n'est pas son fort, et qu'elle s'occupe peut-être encore actuellement de son petit tort, tandis que, sans vous, je ne me le serais pas même rappelé. Mais j'avoue que je ne puis souffrir qu'on manque d'égards aux enfans et aux inconnus, et c'est à mon gré une bien mauvaise

excuse que de dire : Pardon, madame, je ne vous connaissais pas. C'est dire, en d'autres termes : Je me réserve le droit d'être impoli avec tout ce que je ne connais pas, ou que je ne crois pas de mon rang. Ce principe et la conduite qui en est la suite, présentent je ne sais quoi de bas et de lâche, et me paraissent très-répréhensibles au milieu d'une nation civilisée.

EMILIE.

Ah, je sais que vous voulez qu'on soit très-attentif pour les inconnus; mais, pour les enfans ! Vous dites vous-même, maman, qu'ils sont sans conséquence.

LA MERE.

C'est vous qui avez parlé d'une petite fille sans conséquence. Quant à moi, je vous avertis que je trouve les enfans de la plus grande conséquence, et que je me sens disposée à leur marquer en toute occasion les plus grands égards.

EMILIE.

Ah, peut-être parce qu'ils portent toute leur destinée sous leur petite enveloppe, comme dit monsieur le curé ?

LA MERE.

Cette considération suffit d'abord pour inspirer un peu de réserve envers eux ; car s'exposer par étourderie à manquer à un héros peut-être, tout morveux qu'il est encore, c'est un inconvénient. Personne ne se soucierait aujoud'hui d'avoir pris l'impératrice de Russie pour un enfant ordinaire ; on serait trop humilié d'avoir eu la vue si courte. Cependant je ne suis pas non plus obligée de respecter sur l'étiquette du sac ; si par hazard il n'y avait rien dedans, j'en serais pour mes frais. Il est donc prudent et convenable, d'attendre le développement que l'âge et les circonstances operent, et de régler la dépense en égards sur le mérite réel et reconnu de chaque porteur ou porteuse de destinée. Mais s'il est vrai

que le sentiment de la dignité de la nature humaine est une source féconde de grandes et belles actions parmi les hommes; s'ils est vrai que, sans élévation, la vertu même reste privée de son plus bel ornement, je ne connais rien de plus propre à faire naître et fortifier ce sentiment dans les enfans, pour-ainsi-dire dès leur berceau, que de leur témoigner des égards. C'est les avertir de la maniere la plus noble et la plus précise, de l'engagement sacré que chaque homme contracte à son entrée dans ce monde, de ne rien faire de contraire à ce caractere de dignité. Ces égards que j'aime à avoir pour eux, ne sont pas à la vérité des égards de respect, comme on en doit aux personnes vertueuses, aux grands hommes, aux héros de la patrie, mais des égards d'intérêt et de cette bienveillance qui contemple avec complaisance, dans la race naissante, la gloire et la prospérité de la génération prochaine.

EMILIE.

En ma qualité d'enfant, je suis obligée, maman, de vous remercier de vos principes. Ce n'est pas à nous autres enfans de les contredire.

LA MERE.

Ces témoignages d'égards et d'intérêt peuvent devenir ensuite un barometre, à mesure que les espérances se réalisent ou s'évanouissent.

EMILIE.

C'est-à-dire que ces témoignages vous voulez qu'on les augmente ou qu'on les diminue, suivant que les enfans promettent et tiennent, ou promettent sans tenir ?

LA MERE.

C'est la loi de l'équité.

EMILIE.

Je la trouve très-juste, mais, maman, je ne la crois pas à la mode. Excepté vous, personne ne prend garde aux enfans.

LA MERE.

Voilà une assertion qui me paraît bien téméraire.

EMILIE.

Oh, quand on est enfant, on sait cela. Tenez, maman, quand les parens sont présens, on les caresse un peu, mais seuls et sans eux, on ne les regarde seulement pas. Vous venez de le voir. Cette dame, pour réparer sa faute, vous a dit: Madame, vous avez-là un charmant enfant; mais je n'ai pas été la dupe de ce compliment: si j'étais si charmante, elle s'en serait aperçue avant de vous avoir pris votre chaise.

LA MERE.

Je conviens que ce sont de ces politesses d'usage, dont je ne fais aucun cas, et que je voudrais bannir de la société, mais elles n'excluent pas la vraie politesse.

EMILIE.

Détrompez-vous, ma chere maman, et

soyez sûre que cet intérêt que vous voudriez inspirer pour les enfans, ne se trouve chez personne.

LA MERE.

Si cela était, j'en serais fâchée, et je commencerais à être persuadée d'une triste vérité que j'entends souvent répéter, surtout aux vieillards, et à laquelle je n'ai pas voulu croire jusqu'à présent.

EMILIE.

Quelle est cette vérité, maman ?

LA MERE.

Ils disent qu'après avoir passé pendant long-temps pour le modele de la politesse en Europe, notre nation perd tous les jours de cette réputation, et finira peut-être par être une des moins polies. Cette réflexion me mortifie et m'humilie extrêmement.

EMILIE.

Mais, maman, un peu de courage ! Il y a encore de bien aimables gens. D'abord,

vos amis qui viennent ici, et puis ceux dont il vous parlent. Cela fait déjà un bon nombre.

LA MERE.

Je ne demande pas mieux que d'être rassurée.

EMILIE.

Et puis la politesse n'est pas aussi nécessaire que beaucoup d'autres vertus.

LA MERE.

C'est-à-dire qu'un peuple sauvage peut être bon et honnête, sans être poli; mais quand je vois une nation civilisée tomber dans l'impolitesse, j'en suis aussi inquiete que si je voyais un vieillard tomber en enfance.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman ?

LA MERE.

Quelle cause pouvez-vous assigner à l'impolitesse dans un esprit cultivé ?

EMILIE.

Je ne le sais pas.

LA MERE.

Moi, je trouve qu'elle ne peut venir que du défaut de bienveillance pour ses semblables, de l'indifférence pour le mérite, de l'insensibilité pour le bien, et d'autres causes tout aussi graves.

EMILIE.

Cela est plus sérieux que je ne croyais.

LA MERE.

Tenez, votre conte de fées m'a brouillée avec la dissipation continuelle, et avec les gens qui ne songent jour et nuit qu'à s'amuser.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore, dans ce conte, dont nous ne devions plus parler!

LA MERE.

Je suis fâchée de l'avoir lu. Tout le mal que je vois dans le monde, je suis tentée

depuis ce moment-là, de l'attribuer à la dissipation et au goût de la frivolité.

EMILIE.

Eh bien, maman, pour n'y plus penser, donnez-moi le livre que M. de Verteuil vous a rapporté. Vous me l'avez promis, mais vous n'êtes pas pressée de remplir votre promesse.

LA MERE.

Soit.... Mais si cette lecture allait encore m'attrister.

EMILIE.

Et pourquoi donc, maman ? Vous ne voulez pas devenir mélancolique peut-être ?

LA MERE.

Ce n'est pas un projet à former.

EMILIE.

Vous dites que ce livre est sérieux, il vous égayera peut-être, puisque le conte qui était gai, vous a fait faire des réflexions tristes.

LA MERE.

Essayons. Nous pouvons lire ensemble l'introduction avant dîner; et puis, si cette lecture vous intéresse, je vous confierai le livre.

EMILIE.

Or, écoutez de toutes vos oreilles.

LA MERE.

J'écoute; mais je crois que l'auteur s'adresse sur-tout aux jeunes personnes.

EMILIE.

Tant mieux. Il trouvera à qui parler.

LA MERE.

Je dis à de jeunes personnes déjà formées; car il me semble qu'en parcourant son ouvrage, j'ai vu beaucoup de choses au-dessus de votre portée.

EMILIE.

Nous verrons cela, maman. Connaissez-vous aussi cet auteur?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

Ainsi vous ignorez s'il est mince ou s'il est gros ?

LA MERE.

Nous tâcherons de le deviner, quand nous aurons lu son introduction.

EMILIE.

Compte-t-il faire imprimer son livre ?

LA MERE.

Je n'en sais rien; mais je peux garder le manuscrit tant qu'il me plaira.

EMILIE.

Allons, lisons.

(*Elle lit.*)

MÉDITATION
DES PREMIERS PRINCIPES
DE LA MORALE.

« Qu'il est doux d'exister, de penser, » de sentir ! Je sentirai, pour aimer la » vertu. Je penserai, pour connaître la

» vérité. J'existerai, pour remplir digne-
» ment le but de ma destinée. »

Maman, celui-ci n'aime pas plus la dissipation que vous, à ce qu'il paraît. Vous devez être contente de lui.

LA MERE.

C'est ce que nous allons voir.

EMILIE

(*continue.*)

« Je ferai le bien, parce qu'il est agréable
» à faire. Je fuirai le mal, parce qu'il rem-
» plit le cœur d'horreur et d'amertume.

» J'ouvrirai le matin mon cœur à la
» joie de pouvoir faire le bien. Je me li-
» vrerai le soir au sommeil, avec la satis-
» faction d'avoir vécu dans l'innocence. Je
» travaillerai le lendemain à faire le bien
» que je n'aurai pas fait la veille. »

Je parie, maman, que cette vie vous convient ?

LA MERE.

J'espere qu'elle vous convient aussi.

EMILIE

(*continue.*)

« Je jouirai de tous les biens de la vie, » sans orgueil et sans injustice. Je me pas- » serai de tout ce que je n'ai point, sans » humeur et sans murmure. »

C'est juste : car à quoi sert de murmurer ?

(*Elle continue.*)

« O vérité, sois la lumiere de mon es- » prit ! O vertu, sois le guide de ma vie ! » O bienveillance, amour, gratitude, ami- » tié, soyez mes seules jouissances ! »

A propos, maman, savez-vous que je suis bien aise d'être au monde ?

LA MERE.

Ah, ah ! Et pourquoi ?

EMILIE.

Pour bien des raisons. Premierement, c'est qu'on est bien aise d'être là. Et puis, c'est que c'est joli tout ce qu'on voit. Et

puis encore, c'est qu'on est heureux, sans savoir de quoi.

LA MERE.

Vos raisons ne sont pas bien précises, mais je ne les en crois pas moins, je vous assure, les meilleures possibles. Est-ce une découverte subite que vous venez de faire?

EMILIE.

Oh, pardonnez-moi, je sais cela depuis long-temps. Mais cela me prend plutôt l'après-dîner que le matin. C'est la joie ou bien la satisfaction qui me court par tout le corps.

LA MERE.

Je connaissais cela aussi; mais depuis que ma santé est détruite....

EMILIE.

Ah, n'en parlons pas, ma chere maman; vous vous portez bien aujourd'hui!

LA MERE.

Sans compter que la satisfaction qui

vous court par le corps, à propos de rien, est contagieuse pour moi.

EMILIE.

Comment, vous la gagnez ?

LA MERE.

Presque toujours. Mais si nous continuions notre lecture ?

EMILIE

(*continue.*)

« J'aimerai dans les hommes mes sem-
» blables. J'embellirai mon existence de
» celle des autres. J'étendrai ma bienveil-
» lance sur tout ce qui existe autour de
» moi, afin que mon cœur soit toujours
» environné du bonheur d'aimer et d'être
» utile.

» S'il est vrai que les hommes soient
» plus méchans qu'ils n'étaient, je ferai
» de l'indulgence et de la douceur mes
» compagnes ordinaires, afin de n'être pas

» malheureuse des vices et des défauts » des autres. »

Ah oui, cela ne fait pas courir la satisfaction par le corps.

(*Elle continue.*)

« Je serai heureuse du bonheur d'autrui, » parce que le bonheur produit et répand » la joie, comme une source bienfaisante » répand la fécondité. Je plaindrai le » malheureux, parce qu'on peut soulager » ses maux, en partageant ses peines. » J'oublierai le méchant et ses actions, » parce qu'il faudrait le haïr. »

C'est bien dit, cela, par exemple.

(*Elle continue.*)

« Je ne vivrai que pour ouvrir mon » cœur à ce qui est bon et conforme à » l'ordre. Je le fermerai au poison de la » haine et de l'envie, afin de le préserver » de la corruption. Je repousserai l'injustice » sans plainte et sans vengeance, parce

» que celui qui la commet est assez puni » d'être méchant. »

C'est encore vrai, cela.

» Je serai juste, modérée et sensible dans » le bonheur, afin d'en être digne. »

Et moi aussi.

« Patiente et courageuse dans le mal- » heur, afin de le vaincre. »

Et moi aussi, si je puis.

« Je ne murmurerai pas des événemens » de la vie, parce que je n'en connais ni » la cause ni le but. Je contemplerai l'im- » mensité de l'univers et ses abîmes, afin » de me guérir de l'orgueil de me croire » quelque chose. J'observerai les soins de » l'auteur de la nature pour le plus chétif » et le plus petit des êtres créés, afin de » ne me point croire abandonnée. »

Cela est beau, maman.

» J'emploîrai mon loisir à considérer » l'ordre et la magnificence de ses ouvrages, » afin d'avoir des sujets continuels d'ad-

» mirer et de me réjouir. Tous les êtres » vivans et inanimés obéissent à sa loi, et » trouvent leur bonheur et leur conserva- » tion dans cette obéissance. Je serai sou- » mise à sa volonté, afin d'être aussi heu- » reuse. »

Allons, obéissons. Mais, maman, est-il bien sûr que le bonheur vient toujours de cette obéissance ?

LA MERE.

Cela me paraît à moi démontré. Une des lois de la nature les plus évidentes, par exemple, c'est qu'il faut jouir des plaisirs de la vie avec modération et sagesse. Ecartez-vous de la tempérance qu'elle vous prescrit, et vous jouirez de quelques plaisirs réels ou imaginaires, mais passagers et fugitifs, et qui seront bientôt suivis de repentir et de la perte de biens inestimables, tels que la santé du corps et de l'ame. Voilà à quel prix il vous aura été

loisible de mépriser les lois de la tempérance.

EMILIE.

J'entends. Voilà encore un bon trait contre la dissipation. Livrez-vous-y, et adieu la santé !

LA MERE.

Au moins celle de l'ame.

EMILIE

(*continue.*)

» J'admirerai les travaux et les vertus » de l'homme, son courage et sa constance, » son génie et la sublimité de ses pensées, » et je me réjouirai d'être de son espece. » Je préserverai ma vue de l'aspect du » vice, afin que sa bassesse ne flétrisse » pas mon cœur, et ne me fasse point » rougir de mon semblable. »

C'est encore bien dit. Cela fait bien de la peine de voir le mal.

« Que mon cœur n'éprouve jamais la

» lassitude du bien ! Que la certitude de » passer ma vie dans l'innocence ne me » quitte jamais, afin que je conserve le » desir de vivre ! »

Maman, il faut que j'aie cette certitude, car j'ai bien envie de vivre.

LA MERE.

Tant mieux, pourvu que *vivre* et *bien vivre* soit la même chose chez vous, comme chez toutes les personnes vertueuses.

EMILIE.

Cela va sans dire.

(*Elle continue.*)

« Je regarderai la vie comme un bien » passager, que je ferai valoir de mon » mieux, afin de le rendre sans regret, » lorsque j'en aurai joui pour le bonheur » des autres et pour le mien. »

Ah, oui vraiment, il faut rendre.

« La vertu vaut mieux que la vie, puis- » qu'il n'y a point de bonheur sans elle,

» et que la vie sans bonheur ne mérite pas » d'être conservée. »

Cela me paraît clair.

« Que plutôt je cesse de vivre que de » faire le mal ! »

C'est la conséquence.

« Que je ne sois jamais assez malheu- » reuse, pour être la cause même inno- » cente de l'infortune des autres » !

Dieu m'en préserve !

« La fausseté n'approchera point de mon » cœur, le mensonge ne sera point sur mes » levres, parce que je gagnerai à me mon- » trer telle que je suis. »

Et moi aussi, à ce que j'espere.

« Plus mes devoirs seront étendus et » nombreux, plus mon cœur aura de sujets » de satisfaction. »

Et je n'aurai pas besoin de dissipation ; n'est-ce pas?... Ah, maman, on va ser- vir.... Au milieu de ma méditation !

LA MERE.

Je n'avais pas prévu que vous en feriez en même temps le commentaire.

EMILIE.

Est-ce qu'il vous a déplu ?

LA MERE.

Pardonnez-moi, je l'ai trouvé beau; mais il n'a pas abrégé la lecture.

EMILIE.

C'est qu'avec vous, ma chere maman, je suis accoutumée à penser tout haut.

LA MERE.

Il me semble que votre pensée n'est pas défavorable à l'ouvrage.

EMILIE.

Si peu, maman, que je confisque le livre à mon profit.

LA MERE.

Allons, je ne peux rien contre la violence.

EMILIE.

Cependant il n'y a rien de nouveau là-

dedans au moins. Je sais tout cela, maman; c'est ce que nous disons tous les jours, et ce que j'ai toujours éprouvé. Quand j'ai tort, je suis malheureuse; quand je suis contente de moi, je sens le bonheur qui me court par le corps, et je sais pourquoi. Quand je peux faire du bien à quelque chose, je suis enchantée; quand je vois quelqu'un souffrir, cela me tourmente et me fait de la peine, c'est comme si c'était moi. Eh bien, voilà en trois mots tout ce que je viens de lire, excepté que je ne dis pas si bien.

LA MERE.

Cela me prouve que l'auteur a bien connu les élémens du bonheur, puisque ses principes sont d'accord avec votre expérience. Si j'avais à leur reprocher quelque chose, ce serait le vague que j'y trouve.

EMILIE.

Qu'appelez-vous vague?

LA MERE.

C'est le contraire de la précision. Les maximes générales sont incontestables. Personne ne doute, par exemple, que le bonheur de l'homme ne repose sur la vertu. Mais c'est dans l'application des maximes générales à notre situation particuliere, que consiste la science de bien vivre; et l'ouvrage de la vertu, à les suivre fidelement, quand même notre intérêt passager ou mal entendu et nos passions du moment ne seraient pas de cet avis-là. Dire ou écrire, ou lire et répéter ces maximes générales et incontestables, c'est n'avoir rien fait pour l'avancement de cette science, la plus importante de toutes.

EMILIE.

C'est-à-dire la science de bien vivre, n'est-ce pas?

LA MERE.

Seulement celui qui dit mieux qu'un autre, qui exprime ces maximes d'une

maniere plus heureuse, avec plus de feu, plus de force, plus de sensibilité, mérite l'éloge d'un homme éloquent; et c'est un fort bel éloge, mais ce n'est pas le premier de tous.

EMILIE.

Ainsi ce n'est pas celui que vous préféreriez ?

LA MERE.

Si un de vos freres me faisait cette question, je lui demanderais : Auquel des deux guerriers pensez-vous qu'on doive confier la défense de la patrie, à celui qui parle le mieux sur l'usage de chaque arme, ou à celui qui, sans parler, sait s'en servir avec le plus de dextérité et de courage ?

EMILIE.

Mes freres répondraient, en braves soldats : Au dernier.

LA MERE.

Parce qu'à la guerre il faut avoir fait ses preuves, et que ces preuves ne peuvent

consister en paroles. Il en est de même de la vertu. Elle est l'arme tutélaire de notre innocence et de tous les biens les plus précieux qui nous sont confiés. La vie d'un seul homme vertueux est plus instructive, plus contagieuse, plus inflammatoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, que tout ce que les plus beaux diseurs peuvent écrire sur la vertu.

EMILIE.

Mais, maman, l'un n'empêche pas l'autre ?

LA MERE.

Vous avez raison. Bien dire n'empêche pas de bien faire ; mais l'un est tout autrement essentiel que l'autre.

EMILIE.

Ainsi, maman, tout considéré, vous n'aimez pas cet ouvrage ?

LA MERE.

Comme vous allez vîte ! Nous n'en avons lu que quelques pages, et vous voulez

que je juge, et même que je condamne ! Je crois ce livre fort bon; seulement dans ce que nous venons de lire, je trouve plus de douceur que de force : voilà tout.

EMILIE.

Eh bien la douceur est agréable.

LA MERE.

Sur-tout quand elle est relevée par un peu d'énergie et de force.

EMILIE.

C'est votre passion, la force; vous la voulez par-tout.

LA MERE.

Voyez comme vous êtes injuste ! Quand nous avons lu l'autre soir, avant de nous coucher, cette idylle de Gessner, où Mirtile, par un beau clair de lune, va visiter l'étang voisin....

EMILIE.

Ah, je m'en souviens, maman. Le calme profond de la nuit et le doux chant des rossignols l'avaient retenu long-temps près

de cet étang dans un ravissement muet. Enfin il revient à sa cabane, et trouve son pere endormi sous le berceau couvert de pampres et adossé à la cabane. Et vous disiez que cela faisait tableau, et que vous voyiez d'ici ce vénérable vieillard, avec ses cheveux blancs, couché sur le gazon et éclairé par la lune. Et puis, tout ce que son fils lui dit pendant qu'il dort! Comme c'est beau! Et vous disiez que cet auteur avait un charme et une douceur inexprimables. Et puis vous me permîtes de lire encore *Amintas*, et puis encore *Titire* et *Ménalque*, et *Palémon*, la plus belle de toutes; et vous disiez qu'il fallait que M. Gessner eût été bien bon fils, et qu'il méritait d'avoir des enfans qui lui ressemblent, puisqu'il savait peindre la piété filiale avec des couleurs si touchantes. Et moi, je vous disais le lendemain, qu'on dormait bien mieux, quand on avait fait une lecture comme celle-là....

LA MERE.

Et m'avez-vous entendue reprocher à ces charmantes idylles de manquer de force ?

EMILIE.

(*embrassant sa mere.*)

Ah, maman, j'ai tort, j'ai tort.

LA MERE.

Je n'exige donc pas de la force, là où elle serait déplacée ? Au reste, nous pouvons arranger notre différend sans nous brouiller. Vous m'avez pris mon livre, vous en lirez une méditation tous les matins, si vous voulez. Et puis je vous donnerai, moi, les cahiers d'une femme d'un grand mérite de ma connaissance.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'il y a dans ces cahiers ?

LA MERE.

Elle a fait l'extrait des Vies des hommes illustres de Plutarque, à l'usage d'une

jeune personne qui en a singulierement profité. Vous savez ce que c'est qu'un extrait, et vous comprenez qu'elle a rapproché les traits les plus remarquables de tous les grands et vertueux personnages de l'antiquité. Si cela vous convient, après chaque méditation vous lirez un de ces extraits; nous verrons lequel de ces deux ouvrages vous aimerez le mieux à la longue.

EMILIE.

Cela s'appelle parler, maman. Nous jugerons ce procès ensemble. Je parie qu'il y a de la force dans ces extraits?

LA MERE.

Ou, si vous voulez, de la séve.

EMILIE.

Mais pourquoi aimez-vous tant la force ou la séve?

LA MERE.

Parce que c'est elle qui vivifie et soutient tout dans la nature. La mort n'est que

la

la cessation des forces de toute espece. Vous aimez à vivre, à ce que vous m'avez insinué; vous devez donc aimer la force autant que moi.

EMILIE.

Mais comment, maman, pouvez-vous l'aimer à ce point-là, vous qui n'avez pas plus de force qu'un serin, comme vous disait madame de Beltort ?

LA MERE.

Plus on est privé de force physique, plus la force morale nous est chere et indispensable. Sans quoi que deviendrait-on ?

EMILIE.

Oh, celle-là ne vous manque pas. Demandez plutôt à M. de Verteuil.

LA MERE.

Et moi, je ne m'en trouve guere plus qu'à un serin, pour ne point quitter l'oiseau

favori de madame de Beltort. Mais allons réparer nos forces physiques, et puis nous nous ocuperons à augmenter la masse de nos forces morales.

DIX-SEPTIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

Qu'il y a long-temps, ma chere maman, que nous n'avons été assises l'une à côté de l'autre, tête-à-tête, et que ce temps à été cruel à passer ! Mais vous voilà, graces à Dieu, hors de danger ; vos forces reviennent à vue d'œil, et aujourd'hui sur-tout vous me paraissez presque radieuse.

LA MERE.

Il est certain que depuis plus de six mois je ne me suis pas sentie aussi bien.... Aussi je n'ai pas voulu avoir pendant cette soirée d'autre garde à côté de moi que mon enfant.

EMILIE.

Dites votre enfant malheureux, qu'on

a impitoyablement éloigné de vous. Quand vous avez été très-mal, il ne m'a pas été permis de vous voir. Quand vous avez été mieux, j'ai eu la permission d'entrer, mais on m'a défendu de m'arrêter et d'approcher de votre lit, de peur, ont-ils dit, de vous causer de l'émotion et de l'attendrissement. Ce n'est que depuis huit ou dix jours qu'il m'est permis de rester un peu, et de vous rendre quelque petit service. Mais, graces à Dieu, nous voici tête-à-tête. J'espere que personne n'y trouvera plus à redire, et que vous ne souffrirez pas qu'on me renvoie, quand je me présente à la porte.

LA MERE.

Vous pouvez bien juger à quel point cette séparation forcée a été cruelle pour moi. Mais ne pensons plus au passé que pour nous réjouir de notre réunion. Ah, comme nous allons jaser ensemble!

EMILIE.

Ah non, ma chere maman. On m'a bien recommandé de ne pas vous faire causer. Ils disent que cela pourrait vous occasionner une rechûte.

LA MERE.

Ils ne savent ce qu'ils disent, ma chere amie. Vous pouvez les assurer que quand j'aurai causé une ou deux heures avec mon enfant, je me sentirai beaucoup plus en vie, qu'après avoir avalé leurs potions et tout ce qu'ils pourraient inventer, pour me rendre mes forces. D'ailleurs, je me sens très-bien aujourd'hui. J'ai pris ce matin l'air sur ma petite terrasse, pendant que vous étiez aux Tuileries. Les premiers beaux jours du printemps font tant de bien et sont si agréables !

EMILIE.

Ah oui.... Je disais : Ah, si maman pouvait être là !

LA MERE.

Et moi, je disais : Ah, si j'avais mon Emilie, pour m'aider à faire le tour de ma terrasse !

EMILIE

(*en embrassant sa mere.*)

La voilà, ma chere, ma bonne mere !

LA MERE.

Mais au lieu de marcher, nous causerons. Et pour que le grand docteur n'ait rien à dire, je ne dépenserai pas mon capital ; je ne vivrai que sur mon revenu.

EMILIE.

Ah, c'est vrai, il vous l'a recommandé. Ce sont ses paroles ; je l'entends, c'est comme s'il parlait. Pourvu qu'il ne me reproche pas mon tête-à-tête !

LA MERE.

Ne craignez rien. J'ai assez de forces à présent, pour vous défendre.

EMILIE.

De quoi parlerons-nous, ma chere maman ?

LA MERE.

Je n'en sais en vérité rien. Nous avons tant de choses à nous dire et à nous demander réciproquement, que nous n'aurons pas fini de deux mois, et qu'il est bien naturel que nous ne sachions par où commencer.

EMILIE.

Quel est donc ce rêve que vous vouliez me dire il y a quatre ou cinq jours, quand notre charmante amie, madame de Ternan, vous a défendu de pérorer ?

LA MERE.

Ah, ce rêve! Je m'en souviens : il m'a fait de la peine.

EMILIE.

En ce cas, n'en parlons pas.

LA MERE.

Oh, je n'en suis pas alarmée, à en perdre courage. Au contraire, je serai bien aise de vous le dire, et de savoir ce que vous en pensez.

EMILIE.

En ce cas, voyons votre rêve, ma chere maman.

LA MERE.

J'ai vu dans mon rêve une jeune fille.

EMILIE.

C'est moi, je parie.

LA MERE.

Vous allez en juger. Elle pouvait avoir cinq à six ans.

EMILIE.

Ah, ce n'est plus moi.

LA MERE.

Je me sentis pour cet enfant un intérêt si vif et si tendre, que je me mis à l'examiner avec une extrême attention. Je

remarquai avec un plaisir singulier, que, sans avoir rien perdu des graces et de la simplicité de l'enfance, cette jeune fille avait déjà acquis un tact, un discernement, un jugement qui me paraissaient quelquefois supérieurs à son âge. Je crus m'appercevoir que cela venait de ce qu'elle causait continuellement avec sa mere. Il régnait entre sa mere et elle une si grande tendresse, une amitié si vraie et si intime, que le seul spectacle de leur maniere d'être ensemble me remplissait les yeux de larmes d'attendrissement. Elles ne voulaient se quitter ni jour ni nuit.

EMILIE.

Ne parlez pas avec tant d'émotion, ma chere maman.

LA MERE.

Quand la mere était obligée de donner quelque temps aux affaires de sa maison ou à d'autres devoirs indispensables, elle

en était attristée, et l'on voyait qu'elle ne cherchait qu'à se retrouver avec son enfant. Quand sa mauvaise santé l'empêchait de suivre sa fille à la promenade et de partager ses exercices du corps, c'était l'enfant qui s'en affligeait. Ses progrès en tout genre furent sensibles; et lorsque l'étourderie et l'inconséquence de son âge l'exposaient à quelque écart, un mot, un regard de sa mere, n'était pas dit, n'était pas lancé, que la jeune fille avait déjà senti et réparé son petit tort. Une chose qui me frappa, c'est que c'était toujours elle qui se reprochait ses petites fautes la premiere, qui s'en accusait à sa mere; et celle-ci était ordinairement réduite au rôle bien satisfaisant pour une mere, d'atténuer la faute, d'en chercher le côté excusable, et de prendre, pour-ainsi-dire, son enfant sous sa protection contre sa propre sévérité. Le seul sujet de désunion que je pus remarquer entre deux personnes si étroitement

liées, c'est que sa mere se trouvait quelquefois dans la nécessité de contrarier sa fille sur des goûts trop sédentaires, et même sur l'excès avec lequel elle se livrait à la lecture. Jamais, par exemple, elle ne voulait se coucher le soir, quoique les enfans aient besoin de beaucoup de sommeil; et la seule preuve de tendresse qu'il ne fût pas au pouvoir de sa mere de lui donner, c'était de se coucher aussitôt qu'elle.

EMILIE.

En vérité, maman, je n'ose me flatter de connaître cette jeune personne.

LA MERE.

Tout-à-coup je la perdis de vue dans mon rêve. Cela me fit une peine inexprimable. Je me tourmentai pour la retrouver; je fis des efforts aussi inutiles que pénibles, et je me lamentai de cette perte, au point d'inquiéter mes gardes.

EMILIE.

Maman, vous avez eu le cauchemar. On

dit que cela arrive dans les maladies. Cela fait bien du mal, mais vous dormirez mieux cette nuit; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Enfin je la retrouvai, et je fis un cri de joie.... J'eus d'abord quelque peine à la reconnaître : elle avait singulierement grandi.

EMILIE.

Elle avait peut-être deux ans et demi de plus ? Etait-elle aussi grande que moi ?

LA MERE.

Je ne crois pas avoir apperçu une ligne de différence.... Sa mere me parut aussi extrêmement changée, et me fit beaucoup de peine à voir.

EMILIE.

C'est toujours du cauchemar que cela.

LA MERE.

Je les reconnus cependant à la même tendresse qui subistait toujours entr'elles; mais

mais le ton de la jeune personne me parut changé, et n'avoir pas gagné au change. Je remarquai je ne sais quoi de décousu dans sa conversation, et même dans sa conduite. Son attention paraissait ne se porter que sur des objets et des discours frivoles ; sa mere en paraissait affligée sans le témoigner ; et je me disais : Qu'est donc devenue cette franchise que j'ai vu régner entre elles ? Enfin ma surprise fut à son comble, lorsque j'entendis la jeune personne entretenir sa mere, pendant près d'une demi-heure, de ce qu'avaient dit le matin les gardes et la bonne et la femme-de-chambre pendant leur déjeûner. Celle-ci avait reçu de sa maîtresse une robe en présent, et avait établi une grande consultation avec la bonne et les gardes, pour savoir si elle en ferait une robe du matin ou une redingotte. Je crois que la jeune personne elle-même avait été priée de donner son avis. Elle rapporta le pour et le contre avec le

plus grand détail, et la bonne mere écouta avec la plus grande patience le résultat de cette délibération, c'est-à-dire la chose du monde la plus insipide pour elle. Quant à moi, je fus si frappée de ce commérage....

EMILIE

(*pleurant.*)

Mais, maman, si vous saviez comme on m'avait défendu de vous parler de rien qui pût vous appliquer ou vous causer la plus légere émotion! On m'avait menacée de ne me pas laisser entrer ici de huit jours, si je vous disais quelque chose qui pût vous intéresser.

LA MERE.

Comment, Emilie, est-ce que vous prétendez jouer un rôle dans mon rêve? Ou si la jeune personne vous a priée de parler à sa place et de vous charger de son apologie?

EMILIE.

Mais je crois, maman, qu'elle en a besoin.

LA MERE.

Mon dessein n'était pas de vous affliger, et vous me rassurez beaucoup sur son compte. Car je vis clairement que sa pauvre mere (voyez un peu comme les meres sont promptes à s'alarmer!) supposait que sa fille, par je ne sais quelle fatalité, avait tout-à-coup changé de caractere, et pris les habitudes et le caquetage des femmes-de-chambre.

EMILIE.

C'est que vous n'avez pas rêvé le milieu, maman.

LA MERE.

Quel est donc ce milieu?

EMILIE.

C'est que cette mere, que vous avez bien raison d'aimer, tomba subitement malade et dans un si grand danger, que tout le

monde la crut morte ; et cela dans un moment où tous ses parens et amis étaient en voyage ou à la campagne. Ah, si vous aviez vu la désolation et le désordre de la maison ! Tout le monde se lamentait, personne ne savait ce qu'il devait faire. Sa pauvre fille fut là pendant plusieurs jours, sans qu'on prît autrement garde à elle, que pour la ranger dans un coin de la chambre de sa bonne, d'où elle ne devait pas bouger. Quand ce danger fut passé, elle n'eut pas, comme je vous l'ai dit, la permission de voir sa mere, et elle n'eut pendant long-temps d'autre société que celle des gardes et des femmes-de-chambre.

LA MERE.

Vous m'inspirez, ma chere amie, autant d'intérêt que de compassion pour cette jeune personne ; mais vous me prouvez aussi par ce côté, combien une éducation publique, si elle était heureusement

instituée, serait préférable à l'éducation particuliere, puisque celle-ci peut exposer un enfant à un abandon subit par le défaut d'une seule personne, par le plus léger accident qui dérange l'ordre établi.

EMILIE.

Vous dites vous-même, maman, que les enfans sont comme la cire molle. Etes-vous étonnée de trouver votre bâton de cire déformé, quand vous l'avez jeté par terre?

LA MERE.

Vous voulez dire, quand, malgré moi, ma main débile et défaillante l'a laissé échapper.

EMILIE.

Cela est vrai; c'est comme cela que je devais dire.

LA MERE.

Je peux vous avoir dit que les enfans sont, comme la cire, susceptibles de

bonnes et de mauvaises impressions ; et voilà pourquoi il est si important que les premieres impressions ne soient pas mauvaises. Mais quand les bonnes sont reçues, il faut qu'elles durent et restent ; car si le dernier venu peut toujours imprimer à la cire ce qu'il veut, elle prendra successivement et indistinctement toutes les formes, bonnes ou mauvaises, et par conséquent elle n'en gardera aucune, et ne sera d'aucun prix. Je crois que la bonne cire se durcit, à mesure qu'elle reçoit des impressions salutaires, et qu'il ne dépend plus de qui le voudrait, de les effacer.

EMILIE.

Croyez-vous donc, ma chere maman, que tout soit effacé chez cette pauvre fille?

LA MERE.

Je le crois si peu que, si je puis revoir sa mere en rêve, je la rassurerai de mon mieux sur le compte de son enfant, et

j'espere lui prouver qu'elle s'est alarmée beaucoup trop vîte.

EMILIE.

Que je vous aurai de l'obligation, ma chere maman!

LA MERE.

Je sais bien ce que sa mere me dira.

EMILIE.

Quoi donc?

LA MERE.

Elle me dira d'abord que les femmes qu'elle a à son service sont des personnes d'une affection et d'une honnêteté éprouvées, et que si leur société ne peut pas être utile à l'éducation de sa fille, elle ne redoute pas du moins que leur commerce lui soit nuisible.

EMILIE.

Oh, elle a bien raison, maman.

LA MERE.

Ensuite: Que, si elle s'est alarmée, ce

n'est pas tant à cause du changement de ton de sa fille, ou de ses sujets de conversation, que de la perte de plusieurs bonnes habitudes qu'elle lui connaissait, et qu'elle n'a plus retrouvée que pour le moins fort affaiblies.

EMILIE.

Quelles habitudes, ma chere maman?

LA MERE.

Par exemple, elle prétendait que sa fille s'était convaincue de très-bonne heure de l'importance d'être exacte et toujours prête à la minute, soit pour ses occupations, soit pour ses amusemens. C'était-là une excellente impression qu'on avait donnée à cette cire. L'habitude contraire, outre les désagrémens journaliers auxquels elle expose, peut entraîner les plus grands inconvéniens dans les occasions essentielles. La jeune personne paraissait donc avoir contracté, d'après sa propre conviction, une exactitude à toute épreuve, et sa mere la comptait

déjà au nombre de ses qualités et des impressions ineffaçables.

EMILIE.

Eh bien ?

LA MERE.

Eh bien, elle a cru s'appercevoir, dans la derniere partie de mon rêve, que cette qualité s'était éclipsée, que cette bonne habitude ne subsistait plus. D'où peut venir, me demandait-elle avec inquiétude, ce changement? Pourquoi a-t-elle toujours autre chose à faire, quand elle doit commencer celle qu'on lui propose? Pourquoi lui faut-il un quart-d'heure avant de s'y déterminer ? Comment arrive-t-il que ses occupations les plus habituelles lui paraissent toujours inattendues, et qu'elle ne soit jamais prête au moment convenable, elle qui était l'exactitude même? Concevez-vous, continuait-elle, une cause à cette espece de distraction vague qui la fait ou

lambiner ou bien agir avec précipitation, tandis qu'avant cette époque elle était toujours également éloignée de ces deux excès ?

EMILIE.

Ne regardez-vous pas cela, ma chere maman, comme une suite de cet ahurissement où elle est tombée pendant ce milieu fatal que vous n'avez pas rêvé ?

LA MERE.

Je le croirai bien volontiers, sur-tout si cet ahurissement et ses suites disparaissent avec leur cause.

EMILIE.

Oh vous pouvez être bien sûre que cette petite fille fera tout ce qui dépend d'elle, pour rassurer une mere qu'elle aime plus que sa vie.

LA MERE.

Cependant j'avais ouï dire que ce défaut, qui n'avait jamais été le sien, et dont la

découverte imprévue a si fort affligé sa mere, avait été récemment poussé bien loin.

EMILIE.

Comment cela, maman ?

LA MERE.

Par exemple, elle s'était fait une loi invariable de ne jamais faire attendre une minute aucun marchand, aucun ouvrier. Car, tout enfant qu'elle était, elle sentait l'injustice impardonnable, de disposer par caprice, par légereté ou par dépenaillement et mauvais ordre, d'une portion de temps de cette espece d'hommes dont le temps fait toute la richesse. Si chacun, disait-elle, a le droit de faire attendre un ouvrier dans son antichambre, et de lui faire perdre son temps, comment ce pauvre homme fera-t-il donc pour se tirer d'affaire et gagner sa vie ? Il en perd déjà assez en courant continuellement d'un bout de

Paris à l'autre ; si l'on se permet encore de le faire attendre, il sera bien à plaindre. Ceux qui commettent cette injustice, continuait-elle, ne prétendent pas pour cela payer plus cher ou être plus mal servis que les autres. Que reste-t-il donc à l'ouvrier à qui l'on prend tous les jours un quart ou la moitié de sa journée ? Le seul parti, de regagner le temps perdu par la vîtesse et la négligence du travail ; c'est-à-dire la nécessité de faire mal. Car la dépendance où le pauvre est du riche, et l'ouvrier de celui qui l'emploie, lui interdit toute plainte, toute remontrance ; et voilà comment l'injustice et l'insensibilité du riche détériorent le travail du peuple et corrompent son caractere. — Ces réflexions sensées faisaient bien du plaisir à la mere de la part de son enfant.

EMILIE.

Dites-vous, maman, qu'elle faisait ces

réflexions, ou bien qu'elle se conduisait comme si elle les avait faites?

LA MERE.

Peut-être sa mere faisait-elle les réflexions, et la fille se conduisait en conséquence.

EMILIE.

Qu'elle ait été en état de les faire, ou qu'elle les doive à sa mere, il n'est pas possible, maman, qu'elle les ait oubliées.

LA MERE.

Et malgré cette impossibilité, il m'a été assuré qu'un pauvre ouvrier, après avoir attendu un gros quart-d'heure, avait été renvoyé hier avec son ouvrage et remis au lendemain, et par conséquent obligé à deux courses au lieu d'une.

EMILIE.

Ah, c'est vrai, maman. C'était mon cordonnier qui m'apportait une paire de souliers; mais je vous assure qu'il n'a pas attendu plus de dix minutes.

LA MERE.

Mais la perte du temps ne consiste qu'en perte de minutes.

EMILIE.

Je suis sortie de ma chambre, et je lui ai dit : Monsieur Quintal, j'en suis bien fâchée ; mais pourquoi venez-vous l'après-midi ? Je suis embarrassée en ce moment ; il n'est pas possible que je me fasse chausser.

LA MERE.

Qu'a-t-il dit à cela ?

EMILIE.

Il m'a dit : Que cela ne vous fâche pas, mademoiselle, je reviendrai après demain à dix heures du matin, sans faute.

LA MERE.

Il sait sans doute mieux chausser qu'il ne sait parler.

EMILIE.

Pardonnez-moi, maman ; il a été fort poli.

LA MERE.

C'est ce que je lui reproche. Moi, à la place de monsieur Quintal, je vous aurais dit tout doucement : Savez-vous, mademoiselle, quelle distance il y a de la rue Saint-Sauveur à la chaussée d'Antin ? Essayez une fois de venir à pied de votre maison dans ma boutique, pour vous faire chausser ; et je vous dirai : Je n'en ai pas le temps aujourd'hui, revenez demain. Nous verrons si vous serez bien contente d'avoir fait votre course inutilement. Il n'y a cependant pas plus loin de la chaussée d'Antin à la rue Saint-Sauveur, que de la rue Saint-Sauveur à la chaussée d'Antin, et je vous ai reçue tout de suite, dans ma boutique, c'est-à-dire dans la piece d'honneur de ma maison, sans vous faire attendre dans une anti-chambre ou dans un corridor. Apparémment, aurais-je ajouté, que vous comptez me payer un tiers en

sus du prix, pour tout le temps que vous me faites perdre. Si je ne suis pas venu ce matin, c'est que j'ai trouvé par-tout des personnes aussi justes que vous; dans chaque maison on m'a fait attendre, et pendant ce temps-là ma femme et mes cinq enfans attendent après le pain que vous et vos pareils leur enlevez.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, voilà une cruelle leçon! Je vous promets bien qu'il ne perdra plus de sa vie une minute avec moi, ni lui, ni personne.

LA MERE.

Et moi, je me réjouirai d'avoir retrouvé mon Emilie telle que je l'avais perdue, et de n'être pas dans le cas de partager les inquiétudes de cette pauvre mere de mon rêve.

EMILIE.

Il est bien juste, ma chere maman,

que vous n'ayez que des sujets de satisfaction, après tant de dangers et de souffrances.

LA MERE.

Quels étaient donc ces embarras, ma chere amie, qui vous forcerent de faire attendre et de renvoyer votre cordonnier?

EMILIE.

Vous savez bien, maman, que M. de Gerceuil, au sortir de chez vous, vint dans ma chambre avec ma tante.

LA MERE.

Vraiment, je l'avais oublié. Et vous apporte-t-il toujours des oranges?

EMILIE.

Oh, nous ne sommes plus si enfans, lui et moi. Mais il me dit qu'il était bien aise de me voir, et qu'à présent nous pouvions jaser ensemble, puisque vous vous portiez très-bien, et que cela irait mieux

de jour en jour. Il avait son air ordinaire pour la premiere fois ; car depuis son retour il passait toujours devant moi avec un air sombre et sans me parler. Savez-vous, me dit-il, que c'est aujourd'hui le dernier du mois ? Si messieurs vos freres étaient ici, et que votre maman fût assez forte, il y aurait eu un exercice, et vous seriez peut-être actuellement décorée de la croix. Moi, je lui répondis que j'y pensais quand il m'avait fait l'honneur d'entrer chez moi, et que j'étais sur le point de faire faire un exercice à ma poupée, à la petite s'entend, que nous appelons la niece ; vous savez bien, maman. Il me dit que c'était à merveille ; que nous ne pouvions mieux célébrer la convalescence de maman à la fin d'un mois. Que je ferais la gouvernante, que la niece ou la petite poupée répondrait à mes questions, et que lui, il ferait le rôle de mon frere le chevalier, et tâcherait de gagner la croix.

LA MERE.

A la poupée ? Et vous dites qu'il n'y a plus d'enfant ? Allez votre ami aux oranges le sera à quatre-vingts ans.

EMILIE.

C'est ce que ma tante lui disait.

LA MERE.

Je parie qu'elle a haussé les épaules, votre tante.

EMILIE.

Un peu, maman ; mais elle a eu la complaisance d'assister à l'exercice.

LA MERE.

Mais qui répondait donc pour la petite poupée ?

EMILIE.

C'est moi, maman, qui répondais pour elle et qui soufflais encore M. de Gerceuil ; car il faisait semblant de ne rien savoir, et je vous assure que, sans moi, il n'aurait pas gagné la croix.

LA MERE.

Ainsi il l'a gagnée par supercherie, et vous avez fait une injustice criante à votre poupée ?

EMILIE.

Il est vrai, maman, que les choses ne se sont pas passées bien loyalement. Mais je crois qu'on peut faire une injustice, sans conséquence, à une petite fille qui n'a qu'un cœur de carton.

LA MERE.

Je vois que vous deviez avoir bien des affaires à-la-fois. Faire d'abord les demandes, et puis les réponses pour la petite, et en souffler encore à un ignorant, qui répondait peut-être tout de travers.

EMILIE.

Tout juste, maman, vous y êtes.

LA MERE.

Et quel était l'objet de l'exercice ?

EMILIE.

Oh, maman, c'était sérieux. Il s'agissait des cinq sens.

LA MERE.

Vous avez raison; voilà un sujet sérieux et grave. Je suis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à cet exercice. J'aurais appris, entre autres particularités, comment on peut faire trois rôles à-la-fois.

EMILIE.

Cela n'est pas bien difficile, ma chere maman. Voulez-vous en voir un échantillon? ... Mais non, cela vous fatiguerait peut-être.

LA MERE.

Au contraire, cela me reposera.

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, quand je ferai la gouvernante, je me tiendrai à votre droite; puis je passerai à votre gauche, pour faire la niece ou la poupée; et quand

je me placerai devant vous, ce sera pour souffler M. de Gerceuil, qui fait mon frere le chevalier.

LA MERE.

Je crois qu'il faut d'abord retrancher ce dernier rôle. Outre que je ne me soucie pas qu'il gagne encore une fois la croix sans l'avoir méritée, il pourrait embrouiller notre exercice de façon que ma faible tête fût hors d'état de le suivre.

EMILIE.

A la bonne heure, cela rendra mon affaire bien aisée. C'est dommage que je n'aie pas le temps de tirer la petite de sa boîte. Je la mettrais-là à votre gauche, et ce serait comme hier.

LA MERE.

Il n'y manquerait alors que le grand enfant, pour faire le rôle de votre frere.

EMILIE.

S'il vient, maman, vous verrez qu'il le prendra tout de suite.

LA MERE.

En attendant, vous avez parfaitement remédié à l'absence de la poupée; en changeant de côté, suivant le rôle, vous me préserverez de tout danger de m'embrouiller.

EMILIE

(*commence.*)

LA GOUVERNANTE.

Je crains bien, mademoiselle, que vous ne brilliez pas beaucoup aujourd'hui. Vous ne manquez pas d'esprit, mais vous y avez une certaine paresse qui vous fait tort.

LA POUPÉE.

Mais non, ma bonne, ce n'est pas paresse. Mais c'est qu'il y a des choses que je comprends bien, qui me frappent tout de suite, et d'autres que je n'entends qu'à-peu-près. Dites-moi pourquoi je ne comprends pas tout?

LA GOUVERNANTE.

Dites-moi pourquoi vous pouvez atteindre avec votre main jusqu'au buste de Henri IV, qui est placé là sur cette cheminée?

LA POUPÉE.

C'est que c'est à ma portée.

LA GOUVERNANTE.

Et pourquoi ne pouvez-vous pas atteindre aux bobèches qui sont dans les bras?

LA POUPÉE.

C'est que je ne suis pas assez grande.

LA GOUVERNANTE.

Et bien, c'est la même raison qui fait que vous comprenez de certaines choses, et que vous n'en entendez pas d'autres.

LA POUPÉE.

Comment, parce que je ne suis pas assez grande?

LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Sans doute, mademoiselle. L'esprit a besoin de se fortifier et de s'étendre comme le corps. Quand il est jeune, il n'a pas encore toute sa hauteur, il ne peut pas aller au-delà d'une certaine portée; entendez-vous?

LA POUPÉE.

Ma bonne, je ne savais pas cela.

LA GOUVERNANTE.

C'est que vous ne réfléchissez jamais.

LA POUPÉE.

Je suis jeune, ma bonne; mon esprit ne peut pas aller au-delà d'une certaine portée.

LA GOUVERNANTE.

Soit. Mais cette portée il faut l'étendre tous les jours.

LA POUPÉE.

Je ne demande pas mieux, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je le crois ; mais vous voudriez que cela vînt en dormant.

LA POUPÉE.

Je sais bien que cela ne peut pas venir en dormant, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi pas ?

LA POUPÉE.

C'est que quand on dort, on ne voit pas, on n'entend pas, et l'on n'a point d'idées.

LA GOUVERNANTE.

Par où l'esprit reçoit-il donc ses idées ou ses connaissances ?

LA POUPÉE.

Par les sens.

LA GOUVERNANTE.

Et combien y a-t-il de sens ?

LA POUPÉE.

Il y en a cinq.

LA GOUVERNANTE.

Je ne vous demande pas leurs noms ; c'est trop commun.

LA POUPÉE.

Je les sais pourtant au bout de mes cinq doigts.

LA GOUVERNANTE.

Il feroit beau voir que vous ne les sussiez pas !

LA POUPÉE.

Si vous me fâchez, je vous les nomme l'un après l'autre.

LA GOUVERNANTE.

Je n'en veux pas entendre parler.

LA POUPÉE.

A la bonne heure, ce sera pour une autre fois.

LA GOUVERNANTE.

Et pourquoi dites-vous qu'on n'a point d'idées, quand on ne voit pas, quand on n'entend pas ?

LA POUPÉE.

C'est que je le crois.

LA GOUVERNANTE.

Quand je ferme les yeux, je suis aveugle, au moins pendant le temps que je les tiens fermés. Est-ce que je n'ai point pour cela l'idée des couleurs, du bleu, du jaune, du rouge, du vert?

LA POUPÉE.

Vous en avez l'idée, ma bonne, parce que vous en avez vu auparavant, et qu'on vous a appris à les distinguer.

LA GOUVERNANTE.

Et si j'étais aveugle de naissance, je ne pourrais donc pas me former une idée des couleurs?

LA POUPÉE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la lumiere, ni du jour, ni des rayons du soleil?

LA POUPÉE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la forme d'aucun objet?

LA POUPÉE.

Pardonnez-moi, ma bonne. Je puis me faire une idée de la forme en la touchant; ainsi je connais votre main avec ses cinq doigts, parce que je l'ai touchée de tous les côtés. Mais si j'étais aveugle, vous me diriez qu'elle est blanche, et je ne saurais ce que cela veut dire.

LA GOUVERNANTE.

Vous avez raison.—Vous voyez bien, mademoiselle, quand vous dites bien, que je vous rends justice.

LA POUPÉE.

Grand merci, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Mais, quand j'ai le malheur d'être aveugle par accident, comment puis-je

me faire une idée des couleurs que je ne vois plus ?

LA POUPÉE.

C'est qu'apparemment vous en jugez comme un aveugle des couleurs.

LA GOUVERNANTE.

Point de plaisanterie, s'il vous plaît. Vous prenez mal votre temps, quand il s'agit de parler sérieusement et de réfléchir.

LA POUPÉE.

C'est, ma bonne, que vous vous formez une idée des couleurs d'après votre souvenir. On vous dit qu'une étoffe est rouge, et vous vous rappelez comment était cette couleur dans le temps que vous pouviez la voir.

LA GOUVERNANTE.

Voilà ce qui s'appelle répondre. Ainsi pour former des idées, il ne faut pas seulement des sens, il faut de la mémoire.

LA POUPÉE.

Sans doute, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Et la mémoire supplée à la présence des objets ?

LA POUPÉE.

Vous voulez dire qu'elle tient lieu de leur présence ?

LA GOUVERNANTE.

C'est cela. Et si je n'avais point de mémoire, pourrais-je me former des idées ?

LA POUPÉE.

Je ne le crois pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je commencerais une phrase, et avant de l'avoir achevée, je ne me souviendrais déjà plus de son commencement.

LA POUPÉE.

Et adieu les idées de ma bonne !

LA GOUVERNANTE.

Vous voyez donc bien que la mémoire ou la faculté de retenir les impressions reçues, est comme un sixieme sens, sans lequel les cinq autres ne serviraient pas à grand'chose.

LA POUPÉE.

Oui, ma bonne. Elle est comme la gardienne de la maison, qui a les provisions sous sa clef.

LA GOUVERNANTE.

Vous dites bien, mon chou : venez que je vous embrasse.

LA POUPÉE.

Et si j'étais sourde de naissance ?

LA GOUVERNANTE.

Vous ne pourriez donc former aucune idée des sons, ni par conséquent des langues, qui ne sont que des sons modifiés de diverses manieres.

LA POUPÉE.

Je ne pourrais donc pas parler, ma bonne ?

LA GOUVERNANTE.

Les enfans n'apprennent à parler qu'en imitant les sons de ceux qui les élevent, et en retenant la signification qu'on y attache. Or si vous n'aviez jamais entendu un son, comment feriez-vous pour l'imiter ?

LA POUPÉE.

Tous les sourds de naissance sont donc muets ?

LA GOUVERNANTE.

Sans doute.

LA POUPÉE.

Mais, ma bonne, ce n'est pourtant pas avec les oreilles qu'on parle ?

LA GOUVERNANTE.

Ils sont muets, parce qu'ils ne savent

pas qu'ils peuvent parler, et qu'il ne reste aucun moyen de le leur faire savoir.

LA POUPÉE.

J'en suis bien fâchée pour eux, ma bonne. Et tous les muets sont-ils pareillement sourds ?

LA GOUVERNANTE.

Si vous vouliez réfléchir, vous m'épargneriez ces questions. On peut être muet par quelque vice ou obstacle dans l'organe de la parole, qui n'influe en rien sur l'organe de l'ouïe, entendez-vous ? Que cet obstacle soit durable ou passager, qu'il puisse se détruire ou non, il ne vous empêche point d'entendre.

LA POUPÉE.

C'est clair, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Quand vous serez plus avancée, je vous menerai chez M. l'abbé de l'Epée,

pour assister aux exercices des sourds et muets de naissance.

LA POUPÉE.

Je ne connais pas ce monsieur. Qu'est-ce qu'il fait donc de bon ?

LA GOUVERNANTE.

C'est un citoyen qui s'est généreusement dévoué à l'instruction de ces infortunés qui sont privés de l'ouïe et de la parole. Il a formé une école en leur faveur, où il leur apprend par des signes, à comprendre les discours qu'ils ne peuvent entendre, à y répondre par écrit, et même à parler.

LA POUPÉE.

Oh, ma bonne, je voudrais voir cela.

LA GOUVERNANTE.

Comme je ne l'ai pas encore vu moi-même, il faut attendre que votre esprit soit à la hauteur des bobèches.

LA POUPÉE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

C'est-à-dire qu'il ait dépassé le buste de Henri IV.

LA POUPÉE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Tête de linotte ! Vous avez déjà oublié ce que nous avons dit sur ce que votre main peut ou ne peut pas atteindre.

LA POUPÉE.

Ah, je m'en souviens, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ne l'oubliez donc plus.

LA POUPÉE.

Je suis toujours bien aise, ma bonne, d'avoir cinq sens. Cela est bien commode. Cela apporte bien des idées à l'esprit. Et puis la mémoire les lui garde. Et puis il les tourne et les retourne en tout sens, et fait des raisonnemens à perte de vue.

Mais,

Mais, ma bonne, qu'est-ce que c'est que l'esprit ?

EMILIE,

(*après une pause.*)

Maman, qu'est-ce qu'il faut répondre ?... J'avais bien besoin de lui faire cette question !... Je me suis embourbée là, comme une franche étourdie.... Il serait pourtant bien honteux pour une gouvernante de rester court vis-à-vis d'une morveuse.

LA MERE.

Mais cela m'arrive tous les jours avec vous. M'en voyez-vous honteuse ?

EMILIE.

Mais il ne tenait qu'à moi de lui faire demander autre chose.

LA MERE.

C'est donc un grand malheur de dire : Je ne sais pas cela ? Moi, je lui aurais répondu tout simplement : Mon chou, cette question a embarrassé de plus grands esprits

que vous et moi. Elle n'est pas seulement au-dessus du buste de Henri IV, mais même au-dessus de la bobêche. Ainsi laissez-moi en repos.

EMILIE.

Entendez-vous, petite morveuse? Je vous y répondrai en temps et lieu. Aujourd'hui j'en ai assez; et vous m'avez harassée.

LA MERE.

C'est sans doute pour conserver la morgue de gouvernante, que vous lui faites cette promesse? Au reste, je vous crois, quand vous vous dites harassée. Vous devez être en nage. Je ne me doutais pas qu'un exercice de poupée fût une chose si fatigante. Faire la maîtresse et l'écoliere à-la-fois! Changer à chaque instant de place et de ton! Je vous assure, ma chere amie, que vous avez gagné bien des croix, sans vous excéder à ce point.

EMILIE.

Il ne s'agit, comme vous voyez, ma chere maman, que d'un demi-tour à droite ou à gauche, suivant qu'on est maîtresse ou écoliere.

LA MERE.

Oui ; mais changer de voix comme de place ! Cela doit fatiguer, sur-tout la petite ayant la voix si claire.

EMILIE.

C'est qu'elle est encore bien jeune. Il fallait bien marquer la différence des personnages.

LA MERE.

La vîtesse dont vous changiez de voix et de rôle, m'a fait faire une excellente épreuve de la bonté de ma tête. Je vous assure que je ne l'aurais pas soutenue, il y a trois ou quatre jours.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, je vous ai fatiguée peut-être !

LA MERE.

Au contraire, vous m'avez fait grand plaisir. Mais si la petite fille a répondu hier comme aujourd'hui, je ne conçois pas comment vous avez eu le cœur de la frustrer de la croix.

EMILIE.

Oh, hier elle répondait tout de travers, parce que je voulais faire gagner la croix à mon frere, le chevalier. Vous savez bien qui je veux dire ?

LA MERE.

Tenez, voilà qu'on vient nous séparer. Votre souper est servi.

EMILIE.

Quoi, déjà ?

LA MERE.

Il n'y a si bonne compagnie qui ne soit obligée de se séparer.

EMILIE.

Voilà le mal.

LA MERE.

Mais bientôt nous nous réunirons pour ne plus nous quitter.

EMILIE.

Dormez donc bien, ma chere maman, pour que ce moment arrive vîte, vîte. J'espere au moins qu'on ne me reprochera pas ma pauvre petite soirée d'aujourd'hui.

LA MERE.

Allez, ma chere amie, et dormez sans inquiétude.... Bon soir, bon soir, ma chere Emilie.... Ah, revenez, que je vous embrasse encore une fois !

DIX-HUITIEME CONVERSATION

LA MERE.

Ah, vous voilà de retour, Emilie ! Eh bien, comment tout cela s'est-il passé ?

EMILIE.

A merveille, maman, à merveille.

LA MERE.

Contez-moi cela, je vous prie.

EMILIE.

D'abord en arrivant chez le pere Noël, je l'ai trouvé sur l'escalier qui venait au-devant de moi. Il avait un habit tout neuf ; il était beau, maman, comme un patriarche. Il m'a dit : Mademoiselle, je reconnais bien les bontés de madame votre mere, qui vous permet d'honorer la noce de ma

fille de votre présence. Vous assisterez à la bénédiction nuptiale, et votre présence leur attirera la bénédiction divine ; car les prieres des enfans, comme vous, sont d'une grande efficacité. — Je suis entrée, j'ai trouvé toute la noce assemblée. Les mariés se sont avancés vers moi. Je vous assure, maman, que Babet était bien jolie. Elle avait un air si modeste, et son prétendu est sûrement un brave garçon. J'ai tiré les deux gobelets d'argent de la poche de mon tablier, et je les ai priés de les accepter pour leur ménage. Quand ils ont vu les chiffres d'Etienne Herselin et d'Elisabeth Noël, et quand on leur a expliqué que c'étaient les chiffres de leurs noms confondus ensemble, Babet a voulu me baiser la main, et m'a demandé de faire graver mon chiffre ou mes armes de l'autre côté, afin, disait-elle, de pouvoir se glorifier de ses gobelets toute sa vie. Je l'ai embrassée, et madame la Maréchale est

entrée. Oh, maman, c'est une dame vraiment respectable. Comme elle a grand air, tout âgée qu'elle est ! Tout le monde était embarrassé et ne savait où se fourrer : le pere Noël seul, avec son air de patriarche, n'a pas perdu contenance. Comment, a-t-il dit, madame la Maréchale, vous venez dans ce taudis sans nous prévenir ? Vous voulez ressembler en tout à notre seigneur, qui ne dédaignait pas, dans l'occasion, d'entrer sous le toît humble du pauvre, afin de manisfester sa bonté divine. — Vous n'y pensez pas, pere Noël, a répondu madame la Maréchale. Etienne Herselin est mon filleul, il est né chez moi. Son pere, Pierre Herselin, a été mon jardinier pendant trente ans. Il a succédé à son pere. C'est un Herselin de la vieille roche pour la probité, le travail et la bonne conduite. J'ai fait son mariage avec votre fille sur sa réputation et sur la vôtre, et je ne viendrais pas assister à la noce ! Après

cela elle a salué tout le monde. Elle a voulu savoir le nom et le degré de parenté de chacun. Tout le monde a voulu lui baiser la main. Elle a embrassé la mariée. Elle m'a fait aussi l'honneur de m'embrasser, et m'a dit.... mais avec une bonté !... qu'elle était bien aise de faire connaissance avec moi, et qu'elle espérait vous convaincre, maman, que nous étions voisines, puisqu'il n'y avait pas cinq quarts de lieue de votre maison à son château.

LA MERE.

Et qu'avez-vous dit à tout cela ?

EMILIE.

Maman, j'ai fait une profonde révérence, comme vous me l'aviez recommandé, dans le cas où elle viendrait à la noce. Mais quand vous ne me l'auriez pas dit, je l'aurais fait également ; car je me suis senti tout de suite une grande vénération pour elle.

LA MERE.

C'est un sentiment que tous ceux qui la connaissent, partagent avec vous.

EMILIE.

Après cela, on s'est mis en marche vers la paroisse. Madame la Maréchale y avait déjà envoyé son carosse. Elle a voulu être de la procession. Elle a mis le pere Noël entre elle et moi, et nous avons marché derriere les nouveau-mariés. Chemin faisant, elle m'a dit, qu'elle ne sortirait pas du village, sans vous avoir vue, parce qu'elle avait une grace à vous demander. Le pere Noël a dit aussi qu'il fallait bien que la noce allât vous rendre ses respects, puisque votre santé ne vous avait pas permis de l'honorer de votre présence.

LA MERE.

Ainsi il faudra nous attendre à recevoir bien du monde cette après-midi ?

EMILIE.

Sans compter peut-être les brioches, les

fruits et les fleurs ; car une noce de jardinier est bien riche en tout cela.

LA MERE.

Sur-tout quand c'est le jardinier de madame la Maréchale. Après ?

EMILIE.

Nous sommes arrivés à l'église dans le plus bel ordre. C'était, je vous assure, maman, une procession à voir, sur-tout par le beau soleil qu'il fait. Tout le bas-clergé était rangé dans le chœur, en habit de cérémonie, pour faire honneur au pere Noël qui est fort considéré, comme vous savez. Monsieur le curé est sorti de la sacristie, il a salué madame la Maréchale. Il a donné la bénédiction nuptiale aux mariés, et leur a fait une très-belle exhortation.

LA MERE.

Qui a fait pleurer tout le monde ?

EMILIE.

Tout le monde, non ; mais le pere Noël

s'est essuyé les yeux deux ou trois fois. Pour le marié, je n'ai pas pu le voir; mais Babet, maman, depuis l'instant qu'elle s'est approchée de l'autel, a pleuré, oh, elle a pleuré ! ses yeux étaient deux fontaines.

LA MERE.

Et vous ?

EMILIE.

Moi, maman, je n'ai pas pleuré; mais j'étais bien attentive.

LA MERE.

Cependant vous avez abrégé le récit des cérémonies de l'église, plus que je ne comptais. J'espérais que vous ne me feriez pas grace d'une salutation, d'une inclination de tête, d'une parole.

EMILIE.

C'est que j'ai craint de vous ennuyer peut-être.... Et puis, le plus beau n'est pas encore venu.

LA MERE.

Voyons donc le plus beau.

EMILIE.

Après la cérémonie nous sommes retournés à la maison du pere Noël dans le même ordre, excepté madame la Maréchale, qui a dit qu'elle avait une visite à faire dans le voisinage, mais qu'elle allait bientôt revenir. Nous avons trouvé un très-bon déjeûner; il y avait des petits pâtés excellens.

LA MERE.

Est-ce là le plus beau ?

EMILIE.

Un peu de patience, ma chere maman, je vous en prie. Monsieur le curé est arrivé. Tout le monde l'a entouré, comme de raison. Il a dit: « Ecoutez-moi, Etienne » Herselin, et vous, Elisabeth Noël. Ma» dame la Maréchale, dont les largesses » et les charités font la consolation et la

» bénédiction de tout ce canton, me charge
» de vous remettre un contrat de cinq cens
» livres de rente, comme un présent de
» noces de sa part. Sachez que la majeure
» partie de ceux qui travaillent à la vigne
» du Seigneur en ce royaume, ne jouit pas
» d'un revenu plus considérable, que celui
» que vous devez à la grande générosité
» de votre bienfaitrice. Mais comme sa
» sagesse égale sa bonté, elle ne veut pas
» que ce revenu serve aux besoins de votre
» ménage, et par conséquent à vous rendre
» moins laborieux : vous devez pourvoir
» à vos besoins par le fruit de votre travail;
» c'est la loi du Seigneur. Madame la Ma-
» réchale veut que la rente dont elle vous
» gratifie, soit employée tous les ans,
» d'après mon conseil et notre commune
» décision, à l'acquisition de quelque por-
» tion de terre à votre bienséance, et qui
» puisse vous servir, avec le temps, de
» propriété et de retraite dans vos vieux

» jours, afin que si votre mariage est béni,
» comme nous l'espérons, ces portions de
» terre puissent devenir l'héritage de vos
» nombreux enfans, et vous rendre cher
» votre état, auquel Dieu a particulierement
» attaché sa bénédiction, par le contente-
» ment qui en est le partage, par la pureté
» et l'innocence des mœurs, la sécurité
» d'une bonne conscience, la santé du
» corps et de l'ame. »

LA MERE.

Vous avez raison, ma chere amie, voilà sans contredit le plus beau, et je suis bien aise que vous l'ayez si bien retenu.

EMILIE.

Vous savez bien, maman, que je retiens volontiers ce que dit notre pasteur. J'ai trouvé, comme vous, ce discours fort beau; aussi il a fait pleurer Babet de plus belle. Monsieur le curé l'a fini, en leur mettant la main sur la tête, et en leur

disant: Que Dieu vous la conserve.... c'est-à-dire, maman, la santé du corps et de l'ame. Bénissez le nom de Dieu et de votre bienfaitrice.

LA MERE.

C'est ce qu'ils ont fait apparemment ?

EMILIE.

Tout le monde a comblé madame la Maréchale de louanges et de bénédictions; et en vérité, maman, je commence à croire qu'elle ne s'est absentée que pour n'en être pas témoin, et pour laisser à monsieur le curé le temps de faire sa commission.

LA MERE.

Est-elle restée long-temps absente ?

EMILIE.

Plus d'une heure. Je suis même partie avant son retour, mais je l'ai rencontrée dans la rue qui revenait. Elle a fait arrêter son carosse, et m'a dit: Quoi, vous quittez déjà la noce ? Cela n'est pas bien. Mais

j'espere vous revoir bientôt et pour plus long-temps. Ainsi, maman, attendez-vous à la voir arriver ici tantôt avec toute la noce.

LA MERE.

Oh non, vous ne la verrez plus aujourd'hui ; car elle sort d'ici. Tout le temps que vous avez passé chez le pere Noël, après l'église, elle l'a passé ici.

EMILIE.

Pourquoi donc m'a-t-elle dit : J'espere vous revoir ? Et cette grace, maman, qu'elle se proposait de vous demander ?

LA MERE.

Ah, cette grace ! C'en est une qu'elle veut vous accorder.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

Elle aura dimanche prochain toute la noce chez elle, et elle desire que nous en

soyons, vous et moi, et que nous lui menions notre pasteur.

EMILIE.

Ah, maman, faisons cela. Nous aurons d'abord un agréable voyage avec notre brave pasteur, sans compter la journée....

LA MERE.

Qui aura bien son prix, n'est-ce pas ? Et si ma santé ne me permet pas d'y aller, elle veut toujours que je vous envoie avec monsieur le curé et votre bonne.

EMILIE.

Et avez-vous accordé cette grace ?

LA MERE.

Comment refuser quelque chose à une femme si respectable ?

EMILIE.

Je crois, ma chere maman, que je puis prendre la moitié de la reconnaissance sur mon compte.

LA MERE.

Vous pensez donc que cette journée vous amusera ?

EMILIE.

Oh beaucoup ; je vous en donne ma parole avec toute confiance.

LA MERE.

Cependant il me semble que vous êtes partie ce matin pour la cérémonie, d'un air beaucoup plus gai que celui que vous en rapportez.

EMILIE.

Cela peut être, maman. C'est que je croyais un jour de mariage beaucoup plus gai en effet.

LA MERE.

Et sur quoi fondiez-vous cette opinion ?

EMILIE.

Mais, maman, c'est le jour qui accomplit ce que tout le monde désire. C'est donc le cas d'être gai.

LA MERE.

Vous avez raison. Mais en accomplissant le desir de toute une famille, cet instant fait l'époque la plus décisive de notre vie, sans nous répondre de ses suites. Le rideau qui nous cache l'avenir s'entr'ouvre. Au milieu de la joie qui nous environne, nous y portons un regard inquiet; car comment fixer sans trouble, sans une terreur secrette, ce lontain où tout est indécis, où tout est vague et où néanmoins tout intéresse ? Ce jour vous fait d'ailleurs contracter un engagement éternel. Cela ne vous paraît-il pas redoutable pour des êtres si faibles, si variables, si inconstans, si fugitifs, si passagers ? Un engagement éternel qu'il n'est plus possible de rompre, quelles qu'en soient les suites ! Si cet engagement devient malheureux, c'en est fait du bonheur de toute la vie ; s'il est heureux, son commencement vous avertit,

dès-à-présent et même malgré vous, de sa fin, puisque tout ce qui commence doit aussi nécessairement finir. L'inexorable loi à qui tout est soumis, vous entraînera dès cet instant progressivement vers le terme de cette union si tendre, sur laquelle le bonheur de votre vie était fondé, et plongera dans les regrets et dans les larmes celui des deux qu'elle aura condamné à survivre.

EMILIE.

Ah, maman, comme tout ce que vous dites-là est triste ! Heureusement je suis partie ce matin pour la maison du pere Noël, sans penser à rien de tout cela.

LA MERE.

C'est que ce n'était pas vous qui deviez vous marier.

EMILIE.

Vous croyez donc que Babet a fait toutes ces réflexions ?

LA MERE.

Ou distinctement ou confusément, suivant que l'habitude de se rendre compte de ce qui se passe dans son cœur et dans sa tête, est plus ou moins perfectionnée chez elle. Je crois que dans les situations importantes de la vie, les vrais sentimens, les pensées vraies, se présentent à-peu-près uniformément à tout le monde, sans distinction d'état, et que le rafinement y ajoute moins qu'on ne pense.

EMILIE.

Je ne suis donc plus étonnée si Babet qui était la plus grande rieuse du village, n'a fait que pleurer pendant toute la cérémonie.

LA MERE.

Vous convenez qu'un jour de mariage est un jour à grandes et profondes réflexions ? or la gaîté n'est pas précisément l'enfant de la réflexion. D'ailleurs on pré-

tend que les plus grandes rieuses sont aussi celles qui pleurent le plus aisément.

EMILIE.

Cela fait pourtant les deux extrêmes.

LA MERE.

Mais qui partent de la même source ; c'est-à-dire de la sensibilité, ou d'une grande facilité de s'affecter et de s'émouvoir.

EMILIE.

Tant mieux, maman. Cela me fait espérer que Babet, après la noce, recommencera à rire comme auparavant.

LA MERE.

Je l'espere aussi. Nous serions des créatures bien misérables, si l'idée de l'avenir et de ses incertitudes nous obsédait au point de nous troubler sans cesse dans nos devoirs et dans la jouissance du présent.

EMILIE.

C'est ce que je pensais tout-à-l'heure ;

je me disais tout bas : Dieu me préserve de soulever ce rideau qui me cache l'avenir !

LA MERE.

Les personnes sages le soulevent de temps en temps.

EMILIE.

Mais, maman, puisque l'avenir est incertain, et qu'on devient triste en y regardant, pourquoi s'en occuper ? Il n'y a qu'à n'y pas songer.

LA MERE.

C'est de quoi les enfans s'acquittent merveilleusement, et c'est peut-être un des plus beaux priviléges de l'enfance ; il n'y a point de lendemain pour elle. Mais ce privilége finit tout juste le jour du mariage, ou bien le jour où il faut quitter la maison paternelle : alors le souci et l'inquiétude succedent, avec l'idée du lendemain, à la sécurité et à l'ivresse du premier âge.

EMILIE.

Maman, je crois que, toute réflexion faite, je ne me marierai pas.

LA MERE.

Voilà une résolution un peu subite, mais qui heureusement n'est pas irrévocable. Vous aurez tout le temps de la peser mûrement.

EMILIE.

Je suis votre Babet, et je ne veux pas quitter mon pere Noël, entendez-vous ?

LA MERE.

Eh bien, il faudra faire vos conditions avec votre Etienne Herselin en conséquence. Vous lui direz : Venez demeurer avec moi chez ma bonne mere, et prenons soin de sa vieillesse, afin que monsieur le curé puisse nous annoncer la bénédiction divine sur nous et sur nos enfans.

EMILIE

(*embrassant sa mere.*)

Ah, ma chere maman, voilà un coin

du rideau qu'on peut soulever. Si l'on pleure, ce n'est pas de tristesse.

LA MERE.

Nous nous sommes perdues-là, ma chere amie, dans une foule de réflexions philosophiques à propos des pleurs de notre mariée, et ses larmes n'ont peut-être d'autre cause que la peine qu'elle ressent, de quitter la maison de son pere, et de s'en aller demeurer à cinq quarts de lieue.

EMILIE.

C'est bien suffisant, ma chere maman; et je suis très-aise de n'être pas témoin ce soir de la séparation. Cela fera encore des pleurs et des sanglots que j'entends d'ici.

LA MERE.

C'est l'histoire de la vie humaine. On ne peut réunir tous les objets de son attachement dans un centre commun, et rarement il vous arrive un bonheur qui ne vous oblige au sacrifice d'aucun autre.

EMILIE.

Cela n'est pas trop bien arrangé au moins.... Ah, maman, la belle estampe et le beau cadre ! Où avais-je donc les yeux pour ne m'en pas appercevoir depuis une heure ?

LA MERE.

Vous les aviez laissés chez le pere Noël, et ils y avaient assez d'occupation.

EMILIE.

Voilà une bien belle estampe, maman !

LA MERE.

Ce n'est pas une estampe, c'est un dessin.

EMILIE.

On vous l'a donc envoyé de Paris, ou vous l'avez acheté pendant mon absence ?

LA MERE.

Il n'est pas à moi. C'est madame la Maréchale qui me l'a apporté. Comme il m'a paru intéressant, je lui ai demandé la

permission de le garder jusqu'à votre retour, pour vous le montrer; elle le fera reprendre tantôt.

EMILIE.

C'est donc elle qui l'a acheté ?

LA MERE.

Il ne lui appartient pas non plus : il est à madame la duchesse d'***, sa cousine, pour qui un de ses amis l'a fait faire à son insu, d'après une aventure qui lui est arrivée.

EMILIE.

Vous la savez, maman, cette aventure ?

LA MERE.

Madame la Maréchale vient de me l'apprendre.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, dites-la-moi, afin que je la sache aussi.

LA MERE.

Je vous attendais au contraire, pour vous prier de me la conter.

EMILIE.

Comment puis-je vous conter ce que je ne sais point ?

LA MERE.

En regardant le dessin. S'il est bien fait, vous devez en deviner le sujet sans difficulté.

EMILIE.

Voyons donc, maman, puisque vous voulez que je sois sorciere.... Voilà d'abord une femme couchée.... Est-ce madame la Duchesse ?... Oh, non; elle est couchée sur de la paille. C'est un mauvais grabat que cela.... Et puis, sa chambre.... C'est un angar.... Maman, cette femme est dans la peine.... Est-elle malade, est-elle en santé ? je n'en sais rien.... Je la crois malade, puisqu'elle est couchée.... Mais il lui est arrivé ou un grand bonheur ou un grand malheur, car elle leve les bras au ciel.... Est-ce pour le remercier ou pour se lamenter ? je ne le sais pas.

LA MERE.

Voyons un peu qui est à côté de son grabat.

EMILIE.

C'est sa garde peut-être.... Oh non, elle est trop bien mise; c'est une dame.

LA MERE.

Je crois qu'une femme couchée sur de la paille n'est pas trop en état de faire les frais d'une garde.

EMILIE.

Je ne sais ce que je dis, maman. C'est madame la Duchesse, cela.... Sur quoi est-elle donc huchée ?

LA MERE.

Sur un tabouret de bois, qu'on nomme communément escabeau.

EMILIE.

La croyez-vous bien à son aise ?

LA MERE.

Non; mais elle n'est pas peut-être entrée

dans cet angar, pour y être à son aise. Au reste, je l'aimerais autant debout, qu'assise comme elle est; elle en aurait eu l'air plus noble et d'un plus grand caractere, et cela n'est pas à négliger dans un dessin.

EMILIE.

Pourquoi donc est-elle penchée comme cela?... Ah, c'est qu'elle s'informe de la santé de cette pauvre femme; je vois cela.... Ou bien, elle la console; car ce geste de sa main prouve qu'elle lui parle.... avec beaucoup de bonté même.... Et puis, voilà une jeune demoiselle assise sur un coffre.... Elle est bien parée.... Je gage que c'est la fille de madame la Duchesse.... Il faut que l'histoire soit arrivée du temps des plumes; il n'y a qu'à voir la coëffure de mademoiselle.

LA MERE.

Mais le temps des plumes était hier, ce me semble? Vous en parlez comme du siecle passé.

EMILIE.

D'hier, non, ma chere maman; d'avant-hier, à la bonne heure..... Au reste, la plume ne la rend pas plus gaie. Elle est peinée de tout ce qu'elle entend.... Je crois qu'elle pleure.... Ah, c'est cette grande fille devant elle, qui pleure bien amerement.... Celle-là, c'est la fille de la pauvre femme, j'en suis sûre.... Je trouve à la fille de madame la Duchesse, un air de bonté et de compassion qui me touche. Elle tient la pauvre fille par la main; elle lui dit apparemment: Venez vous asseoir à côté de moi, afin que je vous console.... Vous me direz, maman, qu'elles sont toutes deux assez grandes, pour avoir un lendemain.

LA MERE.

Et ce lendemain ne promet, à ce qu'il paraît, rien de consolant.

EMILIE.

En revanche, voilà deux garçons dans ce coin, qui n'y pensent guere.

LA MERE.

Pour le plus petit, je vous l'accorde. Il mange, je crois, une pomme, et joue avec un chat. Il peut avoir souffert; mais il n'a point de souci, ce me semble.

EMILIE.

Vous direz encore, maman, que c'est un privilége de son âge.

LA MERE.

Que son frere a déjà perdu.

EMILIE.

Il tricotte, je crois.

LA MERE.

Et il a l'air bien triste, autant qu'on en peut juger.

EMILIE.

Il n'est pourtant pas si grand que sa sœur.

LA MERE.

C'est que l'idée du lendemain commence

de bonne heure pour les enfans des malheureux.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'il y a donc derriere la tête de la pauvre fille ?

LA MERE.

C'est une lampe du côté droit de la femme couchée, qui éclaire les deux principales figures ; le reste de la scene est dans l'ombre.

EMILIE.

Je suis comme vous, maman; je n'aime pas madame la Duchesse huchée comme elle est. J'aurais voulu là une belle figure à la Raphaël ; vous m'entendez bien ?

LA MERE.

Qui peut-être n'aurait pas bien fidelement rendu la figure de cette femme respectable ; mais qui aurait parfaitement bien exprimé le caractere de noblesse, de générosité et de bienfaisance, qu'on remarque dans toutes ses actions.

EMILIE.

Elle ressemble donc à madame la Maréchale ?

LA MERE.

On peut dire, sans blesser la vérité, que ces vertus sont héréditaires dans cette maison; et c'est lorsqu'on voit cette élévation de sentimens se perpétuer de génération en génération, qu'on est tenté de ne pas regarder le préjugé de la naissance comme tout-à-fait chimérique.

EMILIE.

Mais, maman, la naissance ne dépend pas de nous ?

LA MERE.

Voilà pourquoi le pere Noël n'est resté que l'homme de poids, l'homme de conseil et de considération, le premier homme, en un mot, de son village. Si le sort l'eût fait naître cousin ou frere de madame la duchesse d'***, il eût été sans doute l'exemple et le modele de la cour.

EMILIE.

Le sort n'a donc pas été juste envers lui ?

LA MERE.

Pas plus qu'envers ceux qui, dépourvus de mérite, sont condamnés à porter un nom illustre.

EMILIE.

Oui, je conçois que cela doit être bien à charge.

LA MERE.

Et vous concevez aussi qu'une naissance illustre n'est pas un mérite, mais un avantage; quand on en est digne s'entend.

EMILIE.

Vous m'avez cependant dit bien des fois que c'était sottise de s'énorgueillir de sa naissance.

LA MERE.

S'énorgueillir d'un avantage qui n'est dû qu'au hazard, c'est sottise; mais se souvenir

venir de sa naissance, et pour ne pas dégénérer de ses aïeux, avoir toujours présens les grands exemples qu'ils ont laissés à leur postérité, c'est la noble et vertueuse habitude d'un cœur généreux et élevé.

EMILIE.

Et c'est une habitude à contracter; n'est-il pas vrai, ma chere maman?

LA MERE.

Vous connaissez le pouvoir de l'exemple en général. Plus les exemples sont près de nous, plus leur efficacité doit augmenter; jugez de leur force, lorsque nous pouvons les choisir dans notre propre famille! De combien de nobles desirs ne doit-on pas se sentir embrâsé, quand on peut dire: La liste de mes ancêtres est remplie de noms révérés, de noms chers à la patrie; quand on a le bonheur de compter parmi eux des héros et des modeles!

EMILIE.

Ah, ma chere maman, je penserai à cela

toute la journée, et peut-être encore toute la nuit.

LA MERE.

Et n'oubliez pas que j'ai quelquefois ouï dire aux personnes dignes d'un nom illustre : Tels sont les devoirs, mais jamais, Tels sont les droits de mon rang ou de ma naissance.

EMILIE.

C'est qu'on ne leur conteste peut-être rien.

LA MERE.

Et bien, c'est une raison pour tâcher de se mettre du nombre de ceux auxquels on ne conteste rien.

EMILIE.

Et quand on n'a point de liste, maman ?

LA MERE.

On jouit d'un autre avantage précieux ; celui d'illustrer par ses talens et ses vertus, un nom obscur, et de l'agréger à la

liste des noms chers à la patrie. L'usage assigne à l'homme de qualité et de naissance un rang distingué dans la société ; mais la considération publique éleve au-dessus, celui qui doit tout à lui-même et rien à ses aïeux ; elle l'éleve sur-tout au-dessus de cette foule sans ame et sans mérite, pour qui un nom illustre n'est qu'un fardeau, qu'un sujet de reproche.

EMILIE.

Cela est juste aussi.

LA MERE.

Vous voyez qu'il vaut mieux commencer une liste, que d'y faire tache.

EMILIE.

Oh, cela est indubitable. Mais, maman, le pere Noël ne commencera pas de liste.

LA MERE.

Non. Il n'aura pour témoins de ses vertus que vous et moi, et nos éloges, à coup sûr, ne parviendront pas jusqu'à la

postérité. Heureusement l'illustration du nom peut être la noble ambition d'un grand cœur, mais elle n'est aucunement nécessaire au bonheur. On dirait même que le bonheur aime à être ignoré et à habiter de préférence l'asyle obscur de la médiocrité.

EMILIE.

Voilà pourquoi monsieur le curé leur a si bien dit que la providence leur avait donné le contentement en partage.

LA MERE.

C'est ce que j'allais vous rappeler, pour vous rassurer sur le lot du pere Noël. J'étais étonnée que vous l'eussiez sitôt oublié.

EMILIE.

Et le contentement, maman, est le cousin-germain du bonheur ?

LA MERE.

Très-germain : ainsi nous pouvons être parfaitement tranquilles sur le sort du

pere Noël. Mais à force de jaser, nous voilà un peu loin de notre dessin.

EMILIE.

Ne perd pas son temps qui jase avec vous, ma chere maman.

LA MERE.

Et que dirons-nous à l'auteur du dessin, s'il se met à jaser avec nous ?

EMILIE.

Je lui dirai d'abord : Monsieur, rangez, je vous prie, cet escabeau dans un coin ; mettez madame la Duchesse debout et droite, et faites-nous-en une figure à la Raphaël.

LA MERE.

Même par le dos, si cela vous convient. Car, si le grand caractere est dans votre figure, il se fera sentir de quelque maniere que vous la placiez.

EMILIE.

Ah, je sais cela, par exemple. Je me

souviens de ce tableau que nous avons vu ensemble, où Jésus-Christ ressuscite Lazare. Il est sur le bord de la fosse, on ne le voit que par le dos; mais vous m'avez dit: Emilie, regardez; c'est la figure principale, tous les traits en sont cachés; et cependant le peintre a su lui imprimer le caractere d'une puissance divine et surnaturelle!... Cela n'était pas aisé, maman.

LA MERE.

C'est que le génie est accoutumé à réussir dans tout ce qu'il entreprend, même dans ses fantaisies, dans quelques difficultés qu'elles l'engagent.

EMILIE.

Il a aussi une puissance surnaturelle peut-être?

LA MERE.

C'est comme un cachet qu'il imprime à ses ouvrages: il le place où il lui plaît. Mais que dira l'auteur du dessin à tout cela?

EMILIE.

Je n'en sais rien. Il me dira peut-être: Mademoiselle, comme ce dessin n'a pas été fait pour vous, épargnez-vous la peine de le critiquer.

LA MERE.

Cela ne serait pas poli, et les artistes le sont communément. Mais il pourrait fort bien vous dire: Mademoiselle, ne vaut-il pas mieux s'occuper d'abord des beautés d'un dessin, d'un tableau, d'un ouvrage de l'art, en un mot, avant d'en rechercher les défauts? Il faut beaucoup d'études et de connaissances, je vous en avertis, pour voir les beautés, tandis que l'homme le plus superficiel découvre aisément le côté faible. Après cela, il ajoutera peut-être: Mademoiselle, si vous trouvez l'occasion de faire de ma part cette observation à madame votre mere, vous m'obligerez, et elle aussi.

EMILIE.

Ce monsieur fait donc la morale aux meres comme aux filles ?

LA MERE.

Dans l'occasion, quand il croit pouvoir leur rendre service.

EMILIE.

Eh bien, je sais ce que je lui dirai pour l'appaiser.

LA MERE.

Voyons ; car je voudrais bien aussi faire ma paix avec lui.

EMILIE.

Je lui dirai : Monsieur, votre dessin m'a rappelé un beau tableau de M. Greuze, que j'ai été voir avec maman, l'hiver passé.

LA MERE.

C'est effectivement vrai ; il y a de l'affinité entre ce dessin et le tableau de la Dame charitable.

EMILIE.

Cette dame, est-ce madame la Duchesse ou madame la Marquise, je ne sais la baptiser ; mais vous me direz que le nom ne fait rien à l'affaire. Elle est debout ; elle a l'air bien intéressant. Sa fille a un peu de répugnance à approcher du lit. C'est que (vous m'avez dit son secret) elle voyait pour la premiere fois un spectacle si triste. Mais ce n'est pas une femme, c'est un vieillard qui est couché sur le grabat de M. Greuze. Comme il a l'air vénérable au milieu de sa misere ! Vous m'avez dit : Emilie, voyez-vous cette épée pendue à la muraille ? Il n'y a pas d'autre meuble dans ce taudis. Il faut que ce vieillard qui languit présentement dans le besoin, ait porté les armes dans sa jeunesse pour la défense de son pays. Et tandis que vous me disiez cela, je crois que la sœur grise qui avait amené cette dame et sa

fille, et qui était restée sur le seuil de la porte dans l'obscurité, vous faisait un signe de tête, comme pour vous dire : Madame, vous l'avez deviné, n'est-ce pas là une fin bien triste pour un brave homme ? Mais le brave homme avec son air vénérable ne nous regardait pas ; il disait tranquillement à la dame bienfaisante : Vous faites une action bien louable de venir au secours de l'infortune.

LA MERE.

En cela il est différent de la femme de notre dessin, qui a l'air d'être dans une grande agitation. Au reste, je demanderai à M. Greuze, l'hiver prochain, s'il vous a donné la permission de faire parler les figures de son tableau, et s'il trouve bon que sa sœur grise fasse des signes de tête aux meres qui en expliquent le sujet à leurs petites filles.

EMILIE.

Je vois, maman, que vous voulez me

faire des affaires avec tout le monde. Est-ce aussi un parti pris de votre part de ne pas me dire l'aventure de madame la Duchesse et de la pauvre femme ?

LA MERE.

Pardonnez-moi. Actuellement que vous me l'avez contée, je n'ai qu'à y mettre le nom des acteurs, et il y aurait de l'injustice à ne pas vous donner cette petite satisfaction.

EMILIE.

Vous me direz donc tout ce que madame la Maréchale vous en a appris.

LA MERE.

C'est aussi tout ce que j'en sais. Mais je vous préviens que l'histoire n'est pas gaie, et en qualité d'amies du pere Noël, je ne crois pas qu'il nous convienne de nous occuper de sujets tristes, le jour où la joie habite sa maison. D'ailleurs il se fait tard, il faut songer à dîner, afin d'être en état de recevoir la noce.

EMILIE.

Ah, maman; je ne vous promets pas qu'elle n'arrive avant que nous soyons sorties de table.

LA MERE.

En ce cas, remettons notre histoire à un autre jour. Allez, je vais vous rejoindre dans un moment; vous avez fait votre présent de noce, il faut que je prépare le mien.

DIX-NEUVIEME

CONVERSATION.

EMILIE.

Ah, maman, l'agréable journée que nous avons passée ! Convenez que madame la Maréchale sait bien faire les honneurs d'une fête. . . .

LA MERE.

Même villageoise.

EMILIE.

Comme elle s'est occupée de tout le monde ! Comme tout le monde a été heureux et à son aise !

LA MERE.

Chacun à sa maniere, sans gêne, sans embarras ; sans manquer un moment à la décence, au milieu de la franchise, de la gaîté et de la confusion des états.

EMILIE.

Comme ses gens sont polis, attentifs et prévenans ! On a bien raison de dire : Tel maître, tels valets.

LA MERE.

Je n'ai véritablement jamais vu une fête plus agréable et plus intéressante pour tous ceux qui devaient y prendre part.

EMILIE.

Cela ne m'a pas surprise. Vous savez, maman, que madame la Maréchale a beaucoup d'esprit, à ce que tout le monde dit.

LA MERE.

Aussi quand je parle de ceux qui devaient y prendre part, je la compte la première. Il lui était bien aisé de faire la dépense d'une fête et fort magnifique et fort triste ; je vous avouerai même que je m'y attendais un peu.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ?

LA MERE.

Parce que la premiere condition, pour qu'une fête réussisse, c'est que la personne qui la donne s'y plaise beaucoup elle-même, et je n'avais nullement prévu ce grand intérêt que madame la Maréchale a mis à la sienne, et qui a fait tout le succès de la journée.

EMILIE.

Oh moi, je me suis attendue à une journée fort intéressante....

LA MERE.

Pour Emilie; je n'en ai pas été en peine un instant. Mais pour une femme qui a passé sa vie à la cour et dans le plus grand monde, se faire une occupation d'une noce de village; avoir l'air de se plaire dans ces soins, et d'être à sa place au milieu d'un monde si étranger pour elle, ce spectacle, je vous l'avoue, a été tout-à-fait nouveau pour moi.

EMILIE.

C'est qu'elle est si bonne et si bienfaisante.

LA MERE.

Ç'a été aussi ma premiere réflexion; mais j'en ai fait encore une autre.

EMILIE.

Dites-la, maman.

LA MERE.

Il faut que les joies simples et pures du village aient un attrait qu'on chercherait en vain dans les fêtes les plus magnifiques et les plus brillantes du grand monde, puisqu'une femme de son rang s'en fait préférablement un sujet de satisfaction.

EMILIE.

Vous croyez donc, maman, qu'une fête du grand monde ne lui aurait pas fait le même plaisir ?

LA MERE.

Difficilement. Je n'en ai jamais entendu vanter que la fatigue et l'importunité, tant ces fêtes d'appareil sont redoutables pour tout le monde.

EMILIE.

Jusqu'à présent, dieu merci, je ne les redoute point du tout.

LA MERE.

Oh, les enfans sont singulierement intrépides sur ce chapitre.

EMILIE.

Mais, maman, quel risque court-on d'assister à une fête; à un grand et beau souper de noce, par exemple?

LA MERE.

Celui de s'y ennuyer considérablement.

EMILIE.

Comment peut-on s'ennuyer à une assemblée qui a été inventée pour s'amuser?

tage. Or, si vous ne trouviez que des cœurs froids ou des gens décidés à s'ennuyer, l'intérêt que vous mettriez au succès de la fête ne les échaufferait guere, il s'éteindrait même, faute de pouvoir se communiquer; et à la place de votre disposition à la joie, vous gagneriez peut-être leur ennui.

EMILIE.

Voilà un mauvais troc.... Mais l'ennui est donc un convive qui se prie de toutes les fêtes? Etait-il à la noce de ma cousine?

LA MERE.

Vous y fûtes, ainsi je vous le demande.

EMILIE.

Oh, il ne fut pas à la table des petites bonnes gens. Nous n'eûmes d'autre ennui que de nous en aller un peu de trop bonne heure, parce que (je ne sais, ma chere maman, si vous l'avez observé comme moi) on cherche toujours à se débarrasser des enfans, le plus vîte qu'on peut.

LA MERE.

S'il se trouva à la grande table, il n'osa pas du moins se montrer à visage découvert, parce que le plus grand nombre des convives s'intéressait véritablement aux nouveau-mariés.

EMILIE.

Mais, maman, on trouve toujours des personnes de ses amis ou de sa connaissance à la fête où l'on est prié ?

LA MERE.

Aussi l'on s'en entoure, on se cantonne et se retranche avec elles ; mais c'est évidemment un acte d'hostilité contre le reste de l'assemblée.

EMILIE.

C'est vrai cela ; M. de Verteuil dit que c'est contre le droit des gens : on ne doit pas venir dans une assemblée pour s'en séparer.

LA MERE.

Encore moins pour s'observer, s'examiner, s'éplucher, se critiquer, dans son maintien, dans sa parure, dans ses propos, dans une infinité de minuties qui ne signifient rien.

EMILIE.

Est-ce qu'ils appellent cela s'amuser?

LA MERE.

Ou se désennuyer.

EMILIE.

Maman, j'ai peur que votre grand monde ne soit un peu ennuyeux. Qu'en pensez-vous?

LA MERE.

Nous le demanderons à madame la Maréchale qui est obligée d'y vivre. Peut-être est-il changé à son avantage. Il y a si longtemps que je l'ai quitté, que je pourrais lui faire tort, sans le vouloir.

EMILIE.

Sans chercher à lui faire tort, je m'en tiens à la fête de madame la Maréchale.

LA MERE.

Nous sommes sûrs du moins que, malgré la diversité des couleurs et des conditions, tous ceux qui ont été de la fête, se sont quittés contens les uns des autres, et charmés d'avoir passé leur journée ensemble.

EMILIE.

Excepté peut-être qu'on s'est séparé un peu trop tôt.

LA MERE.

Les médecins disent qu'il faut rester sur son appétit. Cela est pour le moins aussi salutaire en fait d'amusemens et de plaisirs, qu'en fait d'alimens; il ne faut jamais laisser arriver le moment de la satiété.

EMILIE.

C'est donc encore un trait de sagesse de madame la Maréchale?

LA MERE.

Et qui a vraisemblablement un motif plus respectable.

EMILIE.

Quel motif donc ?

LA MERE.

De ne pas déranger les heures du sommeil, de ne pas retarder le repos de ceux que le retour du soleil doit trouver rendus au travail. Faire veiller le peuple, et surtout les gens de la campagne, c'est les inviter à la paresse et au désordre ; c'est leur ôter le goût et les habitudes essentielles de leur état ; c'est corrompre leurs mœurs.

EMILIE.

Oh, comme le pere Noël serait enchanté, maman, de vous entendre ! Il en dit toute la journée comme cela.

LA MERE.

Aussi y a-t-il toujours à profiter avec lui. Convenez

Convenez que son lot n'est pas le plus mauvais de ce monde.

EMILIE.

Maman, il m'a rappelé vingt fois pendant cette journée les Idylles de M. Gessner. J'avais envie de lui dire : Pere Palémon, vos enfans sont bien respectueux ; ils auront la faveur des dieux, quoiqu'ils ne s'appellent ni Mirtile ni Chloé.

LA MERE.

Vous m'y faites penser ; le pere Noël doit avoir beaucoup de parens dans la patrie de M. Gessner.

EMILIE.

Vrai, maman ? en Suisse ?

LA MERE.

J'entends des gens de son état qui lui ressemblent du côté du sens, du caractere et de la probité ; c'est être apparenté par bien des côtés honorables, comme vous voyez.

EMILIE.

Aussi madame la Maréchale, quand il a voulu faire des cérémonies, lui a dit : Pere Noël, malgré la distance des rangs et l'inégalité des conditions, il y a une ligne où tous les états doivent se confondre, elle égalise tout le monde : l'honneur et la probité donnent seuls le droit de s'y placer, et tous les honnêtes gens doivent s'y trouver, les uns à côté des autres, sans distinction.

LA MERE.

Et qu'a-t-il répondu à cela ?

EMILIE.

Il a dit : Madame la Maréchale, si cette ligne nous met tous également sous la main de Dieu, elle se rompt et laisse une grande distance entre le pere reconnaissant et la généreuse bienfaitrice de ses enfans. Puis il s'est retourné vers Babet, l'a prise par la main, et lui a dit : Ma fille, quand j'aurai

accompli la volonté qui est écrite dans le ciel sur nous tous, ce sera ton affaire et celle de ton mari. Chaque fois que tu auras le bonheur de voir madame la Maréchale, je te recommande de lui dire : Mon pere est mort en bénissant celle que mes enfans béniront de génération en génération.

LA MERE.

C'était bien le moment de l'appeler pere Palémon.

EMILIE.

La pauvre Babet s'est mise à fondre en larmes, et moi qui ai senti arriver l'étranglement, je me suis sauvée dans un coin, sans faire semblant de rien ; j'ai vîte essuyé mes yeux, et je me suis retournée, comme si de rien n'était.

LA MERE.

Cette réponse a dû vous prouver que notre pere Noël est par-tout à sa place, et que la bienfaitrice de ses enfans ne choi-

sissait pas si mal la sienne, en se mettant à côté de lui.

EMILIE.

N'avez-vous pas remarqué, maman, comme elle sait toujours dire à chacun ce qu'il faut et ce qui convient ?

LA MERE.

Excepté à Emilie qu'elle a gâtée toute la journée, tant qu'elle a pu.

EMILIE.

Il est vrai, maman, qu'elle m'a témoigné mille bontés; mais je sais bien que ce n'est pas pour mes beaux yeux, c'est à cause de vous.... Elle m'a demandé ce que je pensais du dessin de la pauvre femme dont je ne sais pas l'histoire, et m'a dit que j'en aurai une belle épreuve bien encadrée, dès que l'estampe paraîtra.... Tenez, maman, ce serait vraiment le moment de me la conter, cette histoire ; cela

nous acheverait agréablement notre journée ; et il ne convient pas, je pense, que je ne sois pas au fait, quand l'estampe arrivera.

LA MERE.

C'est donc un parti pris de votre part, de finir une journée gaie par une histoire triste ?

EMILIE.

Mais, puisqu'il faut que je la sache, il vaut autant se tirer cette épine du pied.

LA MERE.

Allons, ce sont vos affaires. Moi, j'y consens ; j'aurai du moins la paix dans la maison.

EMILIE.

Savez-vous, maman, ce que nous ferons ? Si cette histoire nous rend tristes, nous penserons au contentement d'Etienne Herselin et d'Elisabeth Noël, et nous dirons : Dans ce monde il ne peut pas faire beau dans tous les coins.

LA MERE.

Vous vous rappelez que madame la duchesse d'*** joue le principal rôle dans cette histoire. Pendant une belle soirée d'automne de l'année derniere, elle s'était mise en route avec sa fille, pour aller souper à la campagne.

EMILIE.

Chez madame la Maréchale peut-être?

LA MERE.

Je le crois. — Elles n'avaient pas encore passé la barriere, lorsqu'au détour d'une rue un peu étroite, un cocher de fiacre, ivre, accroche leur carosse avec violence, et le met en pieces. Grande rumeur dans le quartier. On s'empresse autour du carosse brisé. Le peuple s'était déjà assuré de la personne du coupable : madame la Duchesse lui fait grâce ; et tandis qu'elle envoie chercher à son hôtel une autre voi-

ture, elle entre avec sa fille dans la boutique d'un charron qui l'en avait priée.

EMILIE.

Elles ne s'étaient donc pas fait de mal?

LA MERE.

Ni l'une ni l'autre, heureusement.

EMILIE.

Ni leurs gens non plus?

LA MERE.

Personne.

EMILIE.

Dieu soit loué!

LA MERE.

Ce charron était le charron ordinaire de madame la Duchesse qui ne le connaissait point, et l'honneur imprévu de sa visite fit, comme de raison, une grande sensation dans la boutique. Nous travaillons, lui dit maître Jacques Truchard, pour votre maison de pere en fils; et puis il

appelle sa femme et ses enfans, chacun par son nom, pour partager avec lui le bonheur qu'il doit à un ivrogne. Les voilà tous rangés autour de madame la Duchesse, les uns ouvrant de grands yeux, les autres les baissant d'embarras, et n'osant la regarder. Un instant après, maître Truchard se confond en excuses, de n'avoir pas encore logé dans sa remise fermée, je ne sais quel fourgon de madame la Duchesse. Elle qui ignorait parfaitement qu'il eût ce tort avec elle, lui demanda par désœuvrement, pourquoi il avait négligé ce service. » C'est que, lui répond le charron, est » maître chez soi qui peut. Depuis quinze » jours ou environ, ma remise se trouve » louée, je ne sais comment, à je ne sais » qui, pour je ne sais combien de temps. » Il y a cependant un article du bail à pas- » ser que je regarde comme réglé; c'est » que le loyer me sera payé dans l'autre » monde, sans exploit ni sommation. Ce

» n'est pas encore tout. Pour me faire » manquer exprès à mon devoir envers le » fourgon de madame la Duchesse, il a » fallu être pendant toute la semaine à la » suite de la cour. On est venu me dire » que notre auguste reine voulait me » prendre pour son charron ordinaire. J'ai » fait en conséquence le pied de grue à Ver- » sailles, pour solliciter mon brevet d'hon- » neur. Ce matin je me suis dit : Passerai-je » toute la semaine sans m'asseoir ? et j'ai » repris le chemin de Paris, à-peu-près » aussi avancé qu'avant mon voyage : Dieu » sait quand le barbouilleur pourra mettre » les armes de la reine et la nouvelle ins- » cription au-dessus de ma boutique. »

EMILIE.

Mais, maman, qu'est-ce qu'il veut dire avec tout ce galimathias, ses exploits, ses pieds de grue, son barbouilleur ? Est-ce que la reine connaît son charron ?

LA MERE.

Je vois que vous soupçonnez maître Jacques Truchard, d'avoir voulu faire le petit fat, se donner du relief, et insinuer à madame la Duchesse, sans affectation, à quel homme recherché elle devait l'avantage de rouler sur le pavé de Paris. Pour avoir la clef du galimathias sur la remise, il faut savoir que son correspondant d'Angoulême lui avait adressé, depuis environ cinq ou six mois, une femme, jeune encore, avec trois enfans, et l'avait recommandée en ces termes :

« Je vous' recommande par celle-ci » madame Preindle, qui va à Paris pour » affaires. Si vous pouvez la loger, vous » m'obligerez. Elle n'est pas en état de » faire grande dépense ; mais aussi elle » sera contente d'un petit rédait et d'un » mince ordinaire. Au demeurant elle est

» laborieuse et fort douce, et ses enfans » ne font point de bruit. »

EMILIE.

Eh bien, maman, qu'est-ce que cela fait à la remise et au fourgon ?

LA MÈRE.

Maître Truchard, pour faire honneur à la recommandation de son correspondant, offre à madame Preindle, malgré l'air inquiet, défiant et réservé qu'il lui remarque, un très-petit réduit et un plus mince ordinaire. Elle accepte d'abord avec empressement et reconnaissance. Tandis qu'on l'installe dans le petit réduit, son hôte bavard lui apprend qu'il est le charron ordinaire de madame la duchesse d'***. Cette découverte la fait pâlir. Un moment après, elle dit au charron, qu'elle ne peut profiter de ses offres, qu'elle serait trop loin de ses affaires, ramasse et replie son peu de bagage, et disparaît avec ses enfans.

EMILIE.

Maman, cela commence à devenir fort intéressant.

LA MERE.

Cela ne le fut pas pour maître Truchard qui la vit disparaître, et n'y pensa plus.

EMILIE.

Apparemment que les charrons ne sont pas aussi curieux d'histoires que moi.

LA MERE.

Lorsque l'accident de madame la Duchesse arriva, il y avait à-peu-près quinze jours que madame Preindle était revenue chez le nôtre avec ses trois enfans, mais si défaite, dans un état de santé et de fortune si délabré, que tout autre, que maître Truchard, en eût été saisi.

EMILIE.

Les charrons sont-ils durs ou compatissans ?

LA MERE.

Je l'ignore, ma chere amie; j'espere au moins qu'il y a charron et charron, comme dans tous les états de la société. Mais dans ces conditions continuellement entourées du spectacle des miseres humaines, et où l'on ne peut s'en préserver soi-même que par un travail assidu et pénible, il est à craindre que le cœur ne s'endurcisse comme le fer ou le bois qu'on manie et durcit sans cesse, et qu'il n'y reste pas beaucoup de place pour la commisération.

EMILIE.

Maman, je crois que c'était une faible ressource pour cette pauvre madame Preindle, d'être adressée là.

LA MERE.

Elle sollicita maître Truchard avec un air très-effaré, de lui accorder un asyle seulement pour quelques jours, promettant qu'elle ne lui serait pas à charge long-

temps, et qu'il n'entendrait pas parler d'elle pendant qu'elle serait chez lui, pourvu qu'elle pût y rester ignorée et retirée. Elle ne s'ouvrit pas davantage sur sa situation; et plus cette situation paraissait pressante, moins le charron montra de curiosité de la connaître.

EMILIE.

Pourquoi donc cela? C'était au contraire le cas de tâcher de lui arracher son secret.

LA MERE.

Oui, quand on a le desir ou le pouvoir de venir au secours de ceux qui sont dans la peine, et maître Truchard manquait peut-être de l'un et de l'autre; il n'avait en vue que d'obliger son correspondant. Le fait est qu'il avait lui-même beaucoup d'enfans, et que sa femme était prête d'accoucher. Ce ne fut donc qu'après bien des difficultés et pour quelques jours seulement, qu'il consentit d'établir madame

Preindle avec ses enfans dans une remise fermée de son arriere-cour, n'ayant pour le présent aucun autre réduit de sa maison à lui offrir; et pour faire les choses magnifiquement, il garnit la remise de deux grabats remplis de paille, d'une mauvaise table, d'une cruche d'eau avec sa cuvette et de quelques escabeaux.

EMILIE.

Quelle magnificence!

LA MERE.

Et rendant compte de ces détails à madame la Duchesse, maître Truchard l'assura que, n'était que son fourgon se trouvait encore sans abri, il n'avait pas eu à se repentir de sa bonne action; que cette femme ne lui causait pas la moindre incommodité; qu'elle se glissait quelquefois le matin furtivement par l'allée, mais qu'elle revenait bientôt auprès de ses enfans; que le reste de la journée tout

était tranquille, et qu'en faisant le soir sa ronde, il regardait toujours par le trou de la serrure, mais ne voyait jamais de lumiere. Il ne lui restait donc plus à desirer que de voir madame Preindle vider les lieux, après avoir reçu l'hospitalité; et il s'en flattait, parce que pendant son absence M. le curé de Saint-Eustache avait envoyé prendre des informations au sujet de cette femme. Cela lui prouvait qu'elle serait bientôt à la charge de la paroisse, et il se proposait d'aller, dès le lendemain, trouver M. le curé, pour consommer cette bonne œuvre.

EMILIE.

Ah, maman, je respire. Dès que M. le curé de Saint-Eustache est à la piste de madame Preindle, je la tiens pour sauvée. Si nous la connaissions, elle nous dirait qu'on est bien heureuse d'être sa paroissienne; et moi je lui répondrais: Ma bonne femme, toute sa paroisse est de cet avis-là,

et maman et moi, nous le disons souvent le soir dans nos causeries.

LA MERE.

Je vous remercie de ne m'avoir pas oubliée. — Madame la Duchesse qui fut, comme vous pouvez croire, très-pressée de connaître une personne que son nom faisait pâlir, pria le charron d'ouvrir incontinent la remise qui lui servait d'asyle, et s'y rendit avec sa fille.

EMILIE.

Ah, Dieu soit loué! Nous saurons à la fin à quoi nous en tenir sur cette madame Preindle. Nous n'aurions jamais rien tiré de positif de ce charron.

LA MERE.

Le premier aspect fut terrible. Il offrait de tous côtés l'image de la plus affreuse misere. Les enfans paraissaient avoir souffert de la faim; la mere, renversée sur son mauvais grabat, dont elle n'avait pas eu la

force de se relever depuis deux jours, était accablée par une grosse fievre. Madame la Duchesse ne put se défendre d'un violent mouvement d'indignation contre son charron de pere en fils : en se tournant vers lui, elle lui reprocha vivement sa dureté, de laisser périr, faute de secours, dans sa propre maison, une famille toute entiere. Maître Truchard en rejeta la faute sur ses affaires, sur ses voyages à la cour, sur le retard de son brevet d'honneur, mais principalement sur cette femme elle-même qui, loin de lui confier sa détresse, ne lui avait jamais demandé le moindre secours.

EMILIE.

Maman, je crois que j'ai maître Truchard en aversion. Si j'avais l'honneur de parler à la reine, je lui dirais : Votre majesté n'aime pas les mauvais cœurs ; ainsi point de brevet d'honneur pour Jacques Truchard.

LA MERE.

La révolution qui succéda à ce premier moment fut encore plus extraordinaire. L'arrivée imprévue de tant de monde, et le bruit qui en était inséparable, avaient rendu à la femme malade des forces et toutes ses inquiétudes. Elle fit un effort pour se mettre sur son séant, et regarda autour d'elle avec un air très-égaré; enfin paraissant reconnaître madame la Duchesse, elle jeta un cri et retomba sans connaissance. Revenue à elle après un long évanouissement, elle dit d'une voix tremblante et éteinte : Venez, mes enfans, jetez-vous aux pieds de madame la Duchesse, et obtenez d'elle de ne pas vous priver d'une mere qui ne l'a jamais offensée. En ce moment un des gens qui avait suivi sa maîtresse, s'écria : Ah, bon dieu, c'est Cécile ! Alors la Duchesse fit sortir tout le monde, et ne garda que sa fille auprès

d'elle. Ne comprenant rien à ce qu'elle venait d'entendre, ne reconnaissant pas même, malgré le cri de son laquais, cette infortunée, à qui sa présence inspirait tant de frayeur, elle employa pour la calmer et la rassurer, tout ce qu'elle avait de bonté, de douceur et de patience.

EMILIE.

Ah, maman, voilà le moment du tableau ! C'est madame la Duchesse qui la console !

LA MERE.

Est-ce vous, Cécile, lui dit-elle ? En quel état faut-il que je vous retrouve ? Quoi, malheureuse, il y a six mois que vous êtes à Paris, et il ne vous est pas venu dans la pensée de vous présenter chez moi ! Et voyant que ce mot la replongeait déjà dans ses inquiétudes, elle l'assura de nouveau, que la providence sans doute l'avait conduite ici, que bien loin d'avoir aucun dessein de lui nuire, elle

n'avait d'autre desir que de la secourir et de la sauver.

EMILIE.

Maman, voilà madame la Duchesse plus avancée que moi. Qui est-elle donc cette Cécile ?

LA MERE.

C'était Cécile Frênel, la compagne de son enfance, la fille de sa gouvernante, qui pour prix de ses services avait obtenu, avec une bonne pension, la surintendance d'un de ses châteaux en Angoumois.

EMILIE.

Me voilà un peu plus perplexe qu'auparavant. Que faut-il penser enfin de cette Cécile Frênel ? Peut-on s'y intéresser en sûreté de conscience ? Si elle a si grande peur de madame la Duchesse, elle a donc eu de grands torts avec elle ?

LA MERE.

Je vais fixer votre opinion, en vous contant ses malheurs en peu de mots.

Une figure aimable et une grande douceur de caractere avaient fait chérir Cécile Frênel de tout le monde pendant son enfance. Malgré la différence de quelques années, madame la Duchesse l'avait passionnément aimée, et cet heureux hazard avait procuré à Cécile une éducation bien au-dessus de son état. Lors du mariage de la duchesse, Anastasie Frênel, sa mere, sollicita et obtint la récompense qu'elle desirait, et se retira dans sa province. Cependant la duchesse qui devait passer les premieres années de son mariage à la cour avec sa belle-mere, ne se sépara pas de la compagne de son enfance sans regret, et lui promit de la faire revenir auprès d'elle, dès qu'elle aurait sa maison. Le sort en avait autrement décidé.

EMILIE.

Je le vois bien, puisqu'en attendant, la voilà logée dans une remise.

LA MERE.

La mere de Cécile était un de ces caracteres plus communs qu'il ne le faudrait dans les conditions subalternes. Insinuante et souple avec ses supérieurs, elle se dédommageait de cette contrainte avec ceux que le sort faisait dépendre d'elle. Naturellement impérieuse, dure et hautaine, elle eut encore le malheur d'être jalouse de la tendresse que madame la Duchesse témoignait à sa fille. La pauvre Cécile ne fut donc pas à beaucoup près heureuse avec une telle mere. Celle-ci ne connaissant d'autre plaisir que l'ambition, l'avait, en arrivant dans sa résidence, concentrée toute entiere dans le projet de marier avantageusement sa fille; le caractere et la figure de Cécile lui promettaient, indépendamment de la protection de sa bienfaitrice, de grandes facilités à cet égard. Bientôt elle jeta les yeux sur

l'homme d'affaires de M. le comte de ***, seigneur de plusieurs terres considérables dans la province. Cet homme jouissait de toute la confiance de son maître, et était d'autant plus redouté de tout le canton, qu'habile à découvrir chaque jour quelque parchemin dans le chartrier de M. le Comte, il avait déjà dépouillé plusieurs voisins de leurs possessions. Quand on lui faisait compliment sur la beauté et l'immensité du parc de la terre principale : Ah, disait-il, cela ne vient pas en dormant ; on trouve bien des entêtés dans son chemin ; il faut plaider continuellement, détourner l'eau à l'un, envoyer le gibier vivre à discrétion chez l'autre, enfin imaginer mille petites ressources pour parvenir à la réunion.

EMILIE.

Aimez-vous cette homme-là, maman ? Il me paraît bien plus haïssable que Jacques Truchard.

LA MERE.

C'était cependant à cet homme qu'Anastasie Frênel destinait sa fille; et comme les cœurs farouches éprouvent quelquefois aussi l'empire de la beauté, celle de Cécile avait fait une vive impression sur l'ame dure et inaccessible d'un chicaneur de profession.

EMILIE.

C'est donc à ce chicaneur qu'elle doit son beau nom de Preindle? Je ne suis plus étonnée qu'elle ait été malheureuse pas sa faute ou sans sa faute.

LA MERE.

Vous allez plus vîte que Cécile Frênel. Tandis que l'ambition de sa mere disposait d'elle en faveur de l'homme d'affaires de M. le comte de***, l'amour avait disposé de son cœur en faveur d'un jeune homme du voisinage, nommé M. Baruel. Ce jeune homme habitait et

cultivait un petit bien de campagne qu'il avait hérité de son pere. Il n'était pas riche, mais la liberté et l'indépendance, compagnes ordinaires de la pauvreté honnête, lui faisaient préférer son sort aux destinées les plus brillantes : sa sagesse et sa conduite l'avaient fait chérir et rechercher de tout le canton. Il n'était pas riche, et il l'ignorait avant d'avoir vu Cécile. Elle lui inspira une forte passion, et pour la premiere fois il desira la richesse.

EMILIE.

Ah, maman, faisons-lui faire ce mariage ! Faut-il donc toujours ce vilain argent pour être heureux ? D'ailleurs si nous en parlons à madame la Duchesse, elle fera sûrement quelque chose en faveur de la compagne de son enfance.

LA MERE.

C'est sa mere qu'il aurait fallu persuader ; mais elle faisait plus de cas de la

crainte qu'inspirait le chicaneur enrichi et redouté, que de l'estime générale dont jouissait un jeune homme de mérite, mais pauvre et sans crédit. Rien ne put vaincre sa répugnance.

EMILIE.

O la détestable femme! Convenez, maman, que nous nous trouvons là en assez mauvaise compagnie.

LA MERE.

A qui en est la faute? Ne vous avais-je pas conseillé de ne pas quitter la société de madame la Maréchale? Vous n'avez pas voulu me croire. — A présent il ne tiendrait qu'à moi de vous faire fondre en larmes, en vous faisant le tableau des chagrins de Cécile; mais je veux ménager votre sensibilité. Qu'il vous suffise de savoir qu'après de longs et cruels tourmens, Cécile ayant toujours résisté avec une fermeté et une douceur inaltérables au mariage

projeté par sa mere, trouva enfin un protecteur dans un oncle qu'elle avait dans la province. Celui-ci non-seulement parvint à lui faire épouser le jeune Baruel ; mais il arracha même le consentement de sa mere pour cette union. Elle consentit : mais vindicative et altiere, autant qu'elle était ambitieuse, elle ne voulut plus voir sa fille, passé le jour du mariage, et lui jura dans son cœur une haine implacable.

EMILIE.

Maman, une mere !

LA MERE.

Dès cet instant elle travailla sans relâche à la perdre dans l'esprit de madame la Duchesse, en représentant sa conduite ; avec un désespoir affecté, sous les couleurs les plus odieuses de l'ingratitude et de la désobéissance ; et si elle ne réussit pas complétement dans ce dessin, elle persuada du moins à sa fille qu'elle y avait

réussi, et que madame la Duchesse ne pouvait entendre prononcer son nom sans indignation. Cette insinuation fut plus funeste à Cécile Baruel que toutes les autres machinations : elle lui ôta la hardiesse d'écrire à sa bienfaitrice ; et celle-ci se croyant négligée, oublia enfin entierement une jeune personne qu'elle avait tant aimée.

EMILIE.

Voilà les tourmens finis, et les malheurs qui commencent, je parie, et qui la meneront enfin dans la remise. Oh, maman, celle-là avait bien raison de pleurer le jour de son mariage. Quel terrible rideau elle avait peut-être devant elle !

LA MERE.

Cependant les premieres années de ce mariage furent heureuses et s'écoulerent paisiblement. Elle aimait à se vanter du calme dont elle jouissait, et qui avait

succédé à tant d'orages. Sa fortune était à la vérité des plus modiques, mais sa tendresse et son attachement pour son mari lui tinrent lieu de richesses; et tous deux sobres, laborieux, appliqués à leurs devoirs, pouvaient faire croire que, si le bonheur habitait quelque part sur la terre, c'était leur humble retraite qu'il avait choisie pour asyle. Ils y oublierent peu-à-peu le monde entier; et l'idée qui avait si souvent troublé Cécile au commencement de son mariage, de demeurer, pour-ainsi-dire, à la porte d'une mere courroucée et injuste, sans oser lui rendre ses devoirs, s'était insensiblement affaiblie et effacée au milieu de cette douce et paisible jouissance de sa félicité domestique.

EMILIE.

Ce n'est pas peut-être ce qu'il y a de mieux dans son histoire.

LA MERE.

Devenue elle-même mere de trois

enfans, elle bénissait tous les jours le ciel de ses faveurs, sans se douter de la catastrophe à laquelle elle touchait.

EMILIE.

Voyons donc, maman, voyons.

LA MERE.

L'homme d'affaires de M. le Comte en avait eu de trop grandes et de trop multipliées, pour s'occuper d'elle pendant les six premieres années de son mariage. Elle comptait parmi ses plus grands bonheurs d'avoir été oubliée par cet homme redoutable.

EMILIE.

Et moi aussi, j'espérais de n'en plus entendre parler. Comment se nommait-il donc, cet homme terrible ?

LA MERE.

L'histoire ne m'a pas dit son nom, et je vous avoue que je ne m'en suis pas informée. Ne trouvez-vous pas que c'est

un soulagement d'ignorer le nom des hommes pervers et malfaisans ? Il semble qu'on en reste plus éloigné.

EMILIE.

Oh, restons-en éloignées, maman.

LA MERE.

Celui-ci n'avait jamais oublié personne, mais c'était un homme méthodique jusques dans ses haines ; et comme elles ne manquaient jamais d'objets, et qu'il savait jouir d'avance du mal qu'il projetait de faire, il n'en précipitait pas l'exécution. Ce ne fut donc qu'après avoir achevé, comme il disait, le travail de tout le canton occidental, c'est-à-dire après avoir tourmenté et fatigué de procès toute cette partie de la province au nom de son maître, qu'il se souvint des mépris de Cécile Baruel, et qu'il résolut de commencer le travail du côté oriental par la petite possession de son mari.

EMILIE.

Ah, maman, vous me faites trembler.

LA MERE.

Mais un faux air de générosité devait couvrir ses projets de vengeance. Il fit d'abord proposer à M. Baruel un accommodement, pour céder son héritage à M. le Comte, qui desirait de le faire enclaver dans son jardin anglais. C'était attaquer M. Baruel dans l'endroit le plus sensible. Il tenait à son petit coin de terre au-delà de toute expression; et depuis qu'il y avait joui de toute la félicité dont la condition humaine est susceptible, il se serait cru sacrilége et digne du courroux céleste, en consentant à l'abandon qu'on lui proposait. Toute négociation fut refusée, et c'est sur quoi avait compté son ennemi. Il avait ses parchemins tout prêts, pour prouver que ce petit bien, qui avait toujours passé pour un franc-aleu,

c'est-à-dire pour un bien libre de toute assujétissement à une autre terre, devait une redevance annuelle à la terre principale de son maître. Le procès fut intenté ; et dès ce moment, le trouble, l'inquiétude et les calamités de toute espece devinrent le partage de cette famille naguere si heureuse.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman ?

LA MERE.

Le procès dura long-temps. M. Barnel se vit obligé de contracter des dettes pour le soutenir, de faire plusieurs voyages à Paris. Tout le monde prévit dès-lors que, même en gagnant son procès, il se trouverait ruiné de fond en comble ; mais finalement il le perdit.

EMILIE.

Comment, maman, il le perdit ? Il n'y a donc point de justice en France ? Le roi

ne se fâche-t-il pas quand on tourmente ses sujets ?

LA MERE.

Puisque la justice prononça en faveur de M. le Comte, il avait sans doute le droit de son côté; mais le pere de M. Baruel n'avait pas moins acheté son petit bien dans la bonne foi, comme un bien libre. Celui qui avait possédé la grande terre de M. le comte de *** avant lui, vivant à la cour, ne venant jamais dans la province, n'ayant pas enfin un homme d'affaires de la trempe du chicaneur, avait extrêmement négligé ses droits seigneuriaux ; et bien des droits se sont perdus de cette maniere. Un possesseur de terres qui se fait une étude de les faire revivre rigoureusement, autant que les lois l'autorisent, peut avoir la justice pour lui, mais il n'aura pas l'humanité de son côté.

EMILIE.

Je suis bien sûre que M. Eloi Godard

du procès rendit exigible pour le passé et le présent, monta fort au-delà de tous ce que M. Baruel possédait au monde; et l'impossibilité d'acquitter les dettes contractées pour le soutien du procès, mit le comble à sa détresse. Son petit bien fut saisi et vendu à l'enchere, où le détestable chicaneur en fit l'acquisition à bon marché pour son maître. Les autres créanciers, ayant perdu l'espoir d'être payés, firent arrêter M. Baruel à Paris; et le voilà en prison comme débiteur insolvable.

EMILIE.

O mon Dieu, est-il possible qu'on traite ainsi des innocens?

LA MERE.

A cette funeste nouvelle, madame Baruel se mit en route avec ses trois enfans. Quelques personnes charitables s'étaient cotisées, pour la mettre en état de faire le voyage de Paris, afin de toucher par sa

misere ceux qui avaient disposé de la liberté de son mari. Sa mere dénaturée qui jouissait, autant que le chicaneur, de ce qu'elle appelait la vengeance céleste sur les enfans ingrats, rendit, par un dernier trait de sa haine, ce moyen inutile. Elle lui fit adresser plusieurs avis anonymes, que madame la Duchesse, informée de son voyage, l'attendait à Paris pour la faire enfermer, et que l'ordre en était déjà obtenu. Ces insinuations barbares tinrent sa malheureuse fille dans des transes continuelles, et lui ôterent jusqu'au courage nécessaire pour se tirer de sa situation déplorable.

EMILIE.

Et voilà pourquoi le seul nom de madame la Duchesse la faisait pâlir?

LA MERE.

Et voilà pourquoi elle avait pris un faux nom à Paris. Vous avez vu avec quelle

précipitation elle s'était sauvée la premiere fois de la maison du charron. La même inquiétude lui ôta l'assurance de se présenter aux créanciers comme femme de l'infortuné Baruel, et la priva du moyen le plus efficace pour les fléchir ; elle se dit sa sœur, veuve et mere de trois enfans sans fortune. Elle n'osa même jouir que fort rarement de la triste consolation de voir son mari dans sa captivité. Par-tout où elle portait ses pas, elle se voyait épiée et sur le point d'être découverte, arrachée à ses enfans et reléguée dans quelque couvent éloigné et ignoré.

EMILIE.

O la malheureuse créature ! Mais où passait-elle donc la nuit avec ses trois enfans ?

LA MERE.

Elle avait fait usage d'une autre lettre de recommandation auprès d'une marchande

de modes au palais. Là elle travaillait presque jour et nuit avec sa fille, pour gagner sa subsistance et celle de ses enfans; et comme elle faisait les modes avec une habileté et une adresse singulieres, cette femme trouva bientôt un grand profit à l'avoir chez elle, et ne pensa pas davantage à la récompenser convenablement. Peu-à-peu les petits moyens de madame Baruel s'étaient épuisés, sans qu'elle pût prévoir un terme à ses malheurs. Un jour qu'elle était plus abattue qu'à l'ordinaire, la marchande de modes, à laquelle elle s'était enfin confiée, lui offrit non-seulement la liberté de son mari, mais pour elle et ses enfans un sort heureux et tranquille. Elle ne mit à cette offre qu'une seule condition; mais cette condition effraya tellement madame Baruel, qu'elle se sauva de chez cette marchande de modes avec la même précipitation avec laquelle elle avait quitté le charron.

EMILIE.

Quelle était donc cette condition ?

LA MERE.

L'histoire ne m'en a pas instruite ; mais vous savez le reste. Ne sachant où donner de la tête avec ses trois enfans, elle retourna chez le charron, l'esprit déjà à moitié égaré. Bientôt elle fut assaillie par une grosse fievre : vous l'avez vue sur le point de périr sans secours, et enfin miraculeusement sauvée.

EMILIE.

C'est bien vrai, maman, cela est miraculeux.

LA MERE.

Voyez à quoi tient notre misérable destinée, à quoi a tenu le salut de cette infortunée ! La méchanceté de sa mere l'éloigne du seul appui qu'elle ait sur la terre, et lui fait éviter, comme sa plus cruelle ennemie, l'unique personne qui

ait le pouvoir et la volonté de remédier à ses malheurs. Sans un cocher ivre, cette personne, la seule au monde qui puisse la sauver, passait, sans rien savoir, à deux pas du réduit où elle expirait. Que ce cocher ivre brise la voiture de sa bienfaitrice à deux cens pas en-deçà ou au-delà de la boutique du charron, et cet accident à qui elle doit son salut, est perdu pour elle. Il y a plus. Sans un misérable fourgon et l'importance que le charron met à le loger, cette personne si nécessaire au salut de Cécile, s'arrêtera plus d'une heure dans l'enceinte et à la porte du réduit où l'on a un si pressant besoin d'elle, et s'en éloignera sans le connaître. Supposez encore que le charron soit moins bavard, ou que la duchesse, au lieu de le blâmer, par désœuvrement, d'une négligence qui lui était bien indifférente, s'ennuie de son bavardage, et dise : Arrangez cela avec mes gens; et la même impossibilité de

secours subsiste. A qui donc l'infortunée qui nous intéresse doit-elle son salut ? A un concours fortuit d'une foule de circonstances bizarres et frivoles en apparence, et dont une seule omise ou changée le rendait impossible.

EMILIE.

Ah., maman, pourquoi ne voulez-vous me laisser aucune consolation ? N'est-il pas horrible que des innocens tombent dans un abîme ? Voulez-vous leur ôter l'espérance de s'en tirer ?

LA MERE.

Tout au contraire. Madame Baruel vous prouve, ce me semble, que l'innocence ne doit jamais désespérer de son salut. J'aime à penser que vous sentez aussi, combien il faut être modéré dans le bonheur, puisque personne ne peut savoir ce que le lendemain lui réserve.

EMILIE.

O le terrible rideau que celui qui couvre l'avenir !

LA MERE.

On peut dire : Heureux ceux qui ont du courage, de la force, de la fermeté, de la constance, de la résignation ; car pour peu que leur vie se prolonge, ils trouveront l'occasion d'en faire usage.

EMILIE.

Je suis bien malheureuse de vous avoir pressée de me conter cette histoire. A présent, je voudrais pouvoir l'oublier, ou plutôt ne l'avoir jamais sue.

LA MERE.

Je me reproche ma faiblesse, d'avoir cédé ce soir à vos instances. Il vous en a coûté bien des larmes....

EMILIE.

Vous l'avez donc vu, maman ? J'ai pourtant avalé tant que j'ai pu.

LA MERE.

Tandis qu'au retour d'une fête si touchante, nous pouvions finir notre journée par une infinité de réflexions consolantes et douces.

EMILIE.

On a bien raison de dire, que la sagesse et les enfans ne font pas long-temps route ensemble.

LA MERE.

Puisque le mal est sans remede, je me flatte que vous vous fiez du moins assez à la bonté de madame la Duchesse, pour être tranquille sur le sort de monsieur et madame Baruel.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, contez-moi cela, pour me consoler.

LA MERE.

D'abord madame la Duchesse ne songea plus à son souper à la campagne. Elle fit

transporter madame Baruel le soir même à son hôtel, et les soins qu'elle en fit prendre la rétablirent bientôt. Il ne fut plus question que de la garantir des suites de son bonheur.

EMILIE.

Comment cela, maman ?

LA MERE.

Dès le lendemain, madame la Duchesse s'occupa de la liberté de son mari, en faisant payer ses dettes. Les médecins redoutèrent avec raison l'entrevue des deux époux. Madame Baruel était trop faible encore pour quitter le lit, lorsque son mari entra dans sa chambre. On l'avait préparée à ce moment avec toutes les précautions nécessaires; elle avait promis de se conduire avec la modération qu'on exigeait d'elle; mais les efforts qu'elle fit sur elle pour tenir sa promesse, penserent lui devenir funestes. A cette modération de

commande succéderent d'horribles convulsions ; la fievre se ralluma avec la plus grande violence ; ce ne fut qu'au bout de six semaines qu'on put regarder madame Baruel comme sauvée et conservée à son mari et à ses enfans.

EMILIE.

J'espere, maman, qu'elle se porte bien présentement. La verrons-nous cet hiver à Paris ?

LA MERE.

Dès l'année derniere sa bienfaitrice la fit retourner en Angoumois avec son mari et ses enfans. Là, après avoir pourvu à tout, elle lui acheta dans ses propres domaines un bien quatre fois plus considérables que celui qu'on lui avait enlevé. Ce bien fut affranchi de toute redevance, et érigé en franc-aleu et bien libre, avec les plus grandes formalités. En même-temps madame la Duchesse dota la fille pour le

moment

moment où son pere trouverait un sujet digne de partager le bonheur d'une telle famille. Son retour en Angoumois eut un air de triomphe, toute la province en fut dans la joie ; et pour qu'il n'y manquât rien (car le désastre des méchans est regardé comme un bonheur public), le chicaneur s'était cassé les reins en tombant de cheval peu de temps auparavant, et ses promenades ne menacerent plus la possession de personne.

EMILIE.

J'allais dire, Dieu soit loué ; mais cela ne serait pas bien, je crois. Et madame Anastasie, maman ?

LA MERE.

Madame la Duchesse ne voulut jamais lui pardonner, malgré toutes les supplications de sa fille. Elle la chassa de son château, et ne lui laissa une petite pension

pour vivre, qu'à condition qu'elle se retirerait dans un couvent hors de la province, afin de s'y repentir de ses fautes le reste de sa vie.

EMILIE.

Il ne faut, je crois, vouloir du mal à personne; mais puisque justice s'est faite, je m'en console. Il n'y a qu'à être bon, et l'on ne recevra jamais que du bien de madame la Duchesse.

LA MERE.

Et il n'y a pas grand mal peut-être, que la méchanceté réfléchie soit punie.

EMILIE.

Ah, maman, quand j'aurai cette estampe, je la regarderai avec des yeux bien différens, à présent que je sais toutes les circonstances de cette fatale histoire.

LA MERE.

On ferait aisément de ces différens

incidens une suite de tableaux, tous intéressans ; je crois même qu'on en a le projet, et que madame Baruel espere avoir, avec le temps, tous ces dessins originaux, pour en orner son heureux manoir, et pour rappeler sans cesse à ses enfans la remise du charron.

EMILIE.

Et moi aussi j'espere avoir la suite de ces estampes dans mon manoir, pour me rappeler une histoire qui m'a gâté une belle journée. Mais, dieu merci, tout est bien à présent ; je puis me coucher en paix et dormir tranquillement. Seulement je balance si je dois me coucher la tête basse ou haute.

LA MERE.

Qu'est-ce que cela fait à l'histoire de madame Baruel ?

EMILIE.

C'est que je ne sais si je dois rêver ou

non cette nuit. D'un côté le pere Noël et et sa noce peuvent me faire bien du plaisir; mais aussi monsieur et madame Baruel, et sur-tout cette Anastasie Frênel et le chicaneur pourraient me faire faire de terribles rêves.

LA MERE.

Ainsi vous rêvez où vous ne rêvez pas, à volonté?

EMILIE.

Certainement, maman. Quand je me sens le soir en bonne disposition, je me couche la tête basse, et je fais toute la nuit des rêves gais. Quand au contraire j'ai des sujets de chagrin ou de tristesse, je me couche la tête haute pour éviter de rêver.

LA MERE.

Et moyennant cette précaution, vous êtes sûre de votre fait?

EMILIE.

J'aurais été bien à plaindre pendant

votre affreuse maladie, si je n'avais pas eu ce secret. Il m'a sauvé bien des nuits terribles.

LA MERE.

En ce cas, le plus sûr est de ne pas rêver cette nuit. Comme les malheurs laissent toujours des impressions plus profondes, je craindrais que ceux de madame Baruel n'eussent effacé de votre imagination tout le bonheur dont nous avons été témoins pendant la journée.

EMILIE.

Vous avez raison, maman; il faut aller au plus sûr. Dormons sans rêver, et prévenons le barbouillage; demain nous ne penserons plus qu'au bonheur de la petite famille de l'Angoumois.... Maman, laquelle croyez-vous la plus heureuse de madame la Duchesse ou de madame Baruel?

LA MERE.

Ma chere amie, voilà une question vraiment embarrassante. Si vous m'en croyez, nous dormirons là-dessus, et vous m'apprendrez demain ce qu'il faudra vous répondre.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
LIBRARY

VINGTIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

Comme vous voilà entourée de fleurs, maman ! Etes-vous devenue bouquetiere ?

LA MERE.

En tout cas celles-ci ne m'entêteront point.

EMILIE.

Je vois bien qu'elles sont artificielles. Aussi nous ne sommes pas dans la saison des fleurs. Que prétendez-vous donc en faire ?

LA MERE.

C'est votre tante qui me les envoie. Elle veut que j'en choisisse pour Emilie, parce

qu'elle suppose qu'Emilie dansera demain.

EMILIE.

Ma tante a bien de la bonté: je vous prie, ma chere maman, de la remercier et de l'assurer de mon respect; mais je n'ai pas entendu parler de bal. Il est vrai que demain, demain, c'est un grand jour. Quand je me leverai, il n'y aura plus d'enfant; j'aurai dix ans passés.

LA MERE.

Passés de trois ou quatre heures au moins.

EMILIE.

N'importe, c'est toujours passé.

LA MERE.

Vous avez bien raison; et passé sans retour. De sorte que, si vous les avez bien employés, tant mieux pour vous; si vous les avez perdus au contraire, le mal est sans remede.

EMILIE.

C'est tout juste, ma chere maman, ce que je me disais à-peu-près dans mon petit particulier, en entrant ici. Je n'ose me flatter de les avoir bien employés; mais j'espere pourtant de ne les avoir pas entierement perdus.

LA MERE.

Et moi aussi. — Oh çà, il s'agit donc de célébrer ce grand jour, qui fait même une époque de la vie.

EMILIE.

Oui, vraiment. Qui est-ce qui appelle cela déjà un jour à limites? Voilà l'enfance derriere nous.

LA MERE.

Du moins nous avançons à grands pas vers son terme, et l'adolescence s'avance vers nous.

EMILIE.

Deux lustres accomplis, comme dit M. de Gerceuil!

LA MERE.

C'est parler poétiquement.

EMILIE.

Il m'a dit tantôt : Mademoiselle, savez-vous que vous êtes née le même jour qu'un des premiers hommes de votre siecle, ou plutôt du nôtre, auquel vous n'appartenez plus ? Il n'avait guere que quinze lustres, lorsque vous vîntes au monde.

LA MERE.

Pour me prouver vos progrès en arithmétique, ne m'en ferez-vous pas le calcul tout prosaïquement en années ?

EMILIE.

Oh, c'est fait ; je le sais, maman. Il avait soixante-quatorze ans, lorsque j'avais soixante-quatorze minutes.

LA MERE.

Il lui manquait donc une année à son quinzieme lustre ?

EMILIE.

Tout juste.

LA MERE.

Et aujourd'hui à quoi en est-il ?

EMILIE.

Il a quatre-vingt-quatre ans, et moi, j'en ai dix.

LA MERE.

Puissiez-vous encore long-temps compter ensemble ! Je croyais que la journée de demain n'était une fête que pour vous et pour moi ; mais cet anniversaire en fait une fête publique ; car la naissance d'un grand homme est d'abord un sujet légitime d'orgueil pour sa nation, et puis un sujet de joie et de reconnaissance pour tous ceux qui s'intéressent véritablement au bonheur de l'humanité.

EMILIE.

Eh bien, maman, que ferons-nous donc demain ?

LA MERE.

Votre tante suppose que vous voudrez danser, parce que nous sommes en carnaval. Si c'était aussi-bien la saison de la campagne, un bal champêtre serait bientôt arrangé, et nous n'aurions pas besoin de fleurs artificielles. Mais au milieu du mois de février! cela me paraît plus difficile : vous ne dansez pas assez bien pour un bal de ville.

EMILIE.

Je sais bien que je ne danse pas comme mademoiselle de Gernance ; mais cela n'y ferait rien : entre nous autres morveuses, nous ne prenons pas encore garde à qui saute plus ou moins bien.

LA MERE.

Il n'y a donc qu'à arranger une petite assemblée, que nous ne mettrons pas même dans le secret de la solemnité du jour.

EMILIE.

A moins que nous ne fassions mention de la fête publique. Mais, à vous dire la vérité, ma chere maman, je crois que je n'aurai pas demain le cœur à la danse.

LA MERE.

Pourquoi donc cela ?

EMILIE.

Je ne sais. C'est peut-être à cause de ce que vous appelez la solemnité.

LA MERE.

Comment prétendez-vous donc célébrer un jour si solemnel ?

EMILIE.

Tenez, maman, si nous faisions une chose.

LA MERE.

Et quoi ?

EMILIE.

Si vous faisiez fermer votre porte, nous

passerions toute notre journée tête-à-tête ensemble, et cela serait bien charmant.

LA MERE.

Cela le serait sûrement pour moi ; mais ce serait à-peu-près comme tous les jours, il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela ; et ne craindriez-vous pas que la journée ne vous parût un peu longue ?

EMILIE.

Non, je vous assure. Je vous défie d'imaginer quelque chose qui me fasse autant de plaisir.

LA MERE.

En ce cas, les préparatifs de la fête ne nous prendront pas beaucoup de temps. Mais que ferons-nous toute la journée ?

EMILIE.

Nous ferons, ma chere maman, comme nous faisons à la campagne, où nous en passons souvent trois ou quatre de suite tête-à-tête.

LA MERE.

Oh, à la campagne, cela est différent; les jours ne sont jamais trop longs. Nous avons tant de devoirs à remplir à droite et à gauche, tant d'occupations diverses, qu'à peine nous reste-t-il le temps nécessaire pour la promenade. Mais à Paris, un jour d'hiver!...

EMILIE.

Je vois, maman, que vous craignez de vous ennuyer. Ce n'est pas ma faute, si mon papa et mes freres sont absens.

LA MERE.

Ni la mienne; mais votre expérience vous a déjà appris qu'il ne faut pas compter sur les hommes; qu'ils appartiennent à l'Etat avant d'appartenir à leur famille; qu'à peine sortis de l'enfance, dès leur entrée dans le monde, ils sont obligés de rester à la place que le devoir leur a marquée.

EMILIE.

O la vilaine chose que la guerre! Je vous l'ai dit mille fois, ma chere maman: comment les hommes qui sont si doux et si polis dans la société, peuvent-ils devenir assez féroces, pour se tuer les uns les autres, sans même se connaître?

LA MERE.

C'est que souvent une nation n'est pas plus sage, plus juste, plus modérée envers les autres nations, qu'un particulier inquiet, turbulent et emporté envers ses concitoyens. Dans la société les injustices sont réprimées par les lois; mais comment voulez-vous que fasse une nation lésée dans ses droits? Il faut bien qu'elle repousse l'injustice et l'injure par la force.

EMILIE.

Et à cause de cela il faut se faire tuer! Bien imaginé!

LA MERE.

Vous voyez que notre rôle est bien plus

facile. La faiblesse de notre sexe et la sphere étroite de nos petits talens, nous confinent dans l'exercice des devoirs domestiques : en les remplissant, nous avons satisfait à tout ce que la société attend de nous.

EMILIE.

Bien entendu que nous restons sans papa et sans freres.

LA MERE.

Il est vrai que votre papa et vos freres nous manqueront beaucoup demain.

EMILIE.

Sans compter ce qu'ils nous manquent tous les jours.

LA MERE.

Mais, quoique leur devoir les tienne éloignés, heureusement ils ne courent pas encore les hazards de la guerre.

EMILIE.

Ah, oui, c'est une consolation que cela.

LA MERE.

Et puisque le sort nous réduit à la solitude, c'est pour vous seule, ma chere amie, que je redoute l'ennui d'un jour dont la solemnité semblait vous promettre de l'amusement.

EMILIE.

Mais, ma chere maman, un jour solemnel, est-ce précisément un jour gai ?

LA MERE.

Je le crois, à la vérité, plus imposant que gai.

EMILIE.

C'est un jour à réflexions, n'est-il pas vrai ? Ainsi le passé vous revient dans la tête, malgré que vous en ayez. On souleve aussi un peu ce rideau qui cache l'avenir, et depuis que vous m'avez montré ce terrible rideau, je vous avoue qu'il ne m'est pas sorti de la tête, et que je l'ai toujours là devant les yeux. Voyez donc,

ma chere maman, quelle foule d'affaires pour une seule journée !

LA MERE.

Je ne vous blâmerai sûrement pas de regarder les limites de l'enfance et l'acheminement vers l'adolescence sous ce point de vue sérieux, et je commence à croire, comme vous, qu'il faut danser tout un autre jour que celui où l'on a six ans accomplis.

EMILIE.

Commencez-vous aussi à croire que nous n'aurons pas le temps de nous ennuyer ?

LA MERE.

Oui, en vérité. Un coup-d'œil réfléchi sur le passé pourra aisément absorber une journée, sans même porter nos regards sur l'avenir dont l'incertitude ne peut être envisagée sans un peu de trouble.

EMILIE.

En tous cas, si nous n'avons pas fini

pendant le jour, nous pouvons en conférer encore le soir, de notre lit : car, dieu merci, le mien n'est plus sur la frontiere ; il s'est emparé de l'intérieur de votre chambre à coucher. Cela ne s'appelle-t-il pas une prise de possession ?

LA MERE.

Cela s'appelle, en droit public, une usurpation manifeste, opérée moitié par ruse, moitié par violence ; et voilà comme les guerres commencent : sans ma douceur, ou pour mieux dire, ma faiblesse, j'aurais défendu ma chambre à coucher contre votre invasion qui l'a changée en dortoir. Votre lit était très-bien dans ce cabinet à côté ; et moyennant la porte qui restait ouverte, notre communication n'était jamais interrompue.

EMILIE.

Mais, maman, il fallait s'égosiller pour se parler, quand vous étiez couchée et

moi aussi. Cela n'était point du tout convenable pour votre santé.

LA MERE.

Pour deux personnes qui ne se quittent guere du matin au soir, ne pouvions-nous pas prendre le parti du silence en même-temps que celui de la retraite dans notre lit ?

EMILIE.

Oui ; mais quand il vous reste quelque chose sur le cœur ou dans l'esprit, comment faire ? C'est souvent une misere, une miette ; mais ce sont précisément les miettes qu'il ne faut pas laisser accumuler pour le lendemain.

LA MERE.

Je remarque que le soir la provision des miettes est inépuisable chez vous.

EMILIE

Mais, ma chere maman, n'est-il pas bien plus joli de jaser, comme cela, d'un lit à

l'autre, à deux toises de distance, jusqu'à ce que l'homme au sable s'empare des yeux ?

LA MERE.

Voilà, par exemple, une expression un peu triviale pour une personne qui se vante d'avoir étudié la Mythologie.

EMILIE.

Cela est vrai, je devais parler de Morphée.

LA MERE.

Quoi qu'il en soit, je sens bien qu'à cause de la solemnité du jour, je ne pourrai poliment vous déposséder ni aujourd'hui ni demain.

EMILIE.

Ni après-demain, ni jamais.

LA MERE.

Ce que j'aimerais à prévoir, c'est le résultat de la révision que vous projetez :

savoir si elle vous rendra gaie ou triste, taciturne ou parlante.

EMILIE.

Je n'en sais, en vérité, rien. Voilà, ma chere maman, une question très-embarrassante.

LA MERE.

Je ne le trouve pas. Si vous êtes contente de la maniere dont ces dix années se sont passées, la réponse à ma question est faite; et pour le savoir avec la derniere précision, vous n'avez qu'à vous demander, si vous voudriez les recommencer, pour les passer une seconde fois exactement aux mêmes conditions et de la même maniere.

EMILIE.

Non sûrement, maman, je ne le voudrais pas.

LA MERE.

Cela s'appelle avoir un avis decidé. Mais

en ce cas vous êtes donc bien mécontente de votre sort, et par conséquent de l'éducation que vous avez reçue ?

EMILIE.

Ce n'est pas cela, ma chere maman. On peut avoir été fort heureuse un jour : faut-il absolument desirer qu'il recommence, et ne peut-on pas être un peu pressée de voir arriver un lendemain plus heureux encore ? Je crois qu'il est fort joli d'avoir quinze ans.

LA MERE.

Et à quinze ans vous desirerez d'en avoir dix-huit.

EMILIE.

Cela se pourrait bien ; mais pas au-delà.

LA MERE.

Qui fait cela ? — J'avais oublié votre empressement de sauter par-dessus plus d'une année, pour arriver à une époque que

que des gens moins impatiens attendent tranquillement, parce qu'ils savent qu'elle ne leur échappera pas, et qu'en s'avançant vers elle, ils ne laisseront pas de trouver en chemin beaucoup d'occupations importantes et de jouissances agréables.

EMILIE.

Il est vrai, maman, que nous ne sommes pas entierement d'accord sur ce chapitre.

LA MERE.

Pour moi, je regarde l'époque de mon enfance comme le temps le plus heureux de ma vie, excepté que, n'ayant pas été avertie, je n'en ai connu le bonheur que lorsqu'il s'était évanoui.

EMILIE.

Vous m'avez dit plus d'une fois, qu'il m'en arrivera tout autant, et que l'expérience me détrompera de bien des choses : alors je vous le dirai très-sûrement.

LA MERE.

Si j'y suis ; ou bien, à vos enfans qui vous croiront comme vous me croyez. Mais, abstraction faite de cette impatience, et ne vous bornant qu'au souvenir du passé, il vous sera aisé de savoir si vous voudriez recommencer aux mêmes conditions.

EMILIE.

Oui et non, ma chere maman ; c'est selon. Voulez-vous me faire recommencer absolument de la même maniere, sans aucune exception quelconque ?

LA MERE.

Oh, sans la moindre ; sans quoi cela ne serait plus une question. Vous comprenez bien que personne ne balancerait à recommencer, à la condition de retrancher de sa situation tous les inconvéniens, et d'en garder tout l'avantageux et l'agréable : malheureusement personne n'a ce choix dans la vie.

EMILIE.

Ni celui de recommencer non plus.

LA MERE.

Il est vrai; mais c'est une supposition que nous faisons.

EMILIE.

Tout comme il vous plaira, maman; mais je ne saurais m'y déterminer.

LA MERE.

Pourquoi donc pas ?

EMILIE.

Je suis étonnée que vous me fassiez cette question. Ne pensez-vous pas que j'ai fait dans le cours de ces dix années bien des fautes, et que j'en ai éprouvé, comme de raison, bien des chagrins ? Comment ferai-je donc, ma chere maman, pour avoir le courage de refaire les mêmes fautes ?

LA MERE.

Voilà, je l'avoue, une difficulté à laquelle j'aurais dû penser.

EMILIE.

Et puis, n'ai-je pas eu bien des inquiétudes ? Trois fois au moins j'ai été menacée du malheur de vous perdre ; si je vous ai conservée, c'est un miracle de la providence : serait-il bien sage de se soumettre de nouveau aux mêmes risques ?

LA MERE.

Les deux premieres fois vous étiez trop enfant pour vous en appercevoir.

EMILIE.

Pardonnez-moi. Il est vrai que je n'avais pas encore six ans, quand on me faisait traverser, tous les soirs, votre chambre à coucher sur la pointe des pieds, sans me laisser approcher de votre lit ; mais je m'en souviendrai toute ma vie. On me disait que ce passage était nécessaire pour vous montrer que j'étais en bonne santé ; mais comme vous ne me faisiez jamais le moindre signe

pour m'arrêter, je croyais que vos enfans vous étaient devenus indifférens.

LA MERE.

Vous avez appris depuis la cause involontaire de cette indifférence.

EMILIE.

Vraiment je la sais depuis long-temps, et elle me donne le frisson toutes les fois que j'y pense. Mais alors je n'avais aucune idée du danger d'une maladie ; je croyais, quand on était malade, qu'on avait la colique, et que c'était tout. Cependant l'air lugubre de votre chambre qui n'était pas mieux éclairée que l'angar de madame Baruel ; la tristesse et la consternation de tout le monde, l'inquiétude avec laquelle on se chuchotait à l'oreille ; tout cela, sans en être précisément affligée, me causait une frayeur dont je ne pouvais démêler la raison.

LA MERE.

Tout cela est heureusement passé et bon à oublier, au moins aujourd'hui.

EMILIE.

Vous voulez, maman, qu'on recommence ; cela rappelle nécessairement le passé.

LA MERE.

Mon projet n'était pas de fixer votre attention sur des souvenirs pénibles. Cela ne donnerait pas demain à notre tête-à-tête solemnel une teinte trop gaie au moins.

EMILIE.

Oui, d'un côté le souvenir des fautes ; de l'autre, celui des dangers ; il y a là de quoi rompre une journée bien sombre.

LA MERE.

Je ne voulais qu'un coup-d'œil général en arriere, et je me flattais qu'il vous montrerait plus de sujets de joie que d'affliction, plus de momens de satisfaction que

de tristesse. En effet, toutes les fois que je reviens sur le passé, ma mémoire me rappelle une Emilie qui saute, qui danse, qui chante, et je me souviens à peine de l'avoir vu pleurer. D'où je croyais pouvoir conclure que vos dix premieres années ne s'étaient pas passées trop péniblement.

EMILIE.

Eh bien, oui, maman, cela est vrai; mais où en est le profit? Y a-t-il beaucoup de mérite à avoir passé ses dix ans à courir, à sauter, à vous faire du bruit?

LA MERE.

Oui, certes; et si vous me fâchez, je vous ferai un reproche de n'en avoir pas fait assez. Vous connaissez mes préjugés contre les enfans trop paisibles, je suis toujours tentée d'attribuer leur tranquillité à un vice de santé.

EMILIE.

Oui, soit du corps ou de l'ame; je sais

cela. Mais convenez au moins que le temps que j'ai perdu avec ma poupée, c'est un temps bien perdu.

LA MERE.

Puisque je me sens en train de vous contredire, je n'en conviendrai pas davantage. De la maniere dont la maison de cette dame était montée, le service dont vous étiez chargée auprès d'elle, vous a mise dans la nécessité d'apprendre bien des détails, soit de toilette, soit de ménage, très-convenables à savoir; sans compter que ce service vous a rendue adroite en plusieurs ouvrages. Ainsi, s'il vous prend fantaisie de le continuer, même après les deux lustres accomplis, comme je me flatte que l'humeur sévere qui vous domine ce soir, ne sera pas de durée, vous n'éprouverez aucune opposition de ma part.

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, si vous êtes

contente de mes dix ans, tant mieux ; je puis et je dois l'être aussi.

LA MERE.

Je ne prétends pas que tout ait été au mieux possible, on n'eût pu mieux aller ; mais je ne veux pas que vous me jugiez mon enfant avec une trop grande sévérité. Sans quoi il faudrait éplucher la conduite de la mere avec la même rigueur, et je n'y trouverais pas mon compte.

EMILIE.

En voilà bien d'un autre ! Vous avez peut-être aussi des fautes à vous reprocher ?

LA MERE.

Plus que je ne voudrais. Avec la différence que vous détournez les yeux des vôtres, et c'est ce qu'on peut faire de mieux, quand elles ne sont pas de conséquence ; et que moi je trouve les miennes assez graves, pour y avoir toujours les

regards attachés. Il me semble que je donnerais volontiers la moitié de ce qui me reste à vivre, pour recommencer votre éducation avec la possibilité de les éviter.

EMILIE.

Ce que vous dites-là, ma chere maman, me paraît bien sérieux, à moins que vous ne badiniez. Voyons donc ces fautes que vous voudriez racheter à si haut prix?

LA MERE.

Demain c'est le jour de la revue; après la vôtre viendra la mienne tout naturellement. Mais à mes yeux l'espérance de réparer un seul de mes torts, mériterait suffisamment le sacrifice auquel je me résigne.

EMILIE.

Quel est donc ce tort?

LA MERE.

Celui que vous a fait ma santé.

EMILIE.

Vous avez raison, ma chere maman ; vos enfans n'auraient plus d'inquiétudes, si vous aviez une santé plus robuste.

LA MERE.

Ce n'est pas précisément pour vous épargner des inquiétudes, que je la desirais meilleure ; mais si vous saviez combien mes maladies ont dérangé mon plan, combien ma constitution frêle a contrarié mes desseins !

EMILIE.

Je ne m'en suis jamais apperçue.

LA MERE.

Par exemple : vous n'ignorez pas quelle importance j'ai toujours attachée, sur-tout pendant les premieres années de l'enfance, aux exercices du corps, ou plutôt à l'exercice et au mouvement habituels, si essentiellement nécessaires au développement des organes et des forces physiques.

EMILIE.

Je n'ai donc pas assez couru, assez sauté, je ne me suis pas assez tourmentée, je ne vous ai pas assez importunée, à votre avis?

LA MERE.

Non, à coup sûr. A la campagne vous faites passablement de l'exercice; mais en ville, vous savez quelle peine j'éprouve journellement à vous y déterminer.

EMILIE.

C'est qu'il n'y a rien de si ennuyeux que de passer et repasser une allée ou un boulevard sans vous.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que ma mauvaise santé vous sert ou de raison ou de prétexte, et que je n'ai pas tort de la regarder comme très-préjudiciable à votre éducation. Je me la reproche toutes les fois que je remarque

marque chez vous de la mollesse, soit du côté physique, soit du côté moral.

EMILIE.

Mais, maman, vous vous reprochez là ma faute, et non pas la vôtre.

LA MERE.

En ce cas, il ne tiendrait donc qu'à vous de m'épargner ce reproche.

EMILIE.

Je conviens que je n'ai le cœur à rien quand vous êtes malade.

LA MERE.

Mais ce qu'on ne se sent pas le goût ou l'inclination de faire, on le fait par effort de raison, quand on en connaît l'importance; et c'est en quoi consiste la force du caractere.

EMILIE.

Si vous saviez, maman, comme c'est

triste de se promener, sans causer avec vous !

LA MERE.

Vous me rappelez-là un autre de mes torts ; c'est de vous avoir laissé prendre trop de goût à nos conversations.

EMILIE.

Comment, vous vous reprochez nos conversations ?

LA MERE.

Je crains qu'elles n'aient contribué à vous accoutumer à trop de réflexion et de tranquillité pour votre âge, et par conséquent nui au projet important de former votre constitution.

EMILIE.

Maman ! Si c'était à recommencer, vous me priveriez du plaisir de causer avec vous !

LA MERE.

Du moins j'y mettrais la condition de ne jamais causer assises. Avec cette loi fondamentale nous pourrions renouveler l'école des péripatéticiens.

EMILIE.

Comment dites-vous cela ? Voilà un mot plus long et peut-être aussi ennuyeux que la plus longue promenade sans vous.

LA MERE.

L'usage de ces messieurs était de ne jamais converser ou philosopher ensemble, qu'en se promenant dans le Lycée, qui était à-peu-près les Tuileries d'Athenes ; et c'est cet illustre exemple que nous aurions dû imiter.

EMILIE.

Comment les appelez-vous déjà ?

LA MERE.

Péripatéticiens ; c'est-à-dire promeneurs.

EMILIE.

Pé-ri-pa-té-ti-ci-ens ! Et vous ne pouvez me faire grace d'aucune de ces syllables ?

LA MERE.

D'aucune, que je sache.

EMILIE.

En ce cas, maman, je vous en rends deux de plus, car nous sommes, pour le moins, des demi-péripatéticiennes : la moitié de nos conversations se sont passées à la promenade.

LA MERE.

Je suis donc moins coupable que je ne craignais.

EMILIE.

Voyons un peu vos autres fautes capi-

talles. Peut-être y a-t-il aussi à en rabattre.

LA MERE.

Vous savez que tout est enchaîné dans ce monde. Quand une chose est bien ordonnée selon la sagesse, tous ses accessoires sont ordinairement autant d'avantages qui l'accompagnent. De même une faute est rarement isolée ; elle se ramifie en une infinité de branches, c'est-à-dire qu'elle s'entoure d'un cortége d'autres fautes.

EMILIE.

Est-ce pour me préparer à un grand cortége, que vous dites cela ?

LA MERE.

Un censeur judicieux me reprocherait sans doute, d'avoir souffert que vous vous occupassiez dans un âge si tendre, soit de la lecture, soit d'ouvrages convenables à notre sexe ; de vous avoir peut-être même

desiré ce goût ; de l'avoir du moins remarqué avec complaisance, de peur qu'exercée plus tard, vous ne restassiez mal-adroite et ignorante

EMILIE.

Voilà vos crimes ?

LA MERE.

Je crains qu'il n'ajoute : Votre fille brodera comme un ange, travaillera comme les fées, au dire de toutes les femmes de chambre, dont l'approbation mettra le sceau de l'immortalité à sa réputation ; mais serez-vous bien contente, si vous voyez ce goût précoce pour la vie sédentaire, augmenter chez elle d'année en année ; s'il la rend paresseuse de corps, et peut-être d'esprit ; s'il finit par porter un préjudice notable à sa santé ?

EMILIE.

Maman, on vous fait là des reproches,

pour le plaisir d'en faire. Je me porte bien, dieu merci; je ne suis jamais malade.

LA MERE.

Cela ne suffit pas à ma tendresse; je voudrais vous voir une constitution de fer.

EMILIE.

Plût à dieu que votre santé fût aussi bonne que la mienne!

LA MERE.

Elle eût été de fer sans doute, si une tendresse mal dirigée ne m'eût éloigné de tout ce qui pouvait la fortifier. — Et puis, vous croyez peut-être que mon censeur s'arrête là?

EMILIE.

Que veut-il donc encore?

LA MERE.

S'il desire qu'on s'occupe beaucoup des forces physiques d'un enfant dans ses premieres années, il veut qu'en revanche on

ne touche presque pas aux forces morales pendant cette époque, de peur de les estropier par quelque mal-adresse d'éducation, ou de les pousser à une énergie prématurée et passagere par une culture trop hâtive, comme on estropiait autrefois le corps des enfans par le maillot, ou comme un jardinier mal-avisé perdrait un arbre précieux, pour en cueillir des fruits avant la saison.

EMILIE.

Il me semble, maman, que votre censeur veut et ne veut pas bien des choses.

LA MERE.

Il m'a sur-tout affligée par une remarque. Ne pouvant, dit-il, malgré tous vos efforts, descendre continuellement au niveau de l'enfance, voyez si vous ne l'élevez pas souvent au vôtre, sans vous en appercevoir, et si cette méthode, involontaire de votre part, ne vous fait pas, même contre vos

intentions, pousser en serre chaude une plante qui doit tenir sa maturité du temps et de l'influence bénigne et imperceptible du ciel.

EMILIE.

Maman, votre censeur est un radoteur qui nous gâterait notre tête-à-tête de demain, si nous lui permettions d'étaler sa morale; mais nous l'enverrons débiter ses maximes à l'école.

LA MERE.

Vous le placez mieux que vous ne voudriez peut-être. Dès qu'il aura formé une école publique d'après ses principes, je me sentirai un grand fardeau de moins, et Emilie sera la premiere à prouver les avantages sans nombre d'une institution si desirable.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore! Je sais au

bout des doigts tout ce que vous m'allez dire des avantages de l'éducation publique sur l'éducation domestique et particuliere; mais vous savez bien aussi, ma chere maman, que sur ce chapitre jamais je ne serai de votre avis.

LA MERE.

Je croyais que vous pouviez en avoir changé, depuis que vous m'avez vanté la grande utilité des extraits de Plutarque.

EMILIE.

Qu'est-ce que ces extraits ont de commun avec votre éducation publique ?

LA MERE.

D'abord on y rencontre souvent son éloge.

EMILIE.

Eh bien, peut-être avait-on raison dans ce temps-là; mais moi, j'ai raison aujourd'hui.

LA MERE.

Ensuite vous devez y avoir remarqué qu'un des plus grands avantages de la constitution républicaine, c'est d'influer directement sur les caracteres, d'animer la masse générale dans toutes ses parties, d'y porter l'activité et la vie; et par conséquent de faire connaître à chaque individu sa valeur propre, dont il ne se serait peut-être pas douté sous un autre gouvernement; de former en même-temps un esprit public, qui, par la profession libre des mêmes principes, réunit toutes ces forces diverses et mises en valeur, dans un centre commun, pour le bien général. Eh bien, les écoles publiques bien instituées ont cette constitution républicaine, et procurent à leurs éleves tous ces avantages. La masse générale est composée d'enfans. L'instruction s'occupe à faire connaître à chacun sa valeur particuliere,

et à l'augmenter. La réunion établit et apprend à respecter les droits fondamentaux de la société générale; le mérite et le talent, ou plutôt l'espérance qui les devance et les annonce, y assigne à chacun sa place. La justice y décide seule et uniformément, sans acception de personne. L'exemple, l'expérience, la nécessité sont les précepteurs qui enseignent, ou plutôt les maîtres qui commandent. Ceux-là ne causent pas, ne babillent pas, ne font point de phrases; ils sont muets: mais ils gravent les principes dans le cœur en caracteres ineffaçables, au lieu de les entasser sans consistance dans la mémoire.

EMILIE.

Je me serais bien gardée de louer les extraits de Plutarque, si j'avais prévu le parti que vous en voulez tirer contre moi. Et vous me persuaderez, par exemple, que dans ces écoles on sait, mieux que vous, se mettre au niveau de l'enfance?

LA MERE.

Sans contredit, ma chere amie. Mon censeur prétend qu'un jardinier qui n'aurait qu'une plante à soigner, courrait grand risque de lui nuire par trop de soins, par un excès d'attention et de culture: au lieu qu'obligé de partager ses soins entre un certain nombre de plantes diverses, il est efficacement garanti de cet inconvénient, et heureusement borné à ne donner à chaque plante confiée à ses soins, que la portion de culture qui lui est salutaire.

EMILIE.

Mon dieu, maman, que votre censeur m'impatiente avec son jardinier! Ce monsieur me prend apparemment pour une laitue; c'est-à-dire que je ne suis venue au monde que pour végéter?

LA MERE.

Voulez-vous qu'il vous parle sans figure?

— Entre nous deux je suis la plus forte ; et par un effet naturel de ma force, il m'arrive, vraisemblablement à tout instant, de vous élever vers moi, au lieu de descendre vers vous ; mais si j'avais vingt enfans autour de moi, il n'en serait plus de même : à force de me tirailler vers eux de tous les côtés, ils me forceraient bien de rester à leur niveau ; et pour les élever insensiblement et sans sacade à un niveau supérieur, ils m'enseigneraient bien des routes qui me sont restées inconnues.

EMILIE.

Je vois, ma chere maman, que je l'ai échappé belle, si je ne me trouve pas au beau milieu d'une vingtaine de marmots et sans vous.

LA MERE.

Après bien des incertitudes j'ai préféré, je l'avoue, l'inconvénient d'une éducation particuliere, presque toujours triste,

maniérée et décousue, à celui d'une éducation publique que je ne pouvais ni approuver ni corriger.

EMILIE.

Sans quoi vous n'auriez pas manqué de courage pour me chasser de votre maison?

LA MERE.

J'espere, ma chere amie, que je l'aurais eu.

EMILIE.

Ah vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Voilà une fâcheuse découverte pour un jour solemnel!

LA MERE.

Il me semble, au contraire, que jamais je ne vous aurais prouvé plus fortement combien vous m'étiez chere, qu'en faisant le pénible effort de vous éloigner de moi pour votre plus grand bien, et de vous priver pour un temps de l'appui trop

constant de la tendresse maternelle, qui a aussi ses dangers, et qu'il faut peut-être compter parmi les inconvéniens de l'éducation domestique.

EMILIE.

O dieu ! pouvez-vous penser ainsi ? Si vous voulez me voir mourir bientôt, vous n'avez qu'à suivre ces idées.

LA MERE.

Vous coupez-là le nœud de la piece par une catastrophe.

EMILIE.

Heureusement, heureusement il n'y a point de danger ; il n'y a point d'éducation publique qui vous convienne.

LA MERE.

Encore ici faudrait-il être en garde contre les illusions de l'intérêt. Je ne me suis peut-être exagéré les imperfections

de notre éducation publique, qu'afin de fournir à ma tendresse un prétexte plausible pour vous garder près de moi, malgré mes justes préventions contre l'éducation privée.

EMILIE.

Non, non, vous n'aimez pas les exagérations. Je suis bien sûre que vous pensez juste sur ce point comme sur beaucoup d'autres.

LA MERE.

Convenez du moins, puisque nous avons préféré l'éducation domestique, qu'il nous importe sur-tout de nous occuper sérieusement de ses imperfections, afin de nous en préserver; ou de nous en tirer, si nous avons eu le malheur d'y tomber.

EMILIE.

A la bonne heure, cela s'appelle parler, ma chere maman. Nous pouvons employer demain une partie de notre journée

à cette occupation ; et ce ne sera pas du temps perdu.

LA MERE.

Puisque nous nous sommes rendues exclusivement responsables du succès de votre éducation, il nous est bien essentiel de nous garantir de tout reproche, de tout malheur.

EMILIE.

Vous m'avez dit, je m'en souviens très-à-propos, qu'il faut s'accoutumer à se rendre clairement compte des motifs qui nous font agir ; qu'il est très-important de ne pas se tromper sur cet article, de ne pas prendre pour sagesse le penchant que l'on se sent à faire une chose plutôt qu'une autre ; qu'il faut faire cet examen non-seulement avant d'agir, mais encore après l'action ; et que celui qui ne se trompe jamais sur les vrais motifs de ses actions, est bien avancé dans le chemin du bonheur et de la sagesse.

LA MERE.

Avec cette méthode on peut se flatter de remédier aux erreurs passées, de les remplacer par des principes sûrs et solides, d'effacer jusqu'au souvenir des fautes, et de prendre pour l'avenir des engagemens réfléchis.

EMILIE.

Comme, par exemple, celui de ne jamais nous quitter.

LA MERE.

Cela s'appelle ébaucher un plan d'éducation tant bien que mal. En attendant, le premier chapitre de ce plan dit qu'il faut songer à nous coucher et à bien dormir; car, pour perfectionner cette ébauche, il faut avoir la tête fraîche.

EMILIE.

Et quand je serai couchée, plus de conversation aujourd'hui de mon lit au

vôtre. C'est le cas de se recueillir un peu, n'est-il pas vrai, maman, pour se préparer à une occupation si sérieuse? Demain je commence par écrire à mon papa et à mes freres, après quoi nous travaillerons toute la journée à notre plan.

LA MERE.

En voilà encore deux chapitres que j'adopte sans difficulté. Allez, ma chere amie, et revenez. J'espere que nous serons aussi satisfaites de cette journée que de la soirée que nous venons de finir.

EMILIE

(*se mettant à genoux devant sa mere.*)

Embrassez donc votre enfant, ma chere maman, et bénissez-la, afin que je finisse mes dix ans avec votre bénédiction, et qu'elle m'accompagne d'année en année. Je manderai à mon papa, que vous m'avez aussi bénie pour lui.

LA MERE

(*en lui imposant les mains sur la tête et l'embrassant.*)

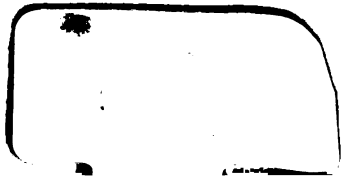
Recevez, ma chere fille, la bénédiction de votre pere et de votre mere. Vous qui êtes si souvent pour nous un objet d'inquiétude et d'alarmes, puissiez-vous aussi être l'objet constant de notre joie et de notre satisfaction, comme vous l'êtes de nos vœux et de notre tendresse !

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Conversations d'Emilie.* Dans la sage conduite que tient ici une Mere éclairée, devenue l'Institutrice de sa fille, les parens sensés verront avec reconnaissance le plan tout tracé de celle qu'ils doivent garder dans l'éducation de leurs enfans ; et ceux-ci, retrouvant dans le caractere de la jeune *Emilie* leurs goûts et leurs inclinations, s'empresseront, à son exemple, de se réformer sur les admirables leçons que leur distribue ici l'amour maternel, et prépareront ainsi, pour les générations suivantes, des vertus plus solides et des mœurs plus épurées. Donné à Paris, ce 8 juillet 1779.

LOURDET, *Professeur royal.*

De l'Imprimerie de MALLÉ, rue Bordet, n°. 10.

R 55 32535